

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 21
Montreal, 20 Octobre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numéro, 5c



A GALVESTON. — L'ATTENTE DES SAUVETEURS.
(Voir texte page 7.)

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — Important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de Journaux Illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 20 OCTOBRE 1900

RECONNAISSANCE



I
Lapince.—Au secours, je me noie!

1900 - Le Samedi=Noël - 1900

Notre grand numéro de Noël est en pleine préparation, et déjà nous pouvons assurer que non seulement il surpassera ceux des années dernières, mais que cette supériorité sera telle, qu'en vendant ce numéro à vingt-cinq ou cinquante cents, ce ne serait pas excessif.

Ce Numéro Comptera 60 Pages.

On y trouvera des illustrations en couleurs et autres nombreuses et d'exécution absolument artistique, des articles écrits spécialement pour cette publication et le commencement d'un GRAND FEUILLETON destiné au plus grand succès et choisi entre cent. Bref, ce numéro qui ne coûtera que cinq cents sera bienvenu partout, nous en sommes convaincus. Aussi conseillons-nous aux agents de ne pas négliger de nous faire parvenir le plus tôt possible leurs ordres pour le SAMEDI-NOËL, afin de ne pas se trouver de court comme l'an dernier.

CAUSERIE

D'après les journaux spéciaux de Londres, il y a eu le 28 août dernier juste un demi-siècle que la première dépêche télégraphique a été transmise par câble sous-marin.

En 1847, l'inventeur de ces câbles, l'Anglais Jacob Brett, avait obtenu la permission de Louis-Philippe de poser un câble entre l'Angleterre et la France; mais la Révolution de 1848 avait retardé son projet et ce n'est qu'en juin 1850, après avoir obtenu une nouvelle permission du président Louis-Napoléon, que Brett put enfin mettre son projet à exécution. Trois mois après, la pose du câble était terminée entre Douvres et le cap Gris-Nez, et la première dépêche, lancée par Brett et adressée à sa femme, était conçue en ces termes:

"Tout va bien à Gris-Nez, serai de retour vers dix heures."

L'expérience avait complètement réussi; mais, en 1851, un pêcheur de Boulogne ayant remonté dans ses filets une partie du câble n'avait trouvé rien de mieux que de la couper, croyant avoir affaire à un énorme serpent.

Peu de temps après, Louis-Napoléon accordait une nouvelle concession, et quatre câbles étaient posés; ainsi fut formée la Société télégraphique sous-marine. Le 15 novembre 1851, le câble était ouvert au public, et ce fut un véritable succès, car la Société paya de 16 à 18 % de dividende jusqu'au jour où elle fut achetée par le gouvernement anglais.

Ce premier câble mesurait 25 milles marins et pesait un cinquième de tonne par mille; sa plus grande profondeur était à 30 toises et des poids en plomb y étaient attachés tous les seizièmes de mille

Quelques chiffres nous feront voir le progrès énorme qui a été accompli en cinquante ans. Les différents gouvernements possèdent aujourd'hui 2356 milles marins de câbles sous-marins, représentant 1334 câbles différents, tandis que des compagnies privées en possèdent 157,641, représentant plus de 408 câbles différents et un capital de 190 millions de dollars. A elle seule, l'*Eastern Telegraph and Associated Company* est propriétaire de 80,000 milles avec 132 stations.

Un progrès très sensible a également été fait dans la rapidité de la transmission des dépêches; c'est ainsi qu'une dépêche qui mettait, au début, cinq à six heures pour parcourir cette distance, ne met plus que 30 minutes; une dépêche qui mettait de neuf à dix heures, entre Londres et l'Espagne, ne met plus que quinze minutes; une dépêche entre Londres et l'Égypte, qui mettait trois à quatre heures, ne met que vingt minutes; une dépêche qui mettait cinq heures entre Londres et les Indes, ne met plus que trente-cinq minutes, et, enfin, une dépêche qui mettait huit heures pour aller de Londres en Chine, ne met plus que quatre-vingt minutes.

* * *

Quelques semaines avant l'événement précédent, l'Union postale universelle a célébré solennellement, à Berne, le 12 juillet dernier, le 25^e anniversaire de sa fondation.

Comme le dit très justement l'auteur du mémoire officiel publié à l'occasion de ces fêtes: "L'histoire de la poste est intimement liée à celle de la civilisation... Dès que l'homme s'élève d'un degré vers la lumière intellectuelle, la poste franchit le même pas. S'il rétrograde vers la barbarie, la poste déchoit dans la même mesure. Jusqu'à la fin du moyen âge, elle présente ainsi le spectacle de quelque chose d'embryonnaire qui apparaît avec certains événements politiques et qui disparaît avec eux."

L'invention de l'imprimerie, les grands voyages des quinzième et seizième siècles modifièrent profondément les relations et les besoins intellectuels des peuples. Un premier service de trafic postal fut organisé en Allemagne par l'empereur Frédéric III, et confié à la famille de Taxis dont le privilège, plus ou moins modifié par le cours des progrès réalisés dans tous les domaines, fut racheté, en 1867, par le gouvernement prussien.

Durant la première moitié de ce siècle, divers États prirent d'intéressantes initiatives dans le sens de l'unification et de la taxe postale et de l'abaissement du port des lettres, sur l'étendue de leur territoire. La création des timbres-poste en Angleterre, imitée petit à petit par les autres pays, donna au service postale interne son unité définitive.

MISTIGRIS.

EXCELLENTE COINCIDENCE

Paul.—Pierre et moi avons toujours été ennemis. Or voici que nous aimons la même personne.

Estelle.—Oh! si je pouvais vous être de quelque utilité...

Paul.—Vous le pouvez: c'est vous que nous aimons.

LE PÈRE

Le père.—Je commence à croire que tu t'es mariée secrètement au jeune Latulippe.

La fille.—Quelle idée!

Le père.—Autrefois, chaque soir, il arrivait à sept heures et ne partait qu'à minuit. Maintenant, il arrive à huit heures et demie et s'en retourne à neuf et demie. C'est louche.



II
Boniface.—Ma foi, je crois qu'il me devra une fière chandelle, il pourra me donner une récompense.



III
Lapince.—Regardez, vous m'avez déchiré mon paletot neuf avec votre crochet, vous auriez sûrement pu faire autrement; quel maladroît vous faites!

ÉCHO DE LA GRÈVE DU CHARBON



Le révérend Jones.—Mon vieux Jack, j'apprends avec peine que vous êtes tous en grève aux mines. Vous me surprenez, vraiment. Ne savez-vous pas que l'apôtre Paul a dit : "Serviteurs, obéissez à vos maîtres en tout" ?

Jack.—Oui, je sais cela, mais c'est justement sur quoi nous différons, l'apôtre Paul et moi.

COURRIER FEMININ

Les personnes que la nature a douées d'avantages trop exagérés sont très perplexes lorsqu'il s'agit d'une question de mode ou de toilette. Il est difficile de combiner un costume qui, sans trop serrer, diminue le corps et le fasse paraître svelte. Ce serait d'ailleurs une erreur de s'imaginer qu'il suffit de se serrer dans son corset et dans sa robe pour s'amincir. Au contraire, les costumes exactement collants, comprimant étroitement toutes les livres de graisse, la font ressortir en bourrelets sans en dissimuler aucune.

La première condition pour être bien habillée, est d'avoir un bon corset, qui vous emboîte, vous comprime, sans serrer. Mais les personnes fortes supportent difficilement la compression du corset, elles le mettent vite et juste au moment de s'habiller ou de sortir et s'empressent de l'enlever aussitôt rentrées à la maison.

Lorsqu'elles sont habillées, elles ont l'air guindées, mal à l'aise, leurs bras s'écartent du corset pour garder l'équilibre de leur marche ; ces bras écartés les élargissent, leur donnent une démarche incertaine et disgracieuse de volatiles qui se dandinent.

Les personnes fortes doivent mettre leur corset en se levant le matin et ne doivent pas le quitter de la journée. Elles ne le serreront pas dès le matin, s'il le faut ; elles le serreront petit à petit, de façon qu'il soit bien au cran à la fin de la matinée. De la sorte, elles ne s'apercevront pas de la compression que leur fait subir le corset et elles s'y habitueront beaucoup plus facilement.

Le corset ne montant pas trop haut, les personnes fortes devront porter au-dessus du corset un cache-corset en shirting de bonne qualité, fortement maintenu de la poitrine. Ce cache-corset est surtout utile lorsqu'on met des blouses amples non doublées, qui ne soutiennent point le buste.

Quoique cette mode de chemisette-blouse ne soit pas très seyante pour les personnes grosses, elle est néanmoins indispensable au moment des fortes chaleurs, dont souffrent beaucoup les personnes obèses. Elles devront veiller avec soin à la pose de la blouse-chemisette. Des épingle de sûreté, fixées tout au tour du bord, la maintiendront dans le bas et l'empêcheront de remonter et de blouser tout autour de la ceinture. La ceinture de la jupe, qui la maintiendra à la taille, ne sera point arrondie tout autour, elle descendra par devant un peu en pointe ; la jupe sera maintenue par devant par une patte fixée en dessous qui empêchera la jupe de remonter.

Toutes ces petites précautions sont nécessaires pour rendre à la silhouette un peu de grâce et d'aisance. La taille allongée fera paraître le buste lourd, dégagera la poitrine, diminuera la taille. Éviter de serrer la taille avec le ruban qui l'entoure, la taille trop serrée fait saillir démesurément les hanches et la poitrine.

Une déplorable habitude des personnes fortes est de dégager le cou, en réduisant le col haut. Le cou laissé libre constamment s'épaissit, le double menton s'accroît, descend en cascade sur la poitrine, la nuque devient massive, disgracieuse, l'aspect du cou est trapu, raccourci et rebaisse l'ensemble général de la silhouette. De même que pour le corset, il faut porter un col haut et ne jamais le quitter. On s'y habitue peu à peu et on ne peut savoir quel avantage le cou retirera de cette compression perpétuelle.

Beaucoup tenant à la minceur de leur col de cygne, portent la nuit un large ruban de soie enroulé autour du cou. Ce ruban, sorte de ganse, conserve au col sa minceur, sa flexibilité et sa grâce. Lorsqu'on vous parle d'une femme au port de reine, tout de suite se présentera à votre esprit l'image d'une femme non seulement à la taille mince et souple, mais aussi au cou long, mince, souple, harmonieux. Ce sont ces avantages que les personnes fortes doivent tâcher d'acquiescer le plus possible.

Un petit conseil en passant. Le corset blesse quelquefois à la taille, formant des plaques rouges qui, si l'on ne les soigne, s'enveniment et deviennent des plaies très douloureuses. Pour les guérir, appliquer avec un pinceau, sur l'endroit blessé, une dissolution de collodion dans l'éther ; l'éther alors s'évapore et laisse sur la plaie une mince pellicule de collodion, qui préservera la plaie du frottement et lui permet de se guérir plus promptement à l'abri de l'air et du contact des corps étrangers.

Les jupes devront être droites, peu surchargées de garnitures ou du moins ces garnitures seront posées en long. Les garnitures en largeur découpent la silhouette et l'élargissent. On aura soin de ne pas abuser du trop collant pour les jupes, de même qu'on devra éviter les fronces et les plis autour des hanches. Généralement les personnes fortes ont les hanches saillantes et les reins creux par derrière. On parera à ce défaut en mettant un coussinet qui fera tomber le haut de la jupe ; si on ne veut pas de coussinet, on aura soin de mettre un gros pli creux ou double par derrière.

XXX.

SON PETIT TRUC

Elle.—As-tu mis ma lettre à la poste, ce matin ?

Lui.—Certainement. C'est la première chose que j'ai faite en arrivant dans le bas de la ville.

Elle (enchantée).—Là, je t'y prends... Je ne t'ai pas donné de lettre ce matin.

CHEZ LE BARBIER

Un client étonné, s'adressant au patron très chauve :

—Et vous vendez de l'eau pour faire repousser les cheveux ?

—Oui... mais c'est le garçon qui en fait usage. Aussi voyez sa tignasse... Moi, j'expérimente ma pâte épilatoire : admirez mon crâne !

DEVINETTE

CES BONNES AMIES

On cause d'une absente :

—Cette pauvre Caroline, elle passe ses journées en tête-à-tête avec son miroir !

—Dame ! elle se sent vieillir et espère se conserver... dans la glace !

DANS UN SALON

Brin de conversation :

—C'est un parent éloigné ?

—Oui ; il habite Saint-Petersbourg.

LES ABRUTIS

Damien.—Regarde donc ce type, comme il ressemble à Louis XVI !

Gatien.—Oui, mais ça ne doit pas être lui... Louis XVI ne fumait pas.



Des promeneurs se sont égarés dans la forêt. Il y a un bûcheron dont ils entendent le travail, mais qu'ils ne voient pas. Le voyez-vous ?

LE MIRACLE OU LE BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS



I
Tom Bich' rontro chez lui avec un gros sac de pommes de terre qu'il vient de voler.



II
—Diable ! c'est lourd...



III
... Je n'en puis plus, je vais me reposer un instant.

OCTOBRE

*Je viens d'entendre des bruits d'ailes
Dans les châteaux de ma maison.
La tribu de mes hirondelles
Fait vers un plus tiède horizon.*

*L'été ne meurt que pour renaître ;
Vous revenez, oiseaux bénis :
Je garde un coin de ma fenêtre
Tout ce qui reste de vos nids.*

*Le ciel pâlit. Un peu de givre
Parfois fait songer aux hivers :
La feuille prend des tons de cuivre,
La prairie a des tons moins verts.*

*Toute floraison n'est pas morte,
Mais on sent venir le sommeil.
Des vieux assis devant leur porte
Se chauffent aux derniers soleils.*

*Et des femmes passent courbées
Sous les fuyots de bois menu,
Dont elles feront des flambées
Lorsque le froit sera venu.*

ALEXIS MEUNIER.

NOTRE ONCLE L'AMBASSADEUR

Enfin ! Nous allions le voir, ce fameux oncle qui avait tenu une telle place dans nos rêves d'enfants ! celui dont la tante Gertrude ne parlait qu'en baissant la voix, avec le respect d'un Mahométan qui prononce le nom sacré d'Allah !

Vous pensez sans doute que c'est un oncle d'Amérique ? Ah ! mais, vous n'y êtes pas du tout ! Mieux que ça ! Un ancien ambassadeur, s'il vous plaît !

Peut-être n'êtes-vous jamais passé par le petit village des Dunes ? Je le regrette pour vous ! — Mais si votre bonne étoile vous y a conduit, si vous avez eu le plaisir de faire une "saison" dans ce hameau beaucoup plus pittoresque que confortable, et que les journaux ont cité — bien à tort, je vous assure ! — dans la nomenclature de "petits trous pas cher", vous n'aurez pas été sans remarquer une grande vieille fille, accourée comme aux jours de ses vingt ans, — ce qui la met en retard d'un bon demi-siècle sur les modes modernes, flanquée de trois brunettes aux cheveux embroussaillés, au nez retroussé, aux jupes très courtes. Si, frappé par l'aspect assez original de ce groupe, vous avez pris des informations auprès de quelque habitant du crû, celui-ci n'aura pas manqué de vous répondre, d'un ton plein de respect :

— C'est Mlle Gertrude, la sœur de l'ambassadeur.

Peut-être n'aurez-vous pas eu l'air d'apprécier tout l'honneur qui rejaillissait sur la digne personne, d'une si haute parenté ; en ce cas, votre interlocuteur vous aura regardé de travers, en ajoutant :

— Oh ! elle est bien connue à plus de vingt lieues à la ronde ! et les demoiselles qui l'accompagnent sont ses nièces, des orphelines qu'elle a recueillies, et pour lesquelles elle s'est saignée de quatre veines !

Et partout où vous serz allé, d'un bout à l'autre du pays, on vous aura servi ainsi Mlle Gertrude et l'ambassadeur !

On se sera bien gardé d'ajouter que ce dernier personnage n'avait jamais mis les pieds dans le village ; on l'y attendait toujours ! — Mais son arrivée était enfin annoncée ! L'ambassadeur — qui, entre nous soit dit, ne l'était plus depuis cinq ans — avait écrit qu'il viendrait à la fin de la

semaine se reposer un peu chez sa sœur et faire connaissance avec ses nièces. Aussi jugez de l'émoi à cette grande nouvelle !

Tous les habitants s'empressaient de badigeonner leurs domiciles. Naturellement, on enverrait une délégation de gros bonnets du pays, garde-champêtre en tête, pour l'attendre à la gare et lui réciter un compliment. C'est que jamais, de mémoire d'homme, les Dunes n'avaient reçu pareille visite ! De temps à autre on voyait bien un sous-préfet, voire même un préfet, sans compter le député et le conseiller général, mais un ambassadeur ! Non, ça ne s'était jamais vu !

Vous comprenez qu'au Manoir — c'est le nom pompeux dont on décorait la petite maison très modeste de notre bonne tante — l'enthousiasme avait été plus vif encore que dans le pays.

Nous trois — Lise, Magot et Linette — je me nomme en dernier, comme ça se fait toujours, n'est-ce pas ? depuis le jour où nous étions entrées chez tante Gertrude, nous avions appris à considérer notre oncle l'Ambassadeur comme un personnage extraordinaire, une sorte de demi-dieu.

Pensez donc ! un oncle qui avait diné tant de fois avec la reine d'Angleterre, qui avait dansé avec une impératrice ! je ne me souviens plus bien de quel pays, mais ça n'a pas d'importance. — assurément, ce ne pouvait être un homme ordinaire.

Et, depuis cette lettre annonçant sa venue, nous en perdions la tête.

Lise, qui grandissait d'une façon ridicule, s'était mise en devoir de rallonger ses robes toujours trop petites. Margot, la plus pratique de nous trois, frottait et astiquait la maisonnette de haut en bas. Tante Gertrude, s'en remettant à son bon goût, l'avait chargée de l'aménagement de la chambre destinée à notre Ambassadeur ; Margot y ajoutait sans cesse de nouveaux meubles, et pour peu que notre oncle tardât encore à venir, la pièce, à mon idée, aurait tout l'air d'une vraie salle de vente !

Quant à moi, ma grande préoccupation était l'arrangement de ma perruque. Impossible de mettre ordre dans cette chevelure ébouriffée, dont les mèches rebelles tournaient à droite quand je les eusse voulues à gauche. Et notre oncle, qui avait vu des têtes de reines et d'impératrices, qu'allait-il penser en voyant la mienne ?

Nous ne dormions plus, tellement l'attente nous rendait fiévreuses ! et dans notre petit dortoir, nous passions la nuit à nous confier nos impressions.

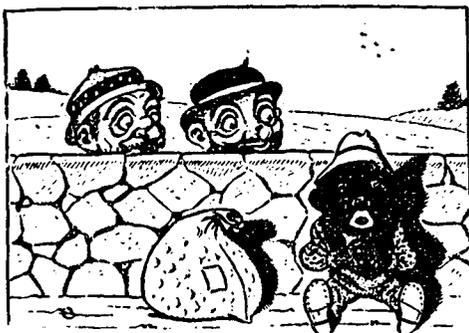
— Je me demande, ajoutait Margot, comment il sera habillé et coiffé ? Assurément, il ne doit pas être comme tout le monde, c'est impossible !

Elle avait raison, il ne devait pas être comme le reste des mortels, pour la coiffure, du moins. Mais, n'anticipons pas. Restait à savoir quel train devait amener le haut personnage.

— J'arriverai mardi, annonçait notre oncle dans sa lettre ; — mais d'heure, point !

Or, quatre trains desservaient quotidiennement les Dunes.

Que faire ? Après maintes réunions, force conciliabules entre tante Gertrude et les habitants, on avait décidé que la délégation se rendrait à la gare pour l'arrivée de chaque train ; de cette façon, pas moyen de manquer l'Ambassadeur ! Enfin, le grand jour se leva. Le soleil, qu'on n'avait pas convoqué, se mit aussi de la partie. Jamais il n'avait dardé de rayons plus brûlants ! Les sables éblouissaient, les toits d'ardoises des maisonnettes brillaient comme des nappes d'argent !



IV
Pendant son sommeil, vinrent à passer deux voleurs de grand chemin.



V
Enlever le sac fut pour eux l'affaire d'un instant.



VI
— Une bonne farce, dit l'un deux. Tu vois ces cailloux. Nous allons les mettre dans le sac...

LE MIRACLE OU LE BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS — (Suite et fin)



VII
... Donne-moi ta vieille calotte...



VIII
... Il n'y a plus qu'à la remplir avec ces pommes de terre...



IX
... Et maintenant, filons.

Tante Gertrude avait revêtu ses plus beaux atours. Jusqu'au bonnet à dentelles, qu'elle n'arborait qu'à la ducasse, et la grande croix picarde, le seul bijou qu'elle eût conservé, la chère âme, le jour où elle avait vendu tout le reste pour nous acheter nos belles robes de première communion.

Le village avait un air de fête : des fleurs partout !

— On dirait que le Saint-Sacrement va passer, faisait remarquer judicieusement Lise, comme nous revenions processionnellement du premier train, sans notre Ambassadeur. Quelle idée aussi d'avoir pu croire qu'un tel personnage se fût levé de si bonne heure !

Processionnellement, on refit la route de la gare à midi, mais sans plus de succès. Les figures s'allongeaient, on se regardait avec inquiétude... Est-ce que cet Ambassadeur allait faire faux bond ?

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! murmurait notre tante ; les accidents de chemin de fer sont si fréquents !

Quatre heures ! vite ! c'était le troisième train, l'avant-dernier.

Comme bien vous pensez, j'avais mis, pour la circonstance, mes escarpins du dimanche, mais, hélas ! ils étaient si courts et si étroits que, malgré mes efforts et mon envie de ne pas manquer l'arrivée, force me fut de lâcher le cortège.

— Petite soite ! maugréa ma tante, restez à la maison, cela vous apprendra à être si douillette !

Bien que chagrine et déçue, je ne pus m'empêcher de pousser un : ouf ! de soulagement lorsque j'eus enfilé vite et vite une paire de pantoufles, que je me promettais bien de défaire quand j'entendrais le cortège arriver.

Je commençais juste à respirer un peu et à jouir du bien-être ineffable qu'on éprouve dès qu'on s'est débarrassé de ces fameuses bottines élégantes qui vous serrent comme dans un étau, et rappellent avantageusement les brodequins des tortionnaires, lorsque la sonnette de la porte résonna bruyamment.

Qui pouvait venir à pareille heure, alors que tout le village était à la gare ?

Moi et mes pantoufles, — celles-ci me précédant même, et moi les rattrapant au vol, — nous courons ouvrir.

— Bonjour, mon enfant, c'est bien ici la maison de Mlle Gertrude ?

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants mais au visage encore jeune, éclairé par deux yeux bleus, pétillants de gaieté et de malice. Il s'appuyait sur la bicyclette qu'il venait de quitter, et était coiffé de la plus étrange façon ! Au-dessous du chapeau de paille, et pour remplacer le voile de toile employé habituellement contre les ardeurs du soleil, l'inconnu, qui devait être un fier original, s'était appliqué une gigantesque feuille de chou ! Celle-ci, amollie par la chaleur, tombait autour de la tête comme une draperie frangée et formait un encadrement si curieux autour de cette rubiconde que je fus prise d'un fou rire impossible à réprimer.

L'étranger ne s'en fâcha point, au contraire ! Sa bonne figure s'épanouit d'un large sourire, et il reprit :

— Ah ! ah ! petite, c'est ma feuille de chou qui vous amuse. Mais, dites-moi si je suis bien chez Mlle Gertrude, et permettez-moi d'entrer, car ce soleil est insupportable ?

Tout en m'excusant, je m'effaçai pour laisser passer l'inconnu, qui m'amusait beaucoup.

— Ma chère enfant, continua-t-il, tout aussi à l'aise que s'il eût été chez moi, je suis venu à bicyclette depuis Noyelles, où j'ai lâché le chemin de fer et ses wagons, véritables étuves par cette chaleur tropicale ! Mais, les arbres faisant absolument défaut le long de la route, j'ai employé un moyen très pratique que m'ont enseigné les Anglais, fort experts en matière de confortable ! J'ai cueilli une large feuille de chou et je la suis appliquée sur la tête. Idée géniale pour ne pas attraper d'insolation ! J'ai rencontré, en entrant dans le village, une sorte de cavalcade, et je suis passé au milieu de tous ces braves gens qui me regardaient ahuris ! Dites-moi donc quelle fête il y a aujourd'hui ? Mais, avant tout, laissez-moi vous embrasser, car, à en juger par vos yeux noirs et votre nez retroussé, vous êtes une des filles de feu ma pauvre Louise, que j'aimais tant.

Et, ôtant la feuille de chou qui lui servait de couvre-chef, mon oncle l'Ambassadeur me prit sans cérémonie dans ses bras, et me donna un bon baiser retentissant. Margot avait raison : il n'était réellement pas coiffé comme le commun des mortels !

Sans tarder, je lui contai bien vite toute l'affaire : ma tante et le village entier faisant la navette depuis le matin entre le Manoir et la gare, pour lui faire une réception digne d'un personnage de son rang ! Il s'en amusa beaucoup ; et ce fut avec un grand air — un air d'Ambassadeur ! — et une toilette à l'avenant, qu'il reçut ce soir-là la délégation qui vint lui souhaiter la bienvenue.

L'histoire de la feuille de chou est restée entre lui et moi, et les habitants des Dunes sont encore convaincus que le train étant un mode de locomotion trop vulgaire pour notre oncle, un carrosse, reparti aussitôt, l'a amené par un chemin tandis qu'ils l'attendaient dans un autre. Leur seul regret est d'avoir manqué l'arrivée et la vue de l'équipage... Mais, l'imagination aidant, je ne serais pas étonnée qu'on parlât pendant bien des années encore, dans le village des Dunes, de la fameuse visite de l'Ambassadeur et... de son carrosse !

BERTHE NEULLIÈS.

SA PRÉOCCUPATION

Gabien. — Vous êtes-vous jamais demandé ce que vous feriez si vous aviez les revenus de Rothschild ?

Fabien. — Non, mais je me suis souvent demandé ce qu'il ferait s'il avait les miens.

IRRÉCUSABLE

La voisine. — Es-tu certain que ta sœur et M. Lallemmo soient fiancés ?
Toto. — Pas de doute là-dessus : ils ont passé la soirée d'hier à se chauffer.

CAUSES ET EFFETS

Ruff. — Il ne lui a jamais pardonné son refus de l'épouser.
Tuff. — Non ?
Ruff. — Non. Il dit que ce refus est la cause de son présent mariage.

EXCEPTÉ

Lui. — Avec mon bras autour de vous, vous n'avez rien à craindre.
Elle. — Excepté les jasements.



X
— Quo le diable m'emporte, le sac me paraît encore plus lourd que tout à l'heure.



XI
En arrivant chez lui, suant sang et eau, le moricaud raconte son exploit à son épouse.



XII
— Voyons cela, dit la vieille.
O prodige, le diable les a changées en pierres !

CHRONIQUE

L'autre jour un de nos journaux quotidiens de Montréal s'émerveillait, avec raison, des résultats incroyables qu'on obtient dans "l'entraînement" des aveugles dans une certaine institution locale. Or le *Figaro*, de Paris, nous parle d'un cas qui est tout à fait "hors concours". Il s'agit de Pierre Willey, élève du Lycée Louis-le-Grand.

Ce jeune homme, qui vient d'être reçu le cinquième à l'École normale supérieure, et qui a été onze fois nommé au concours général durant ces quatre dernières années, est aveugle de naissance. Il est dans sa vingt et unième année.

Nous l'avons vu, dit le confrère, au lycée Louis-le-Grand, où il est élève depuis la dernière rentrée d'octobre. Il a bien voulu nous recevoir dans la petite chambre qu'il occupe à l'infirmerie de l'établissement, et nous donner les plus curieux renseignements sur ses procédés de travail.

M. Pierre Willey est de petite taille. C'est un blondin au visage ovale, régulier et très doux. Les paupières sont mi-closes, mais les yeux demeurent très beaux, avec seulement une taie qui couvre la pupille. La couleur de l'iris est colle, mélancolique et indécise, des feuilles de saule.

L'adolescent nous dit, d'une voix triste et douce, ses débuts dans la vie universitaire, comment il entra au lycée de Caen. Il y demeura de la onzième à la fin de la septième. A cette époque, il fallait commencer le latin. Il recula devant la difficulté et, rompant avec les études classiques, il vint à l'Institut des jeunes aveugles, pensant se consacrer désormais à la musique. Mais, au bout d'un an, le professeur de français, M. Bernus, le compositeur Coquard, également son professeur, et M. Petitjean, du lycée Buffon, frappés des dispositions naturelles de l'enfant pour les belles lettres, le décidèrent à revenir aux études classiques. Pierre Willey entra au lycée Buffon, où il demeura jusqu'au début de la présente année scolaire, pour venir compléter ses études secondaires à Louis-le-Grand.

Ses succès furent prodigieux. On en jugera par le nombre et l'importance des prix remportés au Concours général :

En 1896, c'est le 1^{er} accessit d'anglais et le 5^e de latin ; en 1897, quatre nominations ; 2^e prix de thème latin, 2^e prix de grec, 2^e prix d'anglais et 1^{er} accessit de version latine ; en 1898, 1^{er} d'anglais et 3^e accessit de version latine ; en 1899, 1^{er} prix de philosophie et 5^e accessit d'histoire.

Récemment, enfin, Pierre Willey a été couronné, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, pour le 1^{er} prix d'histoire du Concours général de 1900.

Mais, par quel prodige cet adolescent, qui ne peut, comme ses camarades et concurrents, lire et relire, se livrer à des recherches personnelles, feuilleter bouquins et traités, a-t-il réussi à emmagasiner une aussi prodigieuse quantité de connaissance, — voire une quasi-érudition ?

"C'est plus simple qu'on ne pense, nous déclare M. Willey. Je connais admirablement l'alphabet Braille, à l'usage des aveugles. J'ai imaginé des abréviations qui me permettent d'écrire avec une extrême rapidité. La tablette Braille ne me quitte pas. Au cours, je prends autant de notes que mes condisciples. Pour les points non exposés, j'ai un lecteur, licencié en lettres, qui ouvre Cicéron ou Thucydide au chapitre indiqué. Je prends encore des notes dans l'alphabet Braille. Je rassemble celles-ci en gros cahiers que je fais coudre par un brocheur. Ainsi je me constitue une bibliothèque que je puis consulter commodément et rapidement avec les doigts.

"D'autre part, j'ai fait écrire en Braille les œuvres latines les plus importantes. J'ai ainsi une jolie collection.

"Une difficulté se présentait pour le grec à cause de mon alphabet particulier. J'ai imaginé un système de lettres correspondantes, en relief. Ainsi j'ai pu constituer une collection Braille des meilleurs auteurs grecs."

Et M. Willey nous désigne, de la main, des rayons surchargés de volumineux bouquins. Le moindre ouvrage en effet, passé en Braille, devient un lourd in-folio.

Le *De Natura rerum* de Lucrèce, qu'il nous met entre les mains, pèse au moins quatre kilos.

"Mais, tout au moins, vous êtes empêché d'écrire ?... Vous devez dicter vos devoirs à un secrétaire ?

— Pas du tout, répond le lycéen. Je suis un virtuose sur la machine à écrire. Tenez, regarder-moi opérer sur la "Dactyle".

Et le jeune aveugle s'approche de la mignonne machine déposée sur sa table de travail. Des doigts de la main gauche il suit les lignes en pointillé d'une page de Braille, tandis que la main droite voltige sur le clavier de la "Dactyle". En quelques minutes, une page admirable de netteté a été transcrite en beaux caractères romains. Cela tient du prodige.

"Ainsi, continue M. Willey, je puis écrire tous mes devoirs. Ainsi ai-je été admis à opérer au concours de Normale.

— Mais, vos thèmes grecs ?

— C'est très simple. J'ai commandé, pour ma "Dactyle", un barillet de rechange portant les caractères de l'alphabet grec. Ce n'est pas plus difficile..."

Et M. Willey transcrit rapidement sous nos yeux tout un long alinéa de la *Politique* d'Aristote.

KODAK.

UN SOUHAIT

Flambard, invité à un grand bal, fait danser une jeune fille inexpérimentée qui lui écrase les orteils.

A un moment donné, tout en dansant, elle fredonne les motifs d'une valse que joue l'orchestre et lui dit :

— Cette valse est charmante, je cherche à la faire entrer dans ma tête.

— Mon Dieu, mademoiselle, fait Flambard, si vous pouviez en même temps la faire entrer dans vos pieds !

ET LES AUTRES ?

On vend chez tous les papetiers des images assez grossièrement coloriées avec le texte des contes de *Barbe-Bleue*, *Cendrillon*, *Peau-d'Ane*, etc.

— Maman, demande la petite Jeanne, est-ce que c'est vrai toutes ces histoires racontées sur les images à un sou ?

— Mais non, mon enfant.

— Et sur celles à deux sous ?

FORTE PREUVE

Judith. — Comme Olivette aime son mari !

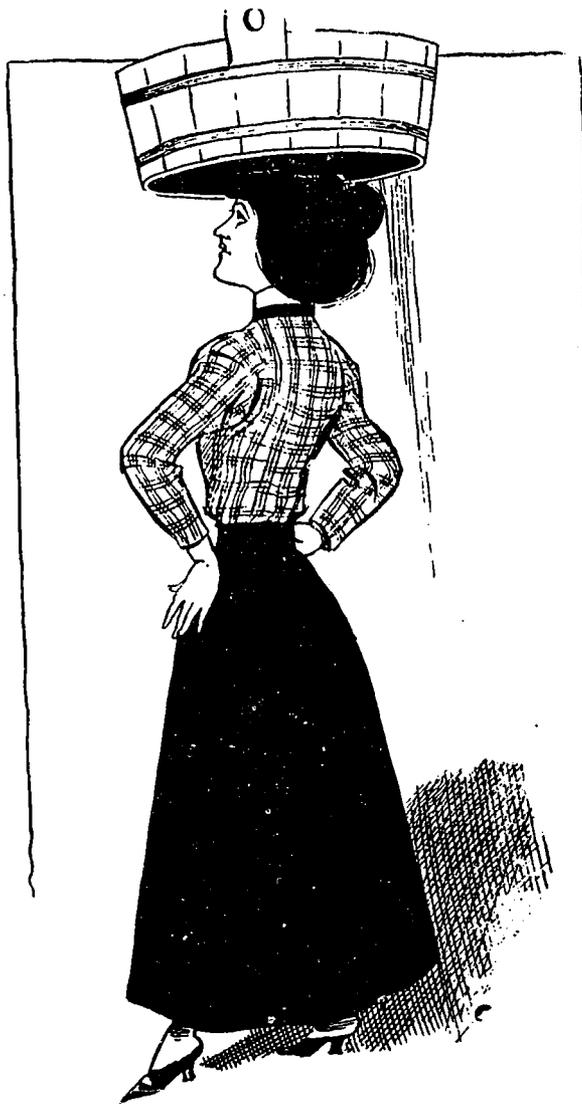
Esther. — C'est tellement le cas qu'elle fait des efforts pour économiser.

PROSE VS POÉSIE

Lui. — Laissez-moi m'agenouiller dans la poussière et vous dire combien je vous aime !

Elle (blessée). — Je vous demande bien pardon, monsieur, mais sachez que nos tapis sont propres.

LA MÊME, POURTANT



I

CHEZ RAPINEAU

A table.

L'illustre pingre saisit la carafe, et, remplissant jusqu'au bord le verre d'un convive qui ne boit que de l'eau, lui dit d'un ton d'affectueux reproche :

— Cher ami, vous ne buvez pas !

PAS À DIRE...

Mathurin. — J'apprends que ta pauvre femme est morte...

Justin. — Oui, ce matin.

Mathurin. — Était-elle résignée ?

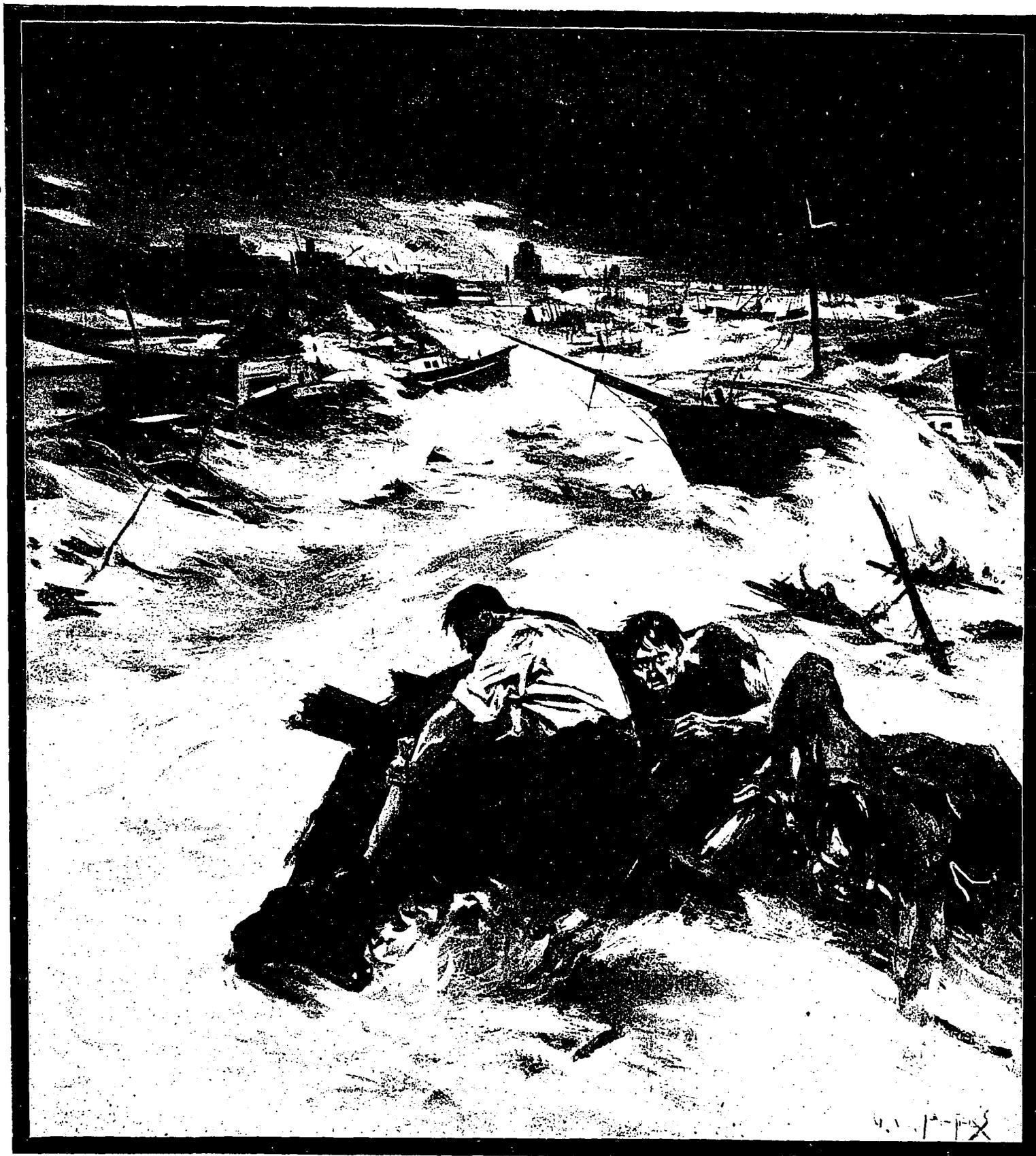
Justin. — Fallait bien qu'elle le soit.



II

Une question de coiffure.

LE CATACLYSME DE GALVESTON



DES ÉPAVES HUMAINES.

Le monde entier s'est ému de l'effroyable cataclysme qui vient de détruire la ville de Galveston, en Amérique.

Deux de nos gravures reproduisent d'une façon empoignante la terrible situation où se sont trouvés tant de malheureux.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les détails de cet effroyable événement, mais nos lecteurs liront avec intérêt les renseignements suivants sur les cyclones.

C'est l'ingénieur anglais Piddington qui a, le premier, donné le nom de cyclones à ces tempêtes tournantes, autrefois dénommées *tourbillons*. Les navigateurs portugais qui en souffrirent, paraît-il, les premiers, dans la mer des Indes, les avaient appelées *tornados*, et, dans l'Indo-Chine, on les nomma longtemps *typhons*. Quelque soit le terme employé, que l'on s'ingénie à distinguer le cyclone de la trombe et la trombe du tourbillon, les effets sont, hélas ! à peu près les mêmes et ne varient que par leur plus ou moins d'intensité.

Bien des théories ont été mises en avant pour expliquer ces mouvements tournants de l'atmosphère. La plus admissible nous paraît être celle de M. Faye, qui compare ces tourments aux tourbillons que l'on voit se produire dans l'eau des rivières.

“ Lorsque'il existe, dans un cours d'eau, dit M. Faye, des différences de vitesse entre les filets juxtaposés latéralement, il tend à se former, aux dépens de ces inégalités, un mouvement giratoire régulier autour d'un axe vertical. ”

Lorsque la giration devient assez énergique, les filets d'eau pénétront comme un tire-bouchon à travers les couches sous-jacentes, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le fond. Ce retrécissement, croissant à mesure qu'ils descendent, est causé par la pression de plus en plus forte des couches inférieures.

L'expérience suivante donne la raison de cette anomalie apparente : au milieu d'un vase d'eau, animée artificiellement d'un mouvement giratoire, jetez de l'huile. Celle-ci se réunira d'abord dans l'entonnoir du tourbillon, sera vite entraînée vers le bas par le mouvement giratoire et vous la verrez, aussitôt qu'elle touchera le fond, en pointe, s'écraser et être tumultueusement rejetée en gouttelettes hors du mouvement du tourbillon.

D'ailleurs, tous les nagours ne savent-ils pas, lorsqu'ils sont pris dans un tourbillon de rivière, que le plus simple est de se laisser aller au fond, sans résister inutilement, et qu'ils ont alors des chances d'être projetés hors du mouvement giratoire et de remonter sains et saufs à la surface ?

LES AFFAIRES



—Ce veston est trop petit, votre fils est si fort pour son âge que je vais être obligé de lui donner une taille d'homme, ça sera un dollar en plus.

—Ça ne fait rien, celui-là ira très bien à son père.

—Si vous voulez, mais ça sera aussi un dollar en plus. Si monsieur le met, vous comprenez, ça ne sera plus une taille d'enfant.

A "JEANNE"

(POUR LE SAMEDI)

J'aime le doux ruisseau qui, sous l'herbe, murmure.

J'aime le gai pinson

Qui, par les soirs d'été, nous dit, dans la ramure,

Sa joyeuse chanson.

Mais ton âme, ma mie, est plus belle et plus pure

Que l'eau du doux ruisseau :

Et, mieux que le pinson, tu nous dis la nature,

En un chant tout nouveau.

Te souvient-il d'avoir, un jour,

Senti, vers de lointains rivages,

Ton cœur où s'éveillait l'amour

S'élançer, de par les nuages ?

Il va, rapide en son essor :

Un frère là-bas le réclame,

A cette pensée, il s'enflamme,

Et s'envole plus vite encor.

Tel mon cœur, vers le tien, se sent pousser des ailes,

Ne le repousse pas ;

Sans craindre de l'oubli les blessures cruelles,

Aimons-nous au trépas.

Et, le jour où la mort, aux plages éternelles,

Nous portera tantôt,

Dans le sein de leur Dieu, nos âmes immortelles

S'aimeront, bien, là-haut.

PAUL HUSSONS.

LES FIANÇAILLES PAISIBLES

I

Luberte avait entendu l'oncle et la tante Ancel parler à mi-voix de la fiancée, à la Saint-Clair prochaine, avec leur fils, le cousin Flavien. Et cela, à vrai dire, ne déplaisait pas trop à la petite, car Flavien était un beau garçon, de nature douce et paisible. Mais cependant la Saint-Clair était dans quelques mois et, avant de prendre un engagement qui ne dépendait que d'elle, puisqu'elle était orpheline, Luberte, quoique timide, eût bien voulu connaître les sentiments de Flavien à son égard. Taciturne et recueilli, plein de la berçante confiance d'un bonheur assuré, le cousin, dans les rares occasions de tête à tête que leur laissaient les travaux de la ferme, se contentait de la regarder sans se lasser jamais. Et Luberte trouvait que ce n'était pas assez.

II

Une fois où, seul, il coupait des piquets dans la lande, elle l'aperçut en passant dans la sente et, toute rouge, elle l'appela.

—Acheve vite ta coupe, cousin ; nous rentrerons ensemble.

Il se redressa et rougit à son tour, puis vint à elle, disant :

—J'achèverai demain, car le jour tombe et voici le crachin qu'apporte la brise de mer.

Luberte promena son regard sur l'immense désolation des brandes, une tristesse d'infini sous l'infini de l'espace, coupée là-bas par les bras grêles et noirs d'un calvaire. Pareil, dans cette houle molle de verdure sombres, à quelque feu de

joie, un genêt, sous l'haleine avant-courrière de printemps, éclatait en large, floraison d'or. Ce fut un espoir au cœur inquiet de Luberte et, fixant de fines gouttelettes de sang qui perlaient sur le duvet blond des bras nus de Flavien, elle le plaignait :

—Tu prends trop de peine, cousin.

Il ne sut que répondre. Le crachin venait : une fumée d'eau grise, pleurante, embrumant, noyant tout dans le crépuscule immense de sa nuée. Flavien, le fardeau sur l'épaule, Luberte le suivant, tous deux s'enfoncèrent entre les hauts talus de la cavée et descendirent la vallée blottie dans les remplis de la lande. Luberte devina que le cousin voulait lui dire quelque chose mais la pluie ruisselait des feuillages, lui donnant la crainte qu'elle n'eût froid, le hâta, et l'empêcha de ressembler ses idées. Et ils ne se dirent encore rien ce jour-là.

III

La seconde fois, ce fut à la grande marée. Pour ramasser le varech de toutes les vallées, les tombereaux, les chars à foin, les carrioles même dévalaient vers la mer. Grouillant sur les algues brunes que rejetait la vague, les femmes armées de rateaux, de fourches et de crocs tiraient, arrachaient, entassaient le varech en meules gluantes. Les hommes plus rudes, le torse couvert de toile goudronnée,—et Flavien parmi eux,—entraient dans l'eau jusqu'aux aisselles, agrippaient de leurs gaffes les herbes flottantes, les tiraient jusque sur la grève, à la portée des femmes.

L'attention de Flavien fut détournée par la venue de Luberte. Silhouette gracile sur le fond embrumé des collines, elle lui faisait signe de venir et il courut.

—Laisse tes gens, Flavien, rentre avec moi... J'ai quelque chose à te dire.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Je te le dirai en chemin.

Dans le vent qui leur cinglait la face et leur coupait le souffle, ils marchèrent en silence jusqu'à la cavée. A l'abri, dans l'air attiédi du sous-bois, le long des vernes et des joncs qui filtraient le ru sinueux, Luberte s'arrêta et dit de voix hésitante :

—Tu fais un rude métier, cousin. Depuis ce matin, avec la brise dans le dos et le flot sur la poitrine, tu dois être glacé ?

—Tâte un peu !

Elle posa ses doigts, puis les retira troublée de la tiédeur de sa peau. Puis comme il demandait avec un tremblement dans la voix :

—Qu'avais-tu à me dire ?

Elle se troubla davantage, n'osa plus :

—J'ai oublié... cousin.

Et elle s'esquiva.

Ce fut encore tout, ce jour-là.

IV

La dernière fois, ce fut la veille de la Saint-Clair.

L'oncle et la tante allant se coucher, Luberte fit mine de se retirer aussi, mais elle se cacha derrière la porte et regarda par la fente ce qu'allait faire Flavien, tout seul, dans la grande salle. Il alla vers sa vieille armoire de chêne, l'ouvrit doucement, en retira plusieurs petits objets, les contempla longuement et tendrement, ainsi qu'il regardait Luberte. Puis, avant de les remettre dans l'armoire, en un grand recueillement d'âme où ses yeux se fermaient, il les baisa un à un dévotement. Et Luberte reconnut un petit bouquet de bluets tombé de sa ceinture, un ruban de corsage qu'elle croyait perdu et la poignée de velours rouge, à frange d'or, de son cierge de première communion,—trois reliques d'elle, un trésor qu'il avait dérobé...

V

Et le lendemain, beau jour et fête de la Saint-Clair, quand la tante demanda à la petite d'accepter Flavien pour son promis, sans cependant en savoir davantage, sans avoir échangé une seule parole d'amour, silencieuse et recueillie à son tour, Luberte fit signe que oui.

CHARLES FOLYE.

ENTRE CHEVALIERS DU GRAND CHEMIN



Trampinet.—As-tu jamais vu un chien qui ne voulait pas mordre la poussière ?
Trotinard.—Y en a-t-il un qui a voulu te mordre ?



LA PREMIÈRE CERISE.

INTIMITÉ

Le plus sage des philosophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme de tous les méchants, celui-là serait le plus méchant qui saurait si bien couvrir sa malice, qu'il passât pour homme de bien et jouit, par ce moyen, de tout le crédit que peut donner la vertu : ainsi le plus vertueux devait être celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures.

(Citation de Bossuet, dans son discours sur l'histoire universelle, de Socrate d'après Platon.)

Je vous cite à dessein, mes chères lectrices, des noms illustres, et des autorités admises sans conteste depuis longtemps, pour vous mieux faire supporter vos épreuves, en vous montrant qu'elles sont de toutes les époques.

Vous souffrez de cruelles injustices dans cette vie ; mais s'il en est une qui vous révolte plus douloureusement que toute autre peut-être, c'est celle-ci : voir les êtres méchants, égoïstes, pernicieux, jouir de l'estime qu'on n'accorde qu'à la vertu parce qu'ils savent cacher leur noirceur et faire croire à leurs bons sentiments.

A côté de ceux-là, au contraire, en voici de bons, d'honnêtes, de courageux qui travaillent en silence, dont les efforts sont dédaignés, dont les meilleures intentions sont ridiculisées et que la considération publique abandonne.

Vous êtes parfois de ce groupe des incompris, des méconnus, pour qui la destinée semble aveugle, et qu'un sort injuste châtie sans relâche, quand tout devrait être pour eux succès et récompense après de laborieux efforts.

Écoutez donc parler le sage antique : il constate, lui aussi et avant vous, cette plaie qui décourage les meilleurs ; il reconnaît l'existence de ces *méchants* qui, s'abandonnant à tous leurs mauvais instincts, à tous leurs vices, arrivent encore à se procurer cette délicieuse satisfaction : le crédit que la vertu seule mérite ; aussi n'hésite-t-il pas à déclarer ceux-là les plus odieux entre tous les méchants. Et, par contre, il proclame le plus vertueux de tous celui qui, pratiquant toutes les vertus, souffre de cette suprême douleur d'être maltraité par ceux mêmes qui devraient s'incliner devant son mérite.

Le mal est donc inhérent à la nature humaine, puisque de tout temps il a rongé l'humanité. Au lieu de nous révolter contre cette misère, au lieu de prétendre que cette injustice nous autorise à quitter la voie droite pour prendre le mauvais chemin, reconnaissons-la comme une des nombreuses et dures nécessités de notre existence morale.

Il ne faut point dire avec certaines âmes faibles : « Le bien que j'ai fait ne m'a jamais attiré quo désagréments, ennuis, chagrins : je veux désormais vivre comme tant d'égoïstes qui ne songent à personne et que tout le monde honore plus que moi. » Disons plutôt : « Je veux faire le bien parce que c'est une obligation ; je néglige cette estime d'autrui ; certes,

elle me serait une douce consolation, un précieux encouragement dans mes efforts ; mais, si elle m'est refusée, je considère seulement qu'un nouveau travail s'offre à moi : celui d'être méconnu dans l'accomplissement de ma tâche ; c'est un degré de vertu plus élevé et je m'efforcerai d'y parvenir encore. »

Ce qui, peut-être, nous aigrit le plus lorsque nous constatons cette injustice des hommes en face de notre mérite, c'est le sentiment trop exagéré que nous avons de sa valeur. Et c'est pourquoi après vous avoir dit : Acceptez ce mal comme un des maux qui tiennent à la société humaine, aveugle et médiocre, je vous dirai : Ne vous trompez pas sur l'importance des injustices dont vous souffrez ; si elles vous paraissent à ce point énormes, s'il vous semble que le prochain vous manque d'une manière si cruelle en vous injuriant, en vous méprisant, n'est-ce pas, surtout, parce que votre vertu vous paraît très grande ?

Soyez modeste, considérez vos meilleures actions comme infimes et très insuffisantes ; ne croyez jamais avoir fait beaucoup ; ne vous arrêtez pas dans la contemplation de vos travaux, ni à la louange de vos efforts ; moins vous priserez votre propre vertu et moins l'indifférence et le blâme des autres vous sembleront durs et injustes.

M. R.

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

Le petit Tommy.—Papa, j'ai ramassé aujourd'hui un 25 cents dans la rue.

Le père.—Et tu l'as rendu à son possesseur, naturellement ?

Le petit Tommy.—Oui, père.

Le père.—C'est très bien ça, mon enfant.

Le petit Tommy.—Il faut dire aussi que je pouvais difficilement faire autrement, il me tenait par l'oreille.

ÉQUIVOQUE

Le commis (nouvellement engagé).—Avec les appointements que vous me donnez, monsieur, je ne puis pas aller bien loin.

Le patron.—Mais, mon ami, qui vous demande d'aller loin, tout le bureau dans lequel vous travaillez n'a pas douze pieds de long.

PRÉVOYANTE PROVIDENCE

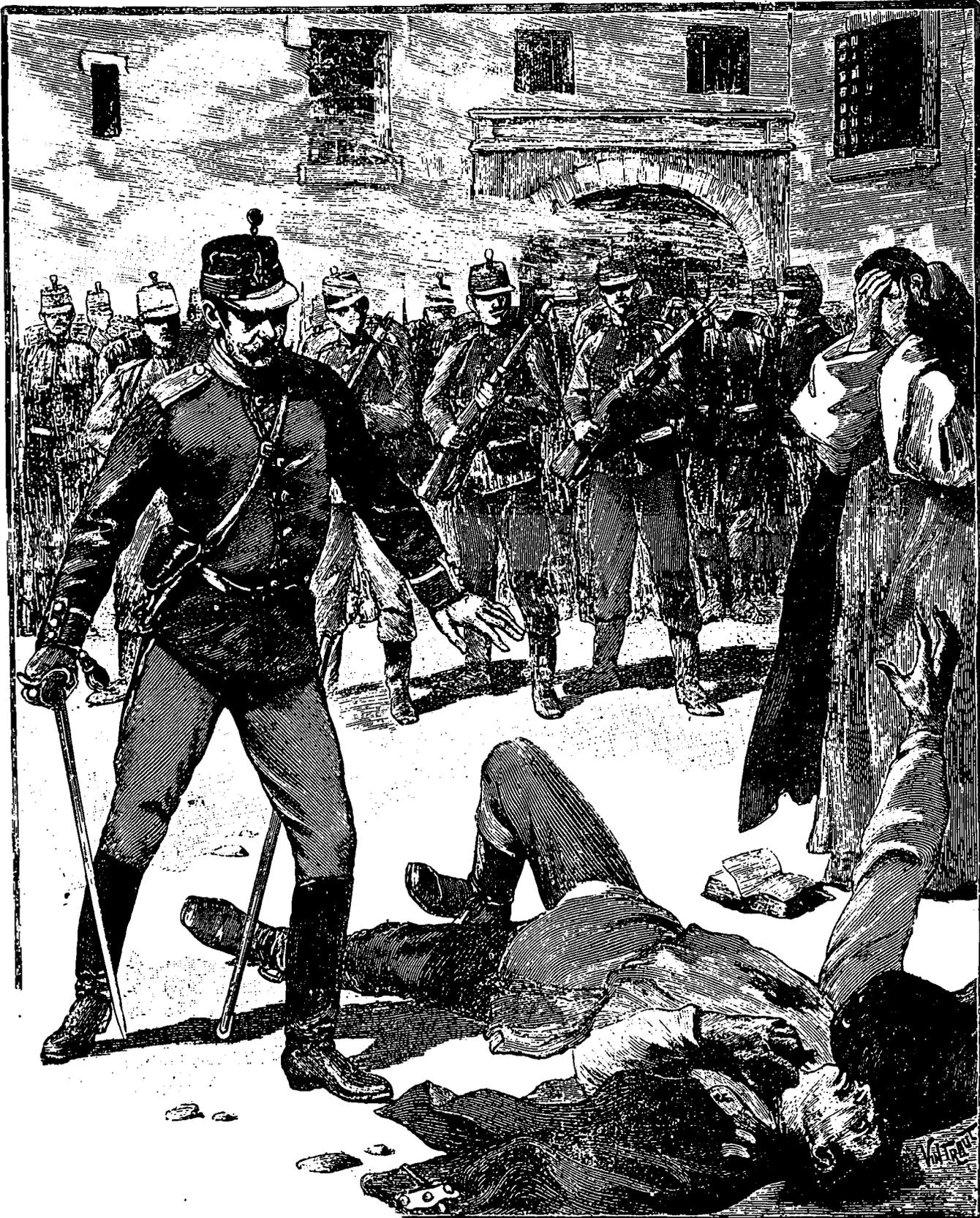
Il est vraiment chanceux que les jeunes filles soient des anges sans ailes, car elles pourraient bien s'en servir pour orner leurs chapeaux.

GALANTERIE

Elle.—Cossez vos flatteries, M. Gaston, ou je me bouche les oreilles.

Lui.—Oh ! Madame, vos mains sont trop petites pour cela !

UN CONSCRIT CHILIEN



Le conscrit tournoie, puis s'affaisse, son crâne frappe le sol en produisant un son mat qui terrifie l'assistance.

La gravure précédente se rapporte à un fait qui causa une certaine émotion dans le temps. Nous extrayons ce qui suit d'un récit dû à la plume de M. Gervésis-Malissol :

Le dominicain récitait continuellement les litanies des morts, et le photographe maniait son appareil avec un énorvement qu'on devine.

Quand ces funèbres préparatifs furent terminés, un officier éleva la voix et cria :

« Quiconque demandera la grâce de cet homme sera immédiatement fusillé. »

C'était la formule réglementaire.

Les nations traitées de barbares par les Chiliens ont au moins la pudeur d'accélérer tous les préparatifs, en cet instant de torture. En quelques minutes, tout est terminé. Au Chili, on semble dédaigner les sentiments de compassion. On compte pour rien les angoisses de celui qui va affronter le moment le plus douloureux de la vie, celui où on la quitte.

Tandis que la foule attendait le peloton d'exécution, non encore apparu sur les lieux, mais bien proche sans doute puisqu'il avait été entendu, le mouchoir du patient fut enlevé.

José Tardo était invité par ce fait à adresser quelques paroles de repentir à ses camarades présents.

Il le fit de bonne grâce, le pauvre. Il regarda les soldats et leur dit :

« Ne frappez jamais vos supérieurs, soyez toujours de bons patriotes, aimez votre métier et, si vous avez quelques pesetas en poches, faites une collecte pour ma sœur qui reste seule au monde après moi ! »

Le bandeau lui fut remis aussitôt après cette courte apostrophe, dite avec un calme et une fermeté qu'on n'aurait pas soupçonnés quelques instants auparavant.

Cependant José éprouve un second tressaillement : il vient d'entendre le bruit cadencé de quelques fantassins. C'est le peloton d'exécution qui s'est ébranlé de derrière un bâtiment et qui s'avance.

Alors le prêtre s'écarte.

José Tardo s'efforce de regarder à travers son mouchoir. Mais ne pouvant y arriver, il arrache le bandeau et redresse fièrement la tête.

Devant lui, il aperçoit quatre hommes qui s'apprêtent à le coucher en joue. Quatre hommes, dont un ne doit pas même tirer, parce que sa balle est destinée au coup de grâce. En Europe, on n'exécute que très rarement les condamnés militaires, mais quand on le fait, on met au moins douze hommes. De la sorte l'exécution est assurée !

Plus personne ne bouge. Les poitrines sont haletantes. Le dominicain nepsalmodie plus. Le photographe attend, oppressé. Le seul être tranquille de la scène, c'est le futur supplicé.

« Joue ! » commande l'adjutant.

Les soldats braquent leur fusils.

L'adjutant abaisse son épée.

Trois coups de feu éclatent. Le conscrit tournoie, puis s'affaisse, plié en deux, et son crâne frappe le sol en produisant un bruit mat qui terrifie l'assistance.

Il n'est pas mort. La douleur l'anime de convulsions atroces. Il se tort.

Le quatrième fusillier reçoit alors l'ordre de s'approcher et de décharger son arme à bout portant. Il tire dans la tête et tout semble fini. Le peloton fait demi-tour et s'en va. Les piquets de la garnison commencent à défiler devant le cadavre.

Mais voilà que celui-ci se met à remuer encore.

« Arrêtez ! arrêtez ! » crie-t-on au peloton d'exécution.

Il est trop tard, les justiciers sont partis. Alors l'adjutant plante son épée dans le cœur du patient.

Cette fois, c'est bien la fin. La foule s'approche et constate le décès. Parmi ces gens silencieux, on remarque un officier qui est pâle d'émotion. C'est un brave, un héros des guerres contre le Pérou. Il a vu les combats les plus terribles et il tremble d'avoir assisté à cette exécution. Les vrais soldats ont toujours l'âme sensible.

Il était environ huit heures du matin lorsque José Tardo cessa de vivre. Dès le point du jour on avait remis à sa sœur une lettre écrite par lui, la veille. Elle la décacheta et lut :

« Pardonne-moi, chère sœur, le chagrin que va te faire ma mort. J'aime

mon pays et ma plus grande souffrance est d'avoir encouru le pire châtiement qu'il puisse infliger. Ma dernière pensée sera pour toi et la terre chilienne à laquelle j'aurais voulu donner mon sang d'une autre manière. Je n'ai pas signé de recours en grâce parce que j'estime cette conduite indigne d'un soldat. De par la loi, tous mes compatriotes exécuteront ma mémoire, mais j'ai la suprême consolation que tu garderas un bon souvenir de ton malheureux frère."

Tout en larmes, la jeune fille courut porter cette lettre au ministre de la Guerre, le seul qui pût surseoir à l'exécution. Elle ne put voir le haut dignitaire qu'après une longue attente.

L'officier général examina attentivement la lettre que lui apportait la sœur éplorée, puis jeta ces paroles :

"Pauvre José, ce serait dommage !"

Et il courut à sa table, écrivit quelques mots sur une feuille, la timbra et la remit à la jeune fille.

"Allez vite au bain, mademoiselle. Voici la grâce de votre frère !"

La malheureuse courut à travers les rues de Santiago, effrayant les passants par ses allures de folle. Elle franchit la voûte du bain, sans répondre au caporal de garde qui voulait l'arrêter. Elle arriva dans la cour où la foule se tenait encore groupée autour du cadavre de son frère.

D'une voix déchirante, elle hurla, en brandissant le papier :

"Voici sa grâce !"

Pour toute réponse, le dominicain fit un geste de désespoir.

La sœur de José Tardo comprit. Elle fendit la foule, se jeta à genoux devant le cadavre, puis tomba raide morte.

Quelques instants après, on emportait les deux corps, on lavait le sol rougi et les assistants se dispersaient.

GERVÉSIS-MALISSOL.

L'ENFANT MARTYR

M. LECHAT, 33 ans. M. PAUL, 6 ans, leur fils.
Mme LECHAT, 28 ans. ROSALIE, la bonne.

M. Lechat, retour de son bureau, espérant goûter les joies pacifiques du ménage, tombe au milieu d'un pigilat organisé par M. Paul, son fils, et par Rosalie, la bonne.

M. LECHAT.—Qu'est-ce que c'est donc ?...

ROSALIE.—C'est M. Paul qui s'est oublié dans la corbeille à ouvrage de Madame !...

M. PAUL, campé, cynique, l'index profondément enfoncé dans sa narine droite.—C'est pas vrai !... Ça n'est pas moi !

ROSALIE.—Vous n'allez pas me faire croire que c'est la perruche !... (Apportant le corps du delit.) Monsieur peut juger !...

M. LECHAT, sévère.—C'est bien... Paul, tu seras privé de dessert !...

Incontinent, le jeune Paul se prend à pousser des glapissements de chacal constipé qui attirent Mme Lechat.

MME LECHAT.—C'est insupportable !... Rosalie, qu'est-ce que vous avez encore fait à ce malheureux enfant ? Vous savez bien qu'il est très sensible ! Je vous avais pourtant défendu de le rudoyer !

ROSALIE.—Mais je n'y suis pour rien !... Il crie parce que Monsieur vient de le priver de dessert !...

MME LECHAT.—J'aurais bien dû le deviner !... Comment !... Malgré les prières et les supplications d'une mère en larmes, vous vous obstinez à martyriser cet enfant ?... Quel crime a-t-il donc commis, ce pauvre chérubin !

M. LECHAT.—Mais, mon amie !...

MME LECHAT.—Taisez-vous !... Il y a beau temps que mon opinion est faite sur votre compte !... Vous êtes un sans-cœur ! Un lâche torturateur ! Ah ! vous pouvez fréquenter assidûment les réunions de la Société protectrice des animaux ! Vous n'arriverez jamais à masquer pour moi votre cruauté et votre bassesse d'âme !...

M. LECHAT.—Ma chère amie, il fallait bien !...

MME LECHAT.—Il ne fallait rien du tout !... Vous vous plaisez au spectacle de la souffrance ! Après m'avoir crucifiée durant sept années de mariage, vous vous en prenez à cet ange sachant bien que c'est le seul moyen de m'atteindre au cœur !... L'autre jour, pour un enfantillage, parce qu'il avait plongé votre perruche dans le pot-au-feu, ne l'avez-vous pas laissé grolotter de peur, pendant deux heures, à la porte ?...

M. LECHAT, plein de dignité.—Véronique, l'éducation !...

MME LECHAT.—Laissez donc les grands mots tranquilles !... Patrie, Famille, Humanité, Education !... Ce n'est pas de moi que vous attendez votre décoration, n'est-ce pas ?... Vous l'attendrez

LE PARCE QUE



A.—Avez-vous vu quel terrible incendie il y a eu hier soir ?

B.—Non, je ne lis plus les journaux depuis huit jours.

A.—Et pourquoi cela ?

B.—Parce que j'ai trouvé un bracelet en or, et je crains de lire une annonce de la personne qui l'a perdu. Je serais forcé de le rendre selon mes vieux principes d'honnêteté.

LE POCHARD DÉDAIGNEUX



—Moi, ça me dégoûte les verres quand ils ne sont pas pleins ! !

longtemps ! Vous êtes trop connu ! Mauvais époux ! mauvais père ! mauvais employé !

M. LECHAT.—Mauvais employé !...

MME LECHAT.—Oui !... Mauvais employé ! Où étiez-vous donc, l'autre jour, quand vous avez manqué votre bureau ?... Ah ! vous no vous en vantez pas, je le sais !... Vous étiez à Deuil, sans doute, en train de vous repaître du sanguinaire spectacle des courses de taureaux : on parle de Néron !... Mais ce n'était rien, auprès de vous !...

M. LECHAT.—Voyons Véronique ! Tu sais bien que j'étais à l'enterrement du malheureux Lapointe !...

MME LECHAT.—Oui !... ou bien occupé à prodiguer des consolations à sa veuve !

M. LECHAT.—Oh ! Véronique !...

MME LECHAT.—Encore, cela, comme femme, je puis vous le pardonner !... Vous m'avez, certes, assez habituée à fermer les yeux sur votre dévergondage !... Mais comme mère, m'entendez-vous !... je ne supporterai jamais que vous touchiez à mon enfant !... (A M. Paul, très digne.) Viens Paul !... Viens mon fils !... Mon trésor !...

LEUR CONVERSATION

Mlle Julia.—On dirait que tous les hommes quelque peu charmants sont mariés.

Mme Laflamme.—Oh ! ils n'ont pas toujours été ainsi. Le fait est qu'ils ont été capturés de bonne heure et apprivoisés.

DÉTAILS

Paul.—Comment Tom s'est-il fait écraser ?

Fred.—C'est au moment où il s'était penché pour ramasser un fer à cheval... pour la luck.

CAS PRÉVU

Mme Gatien (avec des remords).—Cher Isidore, sans le vouloir j'ai révélé à Mme Fabien le secret que tu m'as confié ce matin.

M. Gatien.—Ne te chagrins pas, c'est exactement pour cela que je te l'ai communiqué.

SA PRÉOCCUPATION

La tante.—No mango pas ton pudding si vite.

Toto.—Pourquoi ?

La tante.—C'est dangereux pour la santé. J'ai connu un petit garçon qui s'était mis à manger le sien si rapidement qu'il mourut avant de l'avoir fini.

Toto (impressionné).—Et qu'est-ce qu'ils ont fait avec le resto du pudding ?

MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

(Nous enverrons gratuitement des indications complètes pour la repousse des cheveux sur les crânes les plus chauves ; de même pour arrêter la chute des cheveux, le "Dandruff" et les boutons qui se forment sur le scalpe.)

Cette composition rend les cheveux des Dames soyeux, brillants et fournis. Écrivez aujourd'hui : ROWELL & BURY, 85 rue St-Jacques, Montreal.

???



M. Laflemme. — S'il n'y avait que le mal de mer ! mais sur vos satanés bateaux il y a à peine de la place pour se retourner.

Le matelot. — De quoi ? Nous sommes au large et Monsieur se plaint d'être à l'étroit ?

L'ARTISTE

Dans le salon, près de l'aimée,
J'étais assis, rêvant des vers.
La clarté d'une heure embaumée
Rayonnait sur les lointains verts.
Au dehors des sons frais et clairs
Montaient, brodaient leur mosaïque,
Et mêlaient à leurs doux concerts
L'amour, la muse et la musique.

Sa bouche en fleur est mi-fermée,
Le baiser sourit au travers ;
L'ivresse exquise en sa fumée
Berce mon cœur de rythmes chers ;

Les accords sont brillants et fiers
Ou lents et doux comme un cantique
Tout chante ensemble en tons experts,
L'amour, la muse et la musique.

L'amour dit sa phrase enflammée
Qui remplit les regards d'éclairs,
L'oreille arde entend charmée
La cadence des mots offerts ;
Les sons vibrants frappent les airs,
Et l'écho dans sa voix mystique
Fond ces chants divins et divers :
L'amour, la muse et la musique.

Loin des cités et des déserts,
Fuyant la foule prosaïque,
J'ai dans un coin de l'univers
L'amour, la muse et la musique.

JEAN-MARIE MESTRALLET.

DE L'ART DE SE MOUCHER

Mais oui, c'est presque un art de se bien moucher, un art trop ignoré et trop négligé par beaucoup parmi ceux qui se disent bien élevés.

En somme, se moucher est une opération qu'il faut faire discrètement sans attirer l'attention.

Tout d'abord il ne faut pas se moucher à la poignée, vous entendez bien : à la poignée : cette façon de faire, très fréquente, consiste à placer le mouchoir dans la main et à serrer le nez à pleine main, c'est-à-dire les quatre doigts appuyant sur l'aile droite. C'est laid, disgracieux.

Il faut se moucher en serrant le nez (pas fortement) entre l'extrémité supérieure du pouce placée contre l'aile droite, tandis que l'extrémité de l'index s'applique sur l'aile gauche, l'extrémité du troisième doigt un peu replié se trouve plus bas, les 4^e et 5^e doigts étant repliés ne touchent pas le nez.

Il ne faut pas non plus se moucher à plein mouchoir, c'est-à-dire saisir son mouchoir en fouillis, comme un torchon pour soulever un couvercle de casserole chaud, il faut prendre le mouchoir en une seule épaisseur ; on le saisit vers le milieu, afin qu'il n'y ait pas un long morceau qui retombe.

On se mouche à l'envers de son mouchoir, on ne le déplie pas largement avant de s'en servir, et on ne le replie pas soigneusement après.

En un mot, l'opération doit se faire discrètement, sans étalage et sans bruit.

Mais cette discrétion ne doit pas être exagérée et maniérée ; il ne faut pas y mettre tant de réserve qu'elle attire l'attention ; il faut le faire naturellement, comme un acte sans importance et qui ne doit pas gêner les autres.

Quelques personnes s'imaginent qu'il est du meilleur ton de serrer délicatement son nez entre le pouce et l'index, sans le moindre bruit, de glisser furtivement le mouchoir dans la main, puis, de là, dans la poche, non moins furtivement.

C'est une exagération, une affectation de politesse.

Une autre plus grave, et qui est très de mauvais goût, consiste à se détourner d'un quart de tour, pour se moucher quand on parle à quelqu'un,

ou lorsqu'on est à table ; cette politesse est un véritable manque de savoir-vivre, pour les règles de notre époque ; il ne faut pas se moucher en face de la personne à qui l'on parle de près, mais il faut se détourner imperceptiblement, et à table on se mouche en restant bien droit devant la table même.

Il y a quelques-unes de ces règles d'autrefois devenues tout à fait surannées et qui prêtent à rire, non pas qu'elles représentent quelque chose de grossier, mais à cause même de leur raffinement inutile.

Ainsi il était de bon ton autrefois en quittant un salon, pour gagner la porte, de la traverser par des manœuvres adroites (oh ! combien !), à reculons, afin de faire face constamment à la maîtresse de maison et aux hôtes, et même d'ouvrir la porte en se contournant le bras pour ne pas leur tourner le dos un instant.

L'idée est fort polie, j'en conviens, mais la réalisation littérale en est aujourd'hui ridicule ; il faut saluer en se retirant en tournant le dos à la porte je veux bien, mais ensuite, bravement, aller jusqu'à la sortie dans la position normale.

De même, il est entendu que la place d'honneur de deux interlocuteurs qui marchent ensemble est celle de droite ; pour trois

la 1^{re} place est celle du milieu,
la 2^e place est celle de droite,
la 3^e place est celle de gauche.

Si les trois interlocuteurs sont sur un trottoir

la 1^{re} place est celle du milieu,
la 2^e place est celle du haut du trottoir,
la 3^e place est celle du bas du trottoir.

La personne qui doit occuper la 3^e place veille à ne pas se tromper, cela est bien certain, mais si des remous de la foule, des embarras de voitures ont changé les places, elle ne doit pas interrompre la conversation, couper même une phrase en deux pour courir reprendre sa place, comme un cheval de cirque numéroté.

De même, à table, l'antique politesse voulait que chacun attendit le signal de la maîtresse de maison et tout le monde plongeait au temps sa cuiller dans son potage, comme tous les hommes d'une section qui lèvent la main au signal du sergent.

Maintenant, on n'attend plus ainsi la maîtresse de maison pour commencer ; les personnes servies les premières ne se précipiteront pas bien entendu, de façon à avoir terminé avant que les derniers aient commencé, elles commenceront à temps, mais pas à un signal.

La politesse actuelle veut qu'on connaisse toutes les règles, mais qu'on les suive avec une telle simplicité qu'elles paraissent instinctives au lieu d'être acquises.

LISELOTTE.

À PROPOS...

Philidor. — La petite fête de l'autre soir s'est-elle bien passée ?

Justin. — Peuh ! il n'y avait que des mulles... A propos, pourquoi n'es-tu pas venu ?

PRONOSTIC

Jason. — On va avoir de la pluie.

Toinon. — C'est la gazette qui annonce cela ?

Jason. — Non. Les voisins de droite sont partis pour la campagne et ont laissé leurs fenêtres ouvertes.

DEVINETTE



— Où donc est l'autre chien ?

BALLADE DU PEU QUE NOUS SOMMES

S. L. ...

*Cà ! tu crois que les hommes font
Tout à leur gré dans l'existence !
Vrai Dieu ! je te trouve bouffon ;
Et tu mérites qu'on te tance,
Car tu manques de compétence.
Mais sache donc, dorénavant,
Que, dans la moindre circonstance,
Nous sommes les jouets du vent.*

*A ce vent — Borée ou Typhon —
Vainement tu fais résistance ;
Car, pour lui, d'un pauvre chiffon
Tu prends tout juste l'importance.*

*Par ainsi, donc, point de justice,
Souviens-toi qu'ignare ou savant,
Gibier de gloire ou de potence,
Nous sommes les jouets du vent.*

*Sur toi si, quelque jour, il fond,
Tu mesureras la distance
Qui tient du sommet au bas-fond ;
Et, riche plein d'impénitence
Soudain privé de sa pitance,
Alors tu croupiras, rêvant
Sur la Fortune et sa constance .
Nous sommes les jouets du vent.*

EN VOI

*Prince, de ton Omnipotence
Je suis l'esclave très fervent ;
Et, courbé, j'attends ma sentence . .
Nous sommes les jouets du vent.*

GEORGES DOUQUOIS.

LE GUIGNOL DES ZOUAVES

Au 3^e zouaves, Dubec était, de mon temps, le bout-en-train de tout le régiment.

Nous étions cantonnés au camp de Djeb-el-Ouach, à deux portées de Lebel de la ville de Constantine.

Vrai Dieu ! on rigolait dans ce temps là chez les zouzous ! Nous y étions une bande de vrais lurons, aimant le plaisir, la joie, la France mère ; mais, par exemple, pas tire-au-flanc du tout : Pierre Lechacal, mon vieil ami, un riche copain pour la rigolade ; Barboucha, un vieux chacal à trois brisques, poilu comme un ours, fier comme l'Atlas, fort comme un de ces lions ; Barda, qui avait fait le Mexique, l'Italie, la Crimée et la Chine ; enfin, le plus chic de tous, le plus rupin, Dubec, un Parigot clairon à la première du trois, qui avait une tête brûlée comme celle d'un zéphyr, un bagout de gavroche et un cœur de Français.

Je me souviendrai toujours de la fête du régiment, la dernière année.

Pour cette réjouissance, Dubec avait voulu quelque chose de nouveau, inconnu du bataillon, comme il le disait tout seul, et quelque chose à se tordre, comme nous le disions tous.

Mon lascar s'était immédiatement mis en campagne. Le dimanche avant la fête, notre Parisien, qui avait obtenu la permission, de la journée, en avait profité pour se rendre, dès le matin, à Constantine.

Auparavant, il nous avait communiqué les projets qu'il avait médités pour l'organisation de la petite réjouissance. Il ne savait pas encore très bien. Pour les détails, on s'arrangerait toujours ! nous disait-il. — Mais pour l'ensemble, voici ce qu'il avait décidé :

On jouerait une pièce de théâtre que, pour la circonstance, il avait composée lui-même, avec la collaboration du flûtiste pour les couplets.

Ce qui l'embêtait par-dessus tout, c'était le manque d'acteurs à la coule.

La pièce était pleine d'allusions politiques, de celles qu'on se permet au régiment et qui font rigoler tout le monde, mêmes les officiers, car ils assistaient à nos petites fêtes.

Il y avait comme personnages un mage qui avait la tête de Bismarck ; un pierrot idiot qui ressemblait à Crispi ; enfin l'empereur Guillaume, en polichinelle.

Ce n'étaient ni Barboucha, ni Barda qui pourraient remplir de telles rôles, et notre clairon songea à y suppléer.

Je lui conseillai de remplacer les acteurs en chair et en os par des marionnettes en bois.

Mais, pour imiter la voix du polichinelle, il fallait voir une "pratique", ce petit instrument en fer que l'on tient dans la bouche en parlant, et Dubec ne savait ni où se vend cet article-là, ni la manière de s'en servir.

— A Constantine, lui dit Dache, il y a en ce moment, près de la Kasbah, un impresario italien qui possède un théâtre et qui, tous les jours, par ses boniments, fait tordre la rate aux fils des enfants de Mahomet autrement dit les p'tits arabes.

— Vas-y Dubec. Je m'occuperai, pendant que tu seras parti, de la construction du théâtre.

Dubec déguerpit aussitôt.

En un rien de temps, nous installâmes une baraque de circonstance dans la salle de la cantine, avec des bancs, des tables et des couvertures ; je brossai un petit décor de fond sur une grande feuille de papier gris ; je confectionnai moi-même des artistes sculptés à merveille et richement coloriés que la cantinière se chargea d'habiller subito !

— Chouia ! me dit-elle, quand tout fut terminé. Mais où donc est Dubec ?

Dubec était à Constantine où il venait de découvrir l'impresario.

Il lui fit son boniment :

— Pourriez pas, dit notre Parisien de sa voix gouailleuse, me vendre ou me prêter l'une de vos pratiques ?

— Ouna pratique ? murmura notre mangeur de macaroni.

— Eh ! oui, c'que vous vous introduisez dans l'goulot pour imiter la voix de votre pékin de polichinelle ? Nous voulons faire du guignol au 3^e.

— C'est ouna concourrenza ?

— Mais non, mon vieux !... Makache ! ça n' sort pas d' famille, c'est entre nous, entre zouzous !... As-tu compris ?

— Bono bésef, krouia l'italiano !

Alors l'artiste, avec une complaisance charmante, se mit à faire, ce qui peut sembler renversant, la théorie de sa "pratique". Il voulut apprendre à Dubec à tenir l'instrument en arrière des dents et à faire passer le son



— Ça, du Madère ?... mais, mon vieux, si on me rinçait, on en trouverait du meilleur.

à travers les lamelles de fer blanc en faisant vibrer le ruban de fil qui se trouve au milieu.

Il lui donna l'exemple !

Dubec prit la pratique à son tour et essaya ; mais, n'ayant pas la pratique de la "pratique", en un mot, ne connaissant pas le truc, il ne pouvait arriver à maintenir le petit instrument contre ses dents, et à chaque mouvement de sa langue, il menaçait de l'avaler, pas sa langue, la pratique.

— Ce n'est pas commode, fit-il ; on peut s'étrangler avec ce truc-là.

— Oh ! pas de danger, mouciou lo Zouave ! répondit l'homme aux marionnettes.

— Pas de dangers !... Merci ! Et si elle s'arrêtait... de l'autre côté, ça ferait une drôle de musique, les lendemains de haricots !

— Vous ne risquez rien, reprit l'artiste ; quand même vous l'avaleriez, ça vous ferait aucun mal, ça passa comme ouna lettre à la posta. Ainsi, tenez, mouciou lou zouava, colla qué vous avez là, je l'a déjà avalé piou dé dix fois !

— Hein !... qu'est-ce que tu dis là ?... — s'écria aussitôt Dubec en un haut le cœur, et crachant vivement la "pratique". — Tu l'as avalé déjà plus de dix fois... et rendu !...

Nom d'un tonnerre d'Afrique ! en arrivant au camp, le pauvre Dubec crachait encore.

GRIOLET.

Le Médecin de Famille,

dans la famille, est ordinairement plus intime que la plupart des parents. Tout le monde, dans la maison, a confiance à ce qu'il dit et il étudie les meilleurs intérêts de la famille concernant leur santé. Si vous doutez que

Abbey's Effervescent Salt,

ne soit pas tout à fait recommandable et utile, parlez-en à votre médecin qui connaît l'efficacité et les principes de cette délicieuse et utile préparation.

Les nombreuses lettres de recommandation que les propriétaires ont reçues de médecins éminents démontrent que les déclarations faites par la Compagnie sont exactes.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

Cook's Cotton Root Compound
 Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sans réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
 Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

GRATIS Nous donnons cet magnifique Auto-harpe aux personnes qui envoient seulement 2 douzaines d'épigrammes à nos bureaux à Ottawa. Les Auto-harpes sont des instruments les plus populaires. Avenir de ses parties n'est compliquée. N'importe qui avec très peu de pratique, peut très bien la jouer. Le son doux et elle possède également le plus beau piano. On peut avec cet instrument jouer la musique la plus difficile, et pour accompagner les personnes qui aiment écouter les chansons. Envoyez-nous votre lettre et nous vous enverrons une belle Auto-harpe en bois, complète accordée pour l'accorder, plus, pour musique, qu'il y a de 16 morceaux de musique populaires tous frais payés. THE BEST CO., Boite 18, Toronto, Can.

IMPRIMERIE DE PETITS GARÇONS. Un beau et intéressant complément à toute collection en caoutchouc qu'on peut acheter. "Impression" d'écrits, photos et support. Elle nous plusieurs rapports pour imprimer des cartes, montres, les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franch par la poste, 1c. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM.

CHANGEMENT IMPORTANT

Dans le Service des Trains
 PRENANT EFFET LE 7 OCTOBRE 1900

Les trains partiront comme suit :
 7.40 a.m. pour Toronto et toutes les stations sur le C.A.
 8.00 a.m. pour Portland et Québec.
 8.10 a.m. pour New-York via D. & H.
 9.00 a.m. Intercolonial limité pour Toronto et Chicago.
 9.01 a.m. C.V. pour Boston et New-York.
 9.50 a.m. pour Ottawa.
 1.10 p.m. pour Ottawa.
 5.50 p.m. pour les stations du C.A.
 6.50 p.m. pour Boston et New-York via C.V.
 7.00 p.m. pour New-York via D. & H.
 8.00 p.m. pour Toronto et les stations de l'Ouest.
 8.30 p.m. pour Québec et Portland.
 9.00 p.m. C.V. pour Boston et New-York.
 10.30 p.m. pour Toronto et Chicago.

* Signifie : train quotidien. Tous les autres trains sont quotidiens, excepté le dimanche.
 Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Jour d'Actions de Grâce

Des billets d'aller et retour seront vendus au prix d'un seul passage de première classe, entre toutes les stations en Canada.

Toutes les stations en Canada à et de : Detroit, Mich.; Port Huron, Mich.; Island Pond, Vt.; Massena Springs, N.Y.; Helena, N.Y.; Bondary Jet., N.Y.; Fort Covington, N.Y.; et Route's Point, N.Y.
 Toutes les stations en Canada à mais non de Buffalo, N.Y.; Black Rock, N.Y.; Niagara Falls, N.Y.; et Suspension Bridge, N.Y.
 Bons pour partir les 17 et 18 octobre.
 Bons pour revenir du lieu de destination le ou avant le 22 octobre 1900.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

Madame B. regarde le ciel gros d'orage.

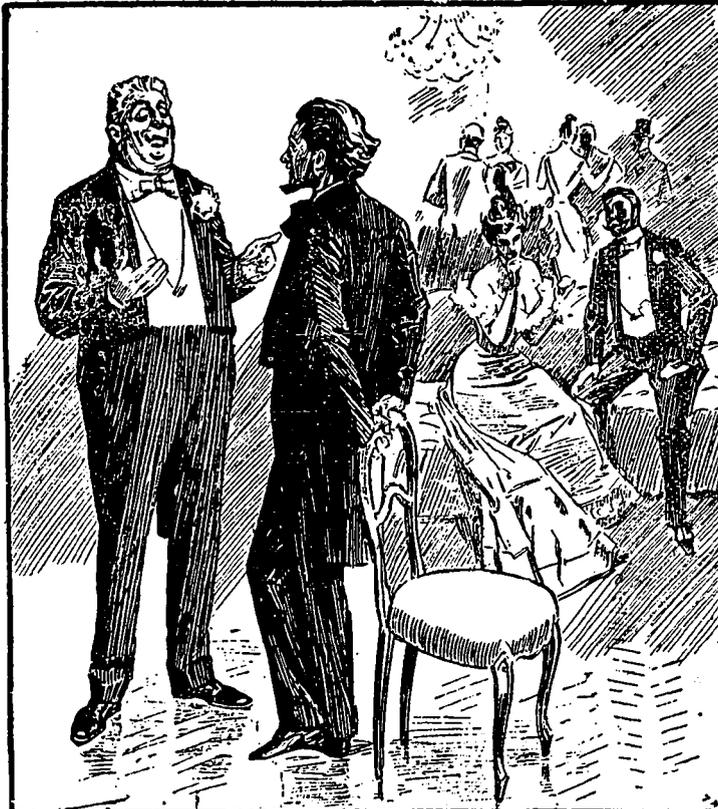
—Voilà un bien vilain nuage, dit-elle en consultant son jardinier avant de s'embarquer pour la promenade. Croyez-vous qu'il pleuve, père Nicolas?

—Heu ! madame ! Les nuages, c'est comme le monde : ça crève sans dire gare !

E. W. Grove

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, remède qui guérit le rhume en un jour.

LA DIFFÉRENCE



Le vicomte (au nom ronflant). — Oui, mon cher, je me marie... femme épante et... riche... ma fiancée passe sur tout, elle sait que je suis pané.
 L'amie. — Elle donne un oui pour avoir un nom.

GRATIS Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui envoient seulement 20 de nos splendides épigrammes à nos bureaux à Ottawa. Ces épigrammes sont très bien finies en or, de différents patrons, ornées de belles pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Écrivez nous et nous vous expédierons les épigrammes tous frais payés. Quand tous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carbine tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto.

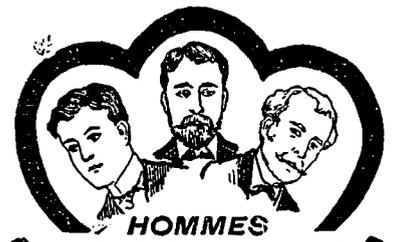
TEL. BELL 1367

ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

CAMERA GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend : 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hyppo" 1 argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement ou seulement 15c de plus en verre à lue, chacune. Elles ont au-delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement enveloppée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 18, Toronto.



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS
 Une boîte de Remèdes valant \$1.00.
 Avec ces remèdes, nous savons que votre état est traité des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, par réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de retrouver la santé et le bonheur.

Boite A. 947, Montréal.

GRATIS Cette magnifique petite montre en or qui vous donne seulement 2 douzaines d'épigrammes à nos bureaux à Ottawa. Les épigrammes sont très bien finies en or, et ornées de belles pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre montre est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle montre. Écrivez nous et nous vous expédierons les épigrammes tous frais payés. Quand tous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'eux-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" revêt un moyen sûr et efficace. Envoyez nous votre nom et adresse sur réception de 10 cents pour payer le frais de poste. The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

GRATIS Nous offrons gratuitement cette belle montre en or qui vous donne seulement 2 douzaines d'épigrammes à nos bureaux à Ottawa. Les épigrammes sont très bien finies en or, et ornées de belles pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre montre est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle montre. Écrivez nous et nous vous expédierons les épigrammes tous frais payés. Quand tous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto.

BILLARDS
 THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.
 Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard de "Pool", de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importation du véritable drap "Ivan Simonis". La célèbre bande rapide "Monarch", la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.
 Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur au, laise ou réglable, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à
 THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,
 88, Rue King ouest, Toronto.
 ALF. CROTTIER, Agent local, 2056 rue Notre-Dame.

On a inauguré il a deux mois, à Paris, le chemin de fer métropolitain. Le public de Londres circule sur le Central London Railway, populaire sur les bords de la Tamise, sous le sobriquet de "two-penny-tube." tube à quatre sous".

Le "two-penny-tube" va de Shepherd's Bush à la Banque d'Angleterre; il se compose de deux tunnels courant tantôt l'un au-dessus de l'autre, tantôt parallèlement, mais ne se rencontrant jamais.

Les trains se composent, outre la machine mue par l'électricité, de sept voitures pouvant contenir 350 voyageurs; ils se succèdent de deux en deux minutes.

Comme aux Etats-Unis, il n'y a qu'une seule classe de voyageurs. Le prix du trajet, quelle que soit la distance à parcourir, est uniforme, sauf pour les ouvriers, qui, le matin et le soir, peuvent obtenir, pour leurs quatre sous, un billet d'aller et retour.

Ce petit chemin de fer, qui roule aisément, sans secousse et sans bruit, dans les tunnels où la température reste fraîche même par le après-midi les plus brûlants, offre plus d'une analogie de Paris. On les dirait construits sur le même modèle.

Le célèbre navigateur anglais James Cook a laissé, comme tous les chefs de la marine, un "Livre de bord" très détaillé, c'est-à-dire le Journal de ses voyages.

Malheureusement, il avait perdu la partie correspondant à la période du 27 juin 1755 au 31 décembre 1756. Or, on vient de retrouver ces cahiers chez un brocanteur de Londres qui en ignorait la valeur et ne se rappelle plus comment ils lui sont parvenus.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

Sur la ligne de chemin de fer que les Belges ont inaugurée il y a deux ans au Congo, le prix du billet, de Matadi au Stanley Pool, est de 500 francs. Comme il n'y a pas plus de 400 kilomètres de premier de ces deux points au sec. d., on voit que le kilomètre revient à plus de 1 franc. Il est vrai qu'il faut de longues semaines pour faire le même trajet d'une autre manière, sans compter le risque de tomber entre les mains des anthropophages, qui ne sont pas rares dans ce pays.

—J'irais au bout du monde pour vous.
—Allez-y donc, je vous prie, et de meurez là.

VOILA LA RÉGLE

Quand on est enrhumé, il faut se soigner de suite avec le Baume Rhumal.

FREE

We give this grand Solo calendar for selling only 2 doz. dainty packages of Baume Rhumal. Each The Baume Rhumal is a beauty, has 10 home keys, 2 stops, 2 sets of reeds, chromed case, open action and double bellows with protective and clear. The Baume Rhumal is most beautiful and lasting and is in three colors, Heliotrope, Rose, and Violet. It is put up in dainty packages, bearing appropriate designs of flowers and leaves done in seven delicate tints. You will find it a splendid seller. Write and we will furnish you a week's worth of Baume Rhumal. We will return money, and we send your Baume Rhumal, all charges paid.

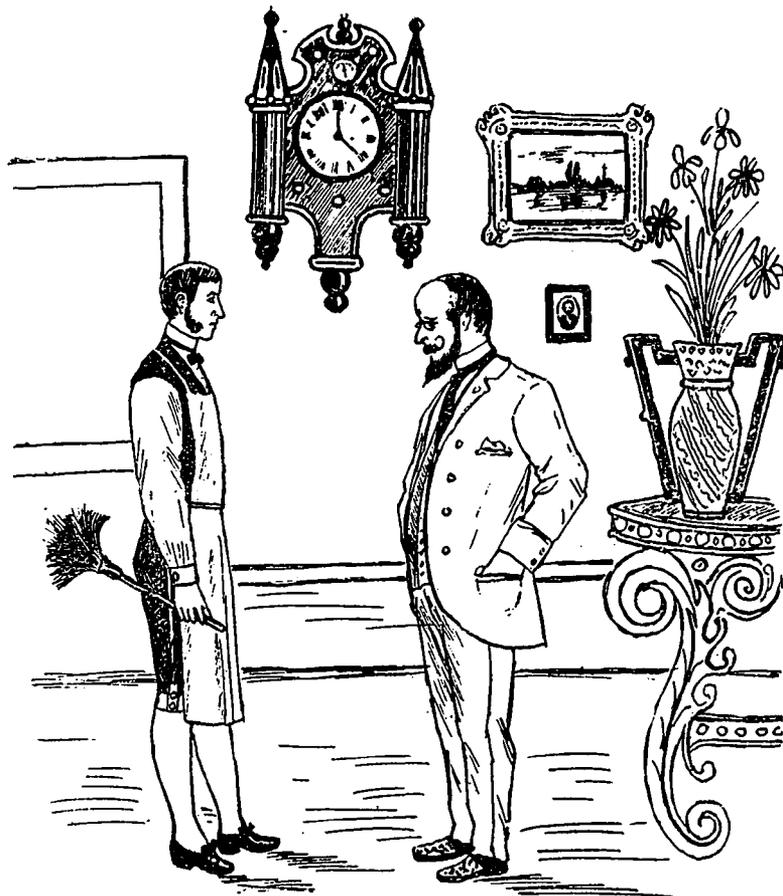
HOME SPECIALTY COMPANY, Box 15, Toronto, Canada

Un Plaisir pour la Femme

La femme qui essaie de teindre avec succès chez elle n'a pas besoin de considérer davantage ce travail comme une CORVÉE. Cette fameuse Teinture Domestique Anglaise, le Savon Maypole, lave et teint d'un seul coup. Pas de gâchis, pas de trouble.

Si vous ne pouvez vous le procurer de votre fournisseur, envoyez 10 cents pour n'importe quelle couleur (15 cents pour le noir) directement au Dépôt Canadien, 8 Place Royale, Montréal, et vous recevrez un morceau de ce savon par le retour du courrier.

NOS BONNS LARBINS (Pour le SAMEDI)



—Dites donc, Jean, vous avez encore bu mon vin de Bordeaux?
—Monsieur, je l'ai bu parce Baptiste voulait le boire!

On Contracte Facilement le Rhume...

en se mouillant les pieds, en s'exposant aux courants d'air ou en s'échauffant les sangs; ce sont là des choses qui arrivent très simplement mais qui ont souvent des résultats sérieux. Ce n'est peut-être qu'une légère toux ou un léger rhume de début, mais un léger rhume négligé a causé la mort d'un grand nombre de personnes.

Cherrine

25 Doses, 25 cents.

Plus vous toussiez plus vous aggravez votre cas, car en toussant vous irritez et augmentez l'inflammation.

CHERRINE fait cesser la toux et guérit le rhume.

Si votre pharmacien ne vend pas CHERRINE, écrivez-moi.

E. A. RANSON, Lachine, Qué.

COUPONS DE SOIE.

D'après un arrangement spécial avec les grands manufacturiers nous avons pu acheter une énorme quantité de jolis coupons de soie et nous vous proposons d'offrir un grand bargain en robe aux les très de ce journal qui's occupent de confectionner des costumes de fantaisie, a épingles, des orilliers de soie et plusieurs autres jolis articles d'ornementation. Les robes aux sont tous de dessins différents, toutes avec soin de bonne grandeur et étonneront toutes celles qui les recevront. Des centaines sont données la peine de nous écrire pour nous recevoir, ajoutant qu'elles en veulent tout cinq fois plus qu'elles s'y attendaient, mesurés par pouce carrés. Surpasser tout point jamais offert. Nous garantissons de vous donner entière satisfaction. Notre gros paquet, franco par la poste, 10c. en argent. Deux pour 20c. Johnston & Co., Boite 308, Toronto.

Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais.

Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus d'exercès, de l'opium ou des stimulants, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un point plaisir, six qu'écrivez. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

TIMBRES

La plus chère boîte à timbres que vous avez jamais vue. Fabriquée en aluminium argenté en forme d'un livre. Les timbres sont maintenus en place par un système de gravement. Vous voyez en avoir une douzaine pour vos amis quand vous en avez obtenu une. Malles pour 10c. ou 20c. par 25c. McFarlane & Co., Toronto.

Si vous aimez la Propreté...

dans votre manger, vous devriez examiner le côté à part ordinaire que l'on achète et le comparer avec le Soda.

Dwight's Cow Brand

que l'on vend en paquets. Nous sommes certains que vous n'en avez jamais vu d'autre, après cet essai.

Table de recettes franco sur demande.

JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, TORONTO

FLAGEOLET 30c

gour, très bien accordé et réglé. Un instrument d'orchestre valant réellement un dollar. C'est l'offre la plus attrayante que nous ayons jamais faite. Expédier par la poste, pour 20c. McFarlane & Co., 10 rue Yonge, Toronto, Ont.

UN TRAVAIL DE BÉNÉDICTIN

On sait que les Mahométans ont compté le nombre des mots (77.639) et des lettres (323.015) contenus dans le Koran.

D'après le calcul d'un prêtre suisse, la Bible contient 31.173 versets, 773.662 mots et 3.566.180 lettres.

QUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxative Bromo Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas.

Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soie de la prestigieuse maison de soie du Canada, et nous les offrons en paquet contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour confectionner 300 robes ou pour faire bien de beaux vêtements de maison. Un paquet par la poste, 10c. 2 pour 20c. en argent. Johnston & Co., Toronto, Boite 308.

Dans le but de se rajeunir, Mme X. a la manie de vieillir toutes ses amies, dans la conversation. L'une d'elles riposta piquée:

—Parce que vous ne voulez pas de votre âge, ma chère, ce n'est point une raison pour l'imposer aux autres.

\$395

Recevez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre banquier. Expédier le plus promptement possible par cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'achiez. Une montre automatique, d'acier, à l'épreuve de la poussière, à remontage avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$200. Nous la garantissons pour deux ans. Le temps d'attente est juste. Envoyez la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous ne l'avez pas achetée, nous vous la renverrons sans frais. Envoyez votre argent par la poste, 10c. et les frais de la montre vous sont offerts.

Ferry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

MODES PARISIENNES



COSTUME EN LAINAGE BEIGE ET NOIR. Jupe rondo de forme cloche ornée de baguettes piquées encadrant le tablier et entourant le bas. Corsage court garni de baguettes piquées ; gilet plissé en taffetas, surmonté d'un col droit plissé ; manches garnies de baguettes piquées, le haut recouvert d'un revers de soie blanche incrusté de guipure, bas de manche ornés de guipure. Grand chapeau orné de raisin et de mousseline de soie.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame EMMER, 88 rue St-Denis.

LE PANTALON NOIR

Borich, le savetier, et Manitou, le colporteur, demeureraient porte à porte, dans la rue au Pain.

Depuis quarante ans qu'ils se connaissent, jamais le plus léger nuage n'avait troublé leur amitié, quand une méchante pièce de vingt francs les brouilla mortellement.

C'est Manitou, le colporteur, qui avait prêté ce jaquet à Borich, le savetier.

Au bout de trois mois, ne voyant pas son ami faire mine de rendre, il lui tint à peu près ce discours :

— Je viens pour la chose... la machine... la petite somme... tu sais bien...

— Ah ! oui ! les vingt francs ! Eh ben ! mon vieux, je ne peux pas te les rendre, je n'ai pas le sou.

— Oh ! je ne te mets pas l'épée dans les reins, mais comme on ne sait pas qui vit, qui meurt, tu serais bien gentil de me faire un petit papier en reconnaissance de la dette.

— Un papier ! Jamais ! Je te dois vingt francs et j'aimerais mieux te les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant, mais les affaires vont si mal que je ne peux pas te les rendre pour le quart d'heure et que je ne sais même pas à quelle époque je pourrai te faire cette restitution.

Manitou s'en alla, pas content, et, deux fois encore dans l'année, il revint à la charge sans plus de succès : Borich ne voulait ni payer ni faire de papier.

A bout de patience, le colporteur assigna son voisin devant la justice de paix de son pays.

Borich, en recevant l'assignation, écrivit de suite à Manitou :

« Je veux bien aller avec toi chez le juge de paix, mais comme je ne

possède qu'un vieux pantalon tout déchiré, tu serais bien aimable de m'en prêter un plus convenable. »

Manitou lui envoya le pantalon noir dans lequel, vingt ans auparavant, il s'était marié et qu'il conservait comme une relique.

Une fois devant le tribunal de pacification, Manitou s'expliqua très honnêtement :

— Borich est un fort brave homme, mais il me doit vingt francs et refuse de me les rendre ou de reconnaître sa dette.

— Qu'avez-vous à répondre, Borich ?

— J'ai à répondre que cet homme est un maniaque. Je ne lui dois rien du tout. Un jour, il lui a pris une fantaisie de me réclamer vingt francs, et, depuis ce temps, il ne me laisse pas une minute de répit.

— Alors vous ne lui devez rien ?

— Absolument rien, monsieur le juge. Je vous dis que c'est un maniaque. Ainsi, il pourrait vous dire tout aussi bien que le pantalon noir que je porte pour vous faire honneur est le sien.

— Parfaitement ! cria Manitou, c'est mon pantalon ! je n'en suis marié dedans.

Le juge de paix était édifié. Il sourit d'un air de compassion, puis s'adressant à Manitou :

— Je vous plains de tout mon cœur, mon pauvre ami, mais votre cas n'est pas de ma compétence. Il faut voir un médecin aliéniste.

Manitou n'a jamais revu son pantalon noir ni ses vingt francs et il a toujours cru que le juge était de connivence avec le savetier.

BIBICHE.

LE SUPERFLU NÉCESSAIRE

Le père. — Tu m'as dit que le coût des choses dont tu as besoin pour le collège ne dépasserait pas 5100. Et voilà que tu m'en demandes cent autres...

Le fils. — C'est pour les choses dont je n'ai pas besoin.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 906. — Au nombre des "négligés" pour dames, le style Empire tient une place première. Ce modèle-ci assure un confortable et un gracieux de premier ordre si l'on se sert de chailli, de laine et de soie d'un vert tendre avec un yoke en dentelle sur satin noir. Le petit boléro peut être boutonné ou fermé par un chou de mousseline de soie si populaire en ce moment. Des bandelettes et des rubans flottants et longs relèvent gracieusement l'ensemble.

6½ verges, 36 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

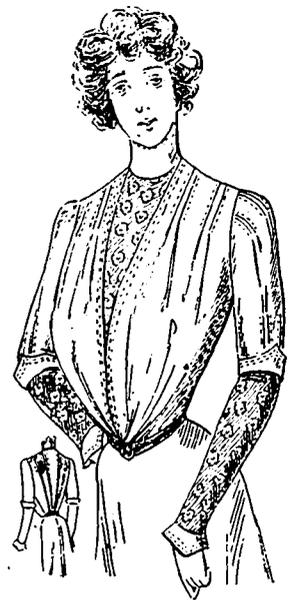
No 906 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces mesure de buste.

No 906. — Robe Empire.



NO. 906
LADIES' EMPIRE GOWN.

No 984. — Corsage de fantaisie.



NO. 984
LADIES' WAIST

No 984. — Les questions de manches règlent aujourd'hui le style d'un corsage et le modèle présent est un des plus attrayants à ce point de vue. Comme on le voit il comporte des sous-manches. La veste et les sous-manches sont en dentelle noire et le reste en taffetas bleu clair. Il y a ampleur devant et derrière.

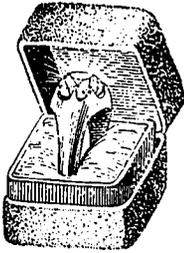
3 verges, 36 pouces de largeur, plus 1 verge ½, 22 pouces de largeur pour veste et sous manche suffiront pour taille moyenne.

No 984 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajouter que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



GRATIS!
 Nous donnons cette magnifique baguette d'ari-lemme "gold-filled" ornée d'un diamant aux personnes qui vendent seulement douzaine de splendides épingles à robes à six places. Ces épingles sont distribuées gratuitement de Paris où elles sont actuellement, en très grand nombre. Nos agents en sont enchantés, elles se vendent si rapidement. Envoyez-nous vos enveloppes les épingles par la poste. Quand vous aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, votre magnifique baguette ornée d'un soubre, The Best Co., Boite 1, S. Toronto.

JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. **PASTILLES DU DR. JEAN**, \$1.00 le flacon, par la maille, cacheté, franco. Adressez: Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187

Montréal, Que.—Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

POUR L'AIMÉE

J'aime l'iris. Par son bleu pur et sa douceur, il me rappelle la fleur d'amour, la fleur d'azur épanouie en la prunelle.

J'aime la rose, en son carmin, avec un moindre éclat j'admire le triomphe du charme humain et la pourpre de ton sourire.

J'aime le lys. Par la blancheur et la fierté de sa corolle, allègre et pure en sa fraîcheur, de la grâce il est le symbole.

Mais c'est l'iris qui par sa splendeur et son parfum que surtout j'aime: il grise, et, brûlant, de l'ardeur où je me consume est l'emblème.

O. JUSTICE.

Une Recette par Semaine

PROCÉDÉ RENDANT LES VERRES DE LAMPE MOINS CASSANTS

On doit les faire recuire; voici comment on procède dans ce but: on place les verres dans l'eau froide sur le feu et on les y laisse bouillir; puis on les laisse refroidir dans l'eau. Ce procédé très simple est parfait pour les verres de lampe.

On croit en général que le cygne détruit les poissons qu'il rencontre dans les eaux où il vit. Il paraît qu'il n'en est rien et que le cygne ne se livre nullement à la pêche. Tout fois il est très friand d'œufs de poissons quand il en trouve sur la grève ou sur le rivage à moins d'un mètre de profondeur. Or, les poissons qui déposent leurs œufs sur les rivages des cours d'eau ou lacs sont très rares, et parmi eux, il y en a un, dont tous les pêcheurs ne peuvent que souhaiter la disparition. C'est le brochet qui détruit une quantité énorme de poissons et contribue puissamment à la dépopulation des rivières. On ne peut donc que féliciter le cygne de détruire les œufs du brochet, car en le faisant il rend le plus grand service aux autres poissons et... aux pêcheurs.

Philidor.—Alors quoi! c'est l'égérie de la terreur! c'est matin, on vient arrêter l'eau dans ma maison, et maintenant, c'est moi qu'on arrête pour n'en avoir pas mis dans mon vin... C'est-y de la justice, ça!

HONNEUR MERITÉ

Ceux qui sont parvenus à combiner un remède aussi parfait que le *Baume Rhumal* ont bien mérité de l'humanité. 124

SÉCRET DE LA LONGÉVITÉ

Le secret de la longévitè c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des **PILULES DE LONGUE VIE** du CHIMISTE BONARD.



ÊTES-VOUS BELLE? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attirantes. Rien ne détruit plus le bonheur et le bonheur que les taches de rousseur, boutons à tête noire et têtes, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou lignes rouges, teint basané, éruptions, colorations, ou taches de rousseur quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **CACHETS DE MILLER pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi résout, pendant qu'ils agissent, tout simplement démontrant, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur.

POUR DAMES ET MESSIEURS.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, colorations et taches chez les dames et messieurs. Ils raffermissent les vieilles gens, embellissent la figure, le nez, les épaules et la bris. Ils donnent au teint les traits délicates de la jeunesse. Ça peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais un remède pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.**—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un **Paquet d'essai** **Gratuit** de **CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pouvez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour de poste. **THE MILLER CO., Boite 1000, Toronto, Canada.**

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

L'orthographe n'est rien, la langue est tout. On écrit et l'on parle sa langue comme on la sait, mais la grande majorité ne la sait pas.

A tous les mortels on accorde une langue et même une plume pour se défendre. Des souverains seuls on exige qu'ils soient comme Dieu, qu'il se laisse injurier sans mot dire.



GARÇONS! GRATIS!

Vous pouvez gagner beaucoup d'argent, durant vos heures de loisir en utilisant vos cartes de visite, d'invitation et d'affaires, des enveloppes, "tags" appâts pour coller, etc., pour vos amis et voisins. Vous pouvez gagner cette splendide presse à l'imprimer avec tous les accessoires complets sans débours et sans sou de votre argent. Tout ce qu'il faut faire, c'est de vendre pour nous 3 millions de plumes en vente à 15c. chacune aux clients se vendant facilement. Elles sont entièrement faites de verre avec tout cannelé et porte plume de couleur. Elles sont aussi légères qu'une plume et ne s'usent jamais. Rappelez-vous que nous ne demandons pas un sou de votre argent. Envoyez-nous vos enveloppes, cartes de visite, etc., et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous recevrez vos plumes, envoyez-nous l'argent et cette merveilleuse presse, avec une fonte complète de caractère de plomb, plumes, colon à bronzer. 1 boîte de bronze doré, 1 boîte de bronze argent, 1 bouton à encre, 1 paquet de "Royal wedding" (Bridal) cards, 1 paquet de cartes, toutes assorties et renseignements complets, le tout soigneusement emballé et vous sera expédié promptement par l'express, tous frais payés. Envoyez aujourd'hui, le premier garçon de chaque famille qui nous envoie tout l'argent. Toledo Pen Co., Toronto.

M. HERBEPOLLE (qui en est à sa trente-septième consommation).—Je ne m'en cache pas, monsieur, j'ai fait fortune en vendant un remède contre la soif.

—Est-ce que votre montre est une montre à répétition?
 —J'espère que non. Je n'aimerais pas à entendre répéter rien de ce que je dis.



GRATIS Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de pièces de monnaie japonaises... **GRATIS**

à 5 cts. chacune. Ces pièces de monnaie sont finies en or, en argent et en cuivre exactement comme elles nous arrivent de Tokyo, Japon. Vous ne pouvez pas en avoir déjà vu un véritable pièce de monnaie japonaise et sont tellement surprenants de leur beau marché, qu'il suffit de quelques minutes pour en vendre une quantité. Envoyez-nous vos enveloppes, cartes de visite, etc., et nous vous enverrons les pièces de monnaie. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide couteau à quatre lames très bien trempées, bouts bruns, intérieur en cuivre, et manche en nacre de perle. Promiss Supply Co., Boite 1001 Toronto.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs.

Habilllements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Pose un portrait 2x2 pouces, et en un instant, quelle personne peut en suivant les instructions, faire apparaître à la fois l'émotion, les accessoires comme le développement, 1 boîte de révélateur, 1 "set" de clichés, 1 bain vitrage, 1 paquet de papier à fixer, 1 paquet de papier argent, 1 paquet de papier rouge. Camera et accessoires emballés avec soin et envoyés tout frais payés, aux personnes qui vendront seulement 10 millions de plumes à 15c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différentes couleurs et formes de belles pièces de monnaie japonaises. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tout frais payés. **THE GEM PEN CO., Boite 1002 Toronto.**

\$4.65 Une Montre de \$25.00

Un appareil, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remontoir et avec régulateur, superbement gravé. Toujours d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto.

Pilules de Fer pour le Sang

Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang. **PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.** C. J. COVERNTON & CO., Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

CHAQUE FEMME EN AMERIQUE

Il vrait profiter de cette opportunité pour obtenir une copie du dernier livre de Mad. Richard "Le Guide de la Femme." Ce livre contient plus de cent pages de lecture instructive, est illustré avec profusion c'est certainement l'ouvrage couronné d'une femme qui a dévoué toute sa vie à l'étude et au traitement des maladies particulières à son sexe, et à faire instruire les femmes sur un sujet malheureusement négligé d'une manière honteuse. C'est le plus riche legs qu'elle ait fait à ses semblables. Mad. Richard désire que chaque femme possède une copie de son livre et l'enverra gratis à toutes celles qui lui fera parvenir dix cents (timbres ou argent) pour couvrir les frais de poste. Cette offre spéciale ne durera que peu de temps.

Mad. J. C. RICHARD, Montréal, B. 996

INANITION LENTE

L'état de ceux qui souffrent d'indigestion

La flatulence, les violents maux de tête, la mauvaise haleine, l'éruption, l'irritabilité et une sensation de lourdeur à l'estomac en sont les principaux symptômes.

La dyspepsie, ou l'indigestion, comme on l'appelle souvent, est une des plus graves maladies qui affligent l'humanité. Quand l'estomac en est rendu au point qu'il ne veut plus de nourriture et qu'il ne peut plus digérer, la personne qui se trouve dans ce cas est malheureuse, et sous le rapport moral, et sous le rapport physique. Les symptômes de la maladie sont nombreux. Se remarquent parmi les principaux : une sensation de lourdeur dans la région de l'estomac, de violents maux de tête, la mauvaise haleine, des brûlements d'estomac, un goût désagréable à la bouche, un caractère irascible, un sommeil troublé, etc. C'est en effet un état d'inanition lente du sang, des nerfs et du corps, et dès les premiers symptômes, on devrait avoir recours au traitement au moyen des Pilules Roses du Dr Williams. M. William Birt, forgeron bien connu de Pisquid, I. P. E., ayant souffert pendant des années, raconte ce qu'il a éprouvé, pour le plus grand bien des personnes qui pourront souffrir comme il a souffert. M. Birt dit : " Depuis plusieurs années, je souffrais d'indigestion, accompagnée de nervosité, palpitation de cœur et autres symptômes alarmants. J'avais un appétit irrégulier, et tout ce que je mangeais me faisait l'effet d'une lourdeur à l'estomac ; ceci était accompagné d'une sensation de stupeur ou d'insomnie ; aussi m'arrivait-il rarement de passer une nuit à dormir d'un profond sommeil. Lorsque je me couchais, je sentais la langueur m'envahir, accompagnée de douleurs et de battements de cœur ; et lorsque je me levais, le matin, je me sentais aussi fatigué et aussi épuisé que je l'étais avant de me mettre au lit. Inutile de dire que je prenais continuellement des remèdes, et j'essayai, je pense, presque tout ce qu'on m'a recommandé comme pouvant guérir ma maladie. De temps en temps, j'éprouvais un soulagement temporaire, mais le mal revenait toujours, le plus souvent sous une forme plus grave. Tout ceci, naturellement, me coûta beaucoup d'argent, et comme tous ces frais ne me servaient à rien, j'étais bien découragé. Un jour, un de mes voisins, qui avait fait usage des Pilules Roses du Dr Williams, et qui en avait retiré beaucoup de profit, me conseilla de les essayer, ce que je fis, ayant, néanmoins, dans l'idée que le nouvel essai que je faisais ne me serait pas plus profitable que les autres. A ma grande satisfaction, cependant, à peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées depuis que je faisais usage des pilules, que je me sentis réellement mieux, et que les choses commencèrent à paraître sous un aspect plus brillant. Je continuai à prendre les pilules pendant plusieurs mois, et il en résulta que ma santé était aussi bonne et que ma digestion se faisait mieux que jamais auparavant. Parmi les résultats obtenus, celui qui mérite le plus d'être rapporté est que mon poids, de 125 livres qu'il était, atteignit le chiffre 155. Il y a maintenant plus d'un an que j'ai cessé de prendre des pilules, et depuis ce temps, je n'ai pas eu le plus léger mal me rappelant mon ancienne maladie. Nous avons toujours des pilules à la maison, et ma famille s'en est servie pour d'autres maladies, et elle en a obtenu les mêmes bons résultats."

On peut se procurer ces pilules chez n'importe quel marchand de remèdes, ou on vous les enverra, franco par la poste, à raison de 50 cents la boîte, ou six boîtes pour \$2.50, on s'adressant à The Dr Williams' Medicine Co., Brockville, Ont.

Chronique des Amusements

LE THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

L' "Ouvrier", donné la semaine dernière, a créé la plus agréable des surprises parmi les clients de ce charmant théâtre. Cette semaine dans le célèbre drame de D'Ennery et Carman "Une cause célèbre", la troupe remporte un succès non moins vif. Mme Emma Bouzelly tient le premier rôle d'une façon vraiment supérieure et elle est bien secondée par toute la troupe.

KLONDYKE MUSIC HALL

L'un des plus forts programmes cette semaine à ce café concert. Le clou est certainement la pendaison de Payne conduite par quatre spectateurs. Il n'y a donc pas de truc. Puis il y a une renversante comédie "Une migraine pour trois". Le reste du programme est à l'avenant.

STRAPONTIN.

LA CONCLUSION

Philidor.—Elle lui a parlé de façon à lui prouver qu'elle n'avait pas peur des célibataires endurcis.

Célestin.—Ah !

Philidor.—Et il lui a répondu de façon à lui démontrer qu'il n'avait pas peur des veuves.

Célestin.—Et puis ?

Philidor.—Ils sont maintenant mari et femme.

On appelle *London-Stone*, la pierre de Londres, et elle est considérée par les habitants de la capitale anglaise avec une vénération très compréhensible. C'est en effet la borne *militaire* que les Romains avaient installée au centre de la ville, pour servir de point de départ à toutes les grandes voies militaires qui rayonnaient vers les diverses régions de la "Bretagne insulaire". C'était à partir de cette pierre que l'on comptait les distances en *milles*. Elle a été découverte à la fin du *xv^e* siècle par Camden, et tous les archéologues qui l'ont examinée depuis cette date, s'accordent à la déclarer authentique. On l'a placée dans une niche grillagée, à l'endroit même où les soldats de César l'érigèrent, il y a deux mille ans.

Si l'on voulait symboliser le rôle de la France parmi les nations, il faudrait la représenter avec un livre à la main plutôt qu'une épée.

Etudier et aimer le passé ne nous empêche pas d'être des hommes de notre temps.

Quand on veut faire grand, c'est une faute de vouloir faire vite.

—Enchanté, Monsieur... nous avons été décorés le même jour ?

—Oui, moi comme président de la Ligue anti-alcoolique !

—Moi comme fabricant d'absinthe.

—Il est des gens si orgueilleux, si infatués d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent s'imaginer que l'on puisse leur être supérieur.

Ils rappellent cette historiette attribuée à une jeune princesse qui, jouant avec sa bonne, regarda sa main, et, après avoir compté ses doigts :

"Comment ! dit-elle avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ?"

Et elle recompta pour s'en assurer.

On parle des déménagements.

—Je n'aime pas beaucoup cela, soupire mélancoliquement un vieux monsieur, car on laisse quelque chose de soi dans chaque maison que l'on quitte.

On cite souvent les paroles de la Bible : Ne vous fiez pas aux princes ! et l'on oublie la fin de la phrase : parce que ce sont des hommes !

Autrefois on vous mettait au pilori, aujourd'hui on vous met dans les journaux.

Le touriste.—Avez-vous eu une belle clientèle, cette année ?

L'hôtelier.—Euh ! assez nombreuse, mais pas trop belle !

Avez-vous surpris un secret ? C'est la propriété d'un autre, que vous devez respecter. Vous a-t-on confié un secret ? C'est un dépôt qu'il ne faut point violer.

L'orgueil, l'avarice et le goût du plaisir s'entendent pour pousser le paysan vers la ville et l'y retenir.

Théâtre ... National Français

Rue Beaudry, coin Ste Catherine

Pour la Semaine commençant le 15 Octobre

UNE CAUSE CELEBRE

Par D'Ennery et Cormon

Mme Emma Bouzelly tiendra le premier rôle

Une troupe d'élite, — Une mise en scène superbe, — Une salle élégante et confortable

PRIX POPULAIRES TOUS LES SOIRS : 10c, 20c, 25c et 30c

MATINÉES :

Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche - Prix : 10c et 25c, dimanche excepté.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.

Ls. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant

Semaine commençant LUNDI le 15 Octobre 1900

PROGRAMME

HERBERT & HERBERT..... Duettistes américains
LES JOURDAN..... Duettistes parisiens
DELVILLE..... Chanteur comique
BLEAU..... Chanteur comique
JACKSON & DOUGLASS, les deux charmantes soubrettes
SARIE & YORKE..... Comédiens, chanteurs et danseurs
PROF. PAYNE, l'homme qui se fait pendre par le cou par 4 spectateurs. Unique dans son genre.

La semaine prochaine, début de RITA DE SANTILLANE.

UNE MIGRAINE POUR TROIS

Comédie en 1 acte.

Jouée par M. et Mme JOURDAN, DELVILLE et BLEAU.

Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

ADMISSION - - - 10 Cents.

Siège de loge, 25c ; loge entière, \$1.

FOR DORIAN
Ces chaînes sont faites d'un métal composé ressemblant exactement à l'or. Elles s'usent complètement sans perdre leur couleur, et pour tout usage or diminue elles remplacent une chaîne en or solide et indépendante. Patrons les plus nouveaux. Par la poste 25c, chacune. McFARLANE & Co., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.

Serviettes de Table Japonaises Faites d'étoffes blanches molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 12x13 pouces, et estampées en couleurs de leurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. McFARLANE & Co., Toronto, Can.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

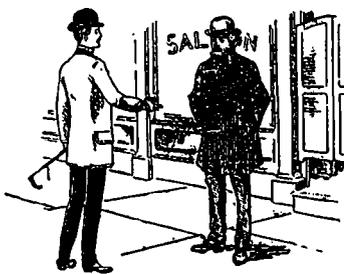
Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à l'ordre très libéralement.

Pour détails voir page 16.



Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon-Cure Co, Montréal.

MONSIEUR. — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S...

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

Toute communication strictement confidentielle.

OU AU

Dr MACHAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

A la corvée de quartier, un vingt-huit jours se montre d'une maladresse insigne.

— Ah ça ! C'est-ce que vous f. . . donc dans le civil, vous ? beugle un sergent de l'active.

— Je suis avocat.

— Avocat ! Ah ben ! ça doit être propre dans votre tribunal !

**

Le lieutenant.— Vous avez entendu le rapport, sergent, que tous les hommes changent de chemise avant ce soir.

Le sergent.— Mon lieutenant ils n'en ont qu'une.

Le lieutenant.— Qu'est-ce que ça fait, qu'ils changent entre eux.

**

Lucile est désolée. On veut la marier à un monsieur riche, mais vieux.

— Songe donc, maman, que je n'ai que dix-huit ans et qu'il en a cinquante.

— Cinquante ans ! Eh bien ? N'est-ce pas justement l'âge que tu auras toi-même un jour ?

La Caisse Nationale d'Economie.

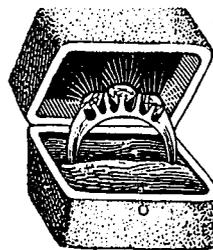
Il y a des personnes qui se demandent qu'est-ce que la Caisse Nationale d'Economie ? Quel est son but ? Quelle sera son utilité dans l'avenir et comment se fait-il que les sociétaires pourront retirer une rente si élevée après les vingt ans de sociétariat ? Voilà autant de questions que le public se pose et qui sont très faciles à résoudre.

1o. Son but est purement philanthropique puisque son capital est toujours accumulé pour le bénéfice des générations futures et qu'aucune autre personne ne peut bénéficier des intérêts de ce Capital que les sociétaires qui vivront après vingt ans de contributions.

Nous engageons les personnes qui peuvent mettre 25c de coté par mois à s'inscrire pour l'année 1900 en s'adressant à Arthur Gagnon, Sec. Trés., Monument National, Montréal, ou aux agents autorisés.



Longueur 24 millimètres, fortement nickelée, plaquée en argent. Contient 25.00 en pièces de 10c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste 15c. ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.



GRATIS

Cette magnifique bagne ornée d'opales dans une belle boîte doublée de perles aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violettes et à l'Éléphant à 10c. chacun. Cette bagne est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 3 splendides opales. Envoyez-nous votre adresse avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez reçu envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre bagne et la boîte franco par poste. HOME SPECIALTY CO., Boite "L. S.", Toronto, Canada.



GRATIS!

Nous donnons ce splendide pistolet aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de magnifiques épingles Parisiennes à ceintures à 10c. chacune. Ce pistolet est parfait et bien fait. C'est exactement ce qu'il faut pour pratiquer à la ville. Une fiche avec bouton cont-touche et une gachette de couleur sont envoyées avec chaque pistolet. Envoyez-nous vos adresses et nous vous expédierons les épingles par la poste. Quand vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre pistolet, tous frais payés. THE BEST CO., Boite L. S., Toronto.

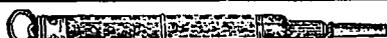
Pour le peuple, il y a des guerres de passions et de principes ; pour l'homme d'Etat, il n'y a que des guerres d'intérêts.

On s'occupe beaucoup de la mission du vingtième siècle : amulette d'éphémères se demandant ce que sera demain.



BOUTON ELECTRIQUE.

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'orade très bien poli, avec bouton en noyer noir. Peut être fixé au-dessus de la poche de vest, et donne à l'étranger curieux un choc quand il touche l'accessoire caché. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c. ou 3 pour 25c. N'oubliez pas de timbrer. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto



Crayon a Charme Magnifiquement grave, fini en argent. Il fait une broche de montre jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le tube de plume tel qu'esoiré. Par la poste 10c. ou 3 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.

Un des grands problèmes de l'heure présente : concilier l'amour et le service de la patrie avec l'amour et le service de l'humanité.

VOYEZ GRATIS

Le choix d'un magnifique bracelet fini en argent aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de grands magnifiques boîtes estampées à 10 cents chacune. Ces boîtes se vendent rapidement, car ils sont estampés tout prêts à travailler, avec précieux dessins choisis d'oeuvres, roses, pensées, houx, etc. Les bracelets sont des derniers goûts avec chaîne pontaine à maille torquée et très bien finis. Ils sont de deux couleurs, argent et or, et nous garantissons qu'ils ne tomberont pas si le change-tout de couleurs. Envoyez et nous vous expédierons les boîtes par la poste. Quand vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, franco par la poste, votre magnifique bracelet. LINER BOYLEY CO., Toronto, Canada.

La politique ressemble au désert : un coup de vent y forme une montagne énorme et les mirages y sont fréquents et dangereux.



La seule pipe qui n'est pas cassée d'un seul coup. Fait de diamant. Contient une grosse pipe et d'autres diamants. Échantillon de 25 cents envoyé par la poste aux agents moyennant 10c. en argent. McFarlane & Co., Toronto.

Le Grand "Chic" de 1900 !



Nos Manteaux — Modèles de 1900 — font fureur. Les Dames qui s'y connaissent déclarent n'avoir jamais rien vu d'aussi ravissant. C'est d'un "chic" suprême. Coupe gracieuse — Confection artistique — Fourrures de choix. Nous les avons en Mouton de Perse — En Seal d'Alaska. Nous les fabriquons sur commande dans tous les styles et en Fourrures de tous genres. Nous avons des experts pour cela — de véritables artistes. Nous garantissons tout ce qui sort de nos magasins — les plus grands de l'univers dans le commerce de fourrures de détail.

NOS PRIX SONT LES PLUS BAS DU CONTINENT -- 30 A 40 POUR CENT PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS.

{ Venez voir nos grands étalages de fourrures de tous genres — pour hommes, femmes et enfants }

Chs Desjardins & Cie

1533 a 1541 rue Ste-Catherine, Montréal.

A L'EXPOSITION



—Ne vous semblerait-il pas convenable, madame, que nous échangeions nos consommations ?

UNE ROSE

(MÉLODIE)

*Le soir du bal où tous les deux
Nous valâmes par aventure,
Une rose dans les cheveux
Était votre unique parure.
Laisant à d'autres le secours
Des diamants, fragiles armes,
Vous n'avez pris pour seuls atours,
Rien qu'une fleur, rien que vos charmes.*

*Cette exquise simplicité
Et l'éclat de votre jeunesse,
Plus que votre étrange beauté
M'emplirent de trouble et d'ivresse.
Aussi lorsque, tout en valsant,
Je vous eus dit de tendres choses,
Il me sembla qu'en cet instant,
La fleur et vous... étiez plus roses.*

*Ce bal n'eut pas de lendemain...
Depuis, je dus suivre la route
Où le sort, vieillard inhumain,
Fit saigner mon cœur goutte à goutte.
Mais un dicteux merveilleux
Apaisait les maux de mon âme,
Quand renvoyaient, devant mes yeux,
Une rose, un profil de femme !*

ANTONIN LUGNIER

ENTRE NOUS

"L'Esprit n'y voit pas clair, avec les yeux du cœur."

La contradiction que les personnes qui se disent *philosophes* mettent souvent entre leurs principes et leur conduite, a trop accredité le dédain des vertus acquises par le raisonnement et l'effort. Et beaucoup de ceux qu'avaient déçus les disciples de la subtilité dialectique veulent en revenir au bon sens et aux instincts du cœur.

Sans doute, il faut le reconnaître à notre honte, nos bonnes dispositions naturelles présentent souvent plus de solidité que toutes nos meilleures résolutions de lutte contre nos mauvais penchants ; ainsi il y a bien plus de chances pour qu'un être naturellement doux ne se mette pas en colère, qu'un être violent, dans les mêmes circonstances, et cela, quelles que soient les fermes résolutions de calme que cet être violent ait pu formuler.

Mais cette théorie de l'âme humaine abandonnée à ses sentiments comme seules règles de conduite est en tout point dangereuse. Je sais bien que les impulsions du cœur sont vigoureuses, qu'elles ont un élan supérieur, et qu'elles savent vaincre les obstacles et les souffrances.

Mais la force de ces impulsions n'est pas du tout une garantie de leur valeur morale, et l'impétuosité avec laquelle elles nous entraînent suffit à nous ôter le calme nécessaire pour juger sainement.

Ce n'est point au cœur seul à diriger notre vie, car le cœur présente une partialité trop évidente dans tous ses mobiles ; si la raison ne venait pas tempérer et redresser ses décisions, à quelle limite nous arrêterions-nous ?

D'ailleurs, le cœur le mieux né ne peut être assuré d'être toujours poussé par des impulsions semblables ; ne faut-il pas compter avec cette versatilité, cette mobilité qui résultent de la vivacité même des impressions que nous ressentons.

Notre sympathie peut varier d'intensité, varier d'objet et, par là même, la règle de nos actes changerait. Cela est parfaitement inadmissible.

Et c'est pourquoi ceux qui prétendent faire de notre bon sens, de nos instincts naturels les guides de notre vie, nous exposeront à de terribles variations et à des fautes cruelles.

Mais il y a plus : non seulement notre cœur ne doit pas être choisi pour oracle parce que ses sympathies sont changeantes, mais encore parce que tous ses sentiments ne le portent pas à plaire à autrui et alléger le fardeau du prochain, loin de là.

Si nous affirmons que l'affection débordante du cœur ne doit pas être aveuglément suivie, que dirons-nous de ses sentiments de haine, de jalousie, de vengeance ? Ceux-là existent aussi, ils sont parfois si intenses que leur fureur aveugle leur fait commettre les pires actions ; et loin d'en écouter la voix autoritaire, il faut en discuter les pernicieux effets et se soustraire à leur influence.

Notre expérience personnelle nous prouve combien sont forts ces sentiments mauvais, ces antipathies qui nous poussent à nuire au prochain, à nous réjouir de son infortune, à lui dérober sa part de bonheur.

Le cœur, abandonné à lui-même, soustrait au contrôle de la raison, ne peut donc être accepté pour mentor. Il faut avant de céder à son impulsion, en examiner avec soin la valeur morale, se rendre compte des dangers possibles, prévoir les excès auxquels il peut tendre ; et ce n'est qu'après cette discussion raisonnée, après cette étude attentive qu'on pourra donner libre cours à la fougue, à l'élan du cœur.

Je ne nie pas, remarquez-le bien, la force indéniable donnée par le cœur ; seulement je me défie d'elle à cause de sa violence ; mais, je le répète, cette violence est un levier puissant qui permet de faire de grandes choses, pourvu qu'il soit sagement employé.

Combien d'actions difficiles, de dévouements, de sacrifices, reconnus nécessaires par notre pure raison, nous seraient impossibles à accomplir si le cœur ne venait pour ainsi dire nous soulever, nous transporter et rendre le devoir moins pénible, par cet enthousiasme qui exalte.

Le cœur est donc un élément indispensable pour accomplir notre tâche morale, mais ses élans doivent être contrôlés et dirigés par la froide raison.

M. R.

UN BARGAIN

Apercevant deux bonnes chemises étendues au soleil, Trampinel, qui en a à peine la moitié d'une, décide de s'en approprier une. Ce que voyant, la maîtresse du logis lui crie :

—Vous paierez cela au jugement dernier.

—Puisque vous donnez si long crédit, rétorque Trampinel, je prendrai les deux.

UN EXEMPLE

Le philosophe.—Il n'y a rien de perdu dans la nature. Tout se retrouve.

Un auditeur.—Pourtant, le sommeil perdu...

Le philosophe.—Je suppose que vous passiez des nuits blanches à écrire un roman, il est à peu près certain que ce sommeil que vous aurez perdu en le composant sera gagné par d'autres en le lisant.

UN EXEMPLE

X.—Certaines gens n'ont pas le sens commun !

XX.—Un exemple ?

X.—Prends le vieux Mathurin. Maintenant qu'il a \$50,000, il se fait végétarien et prohibitionniste.

AUJOURD'HUI

A.—On n'est jamais trop vieux pour apprendre.

B.—Voilà un axiôme qui est passé de mode. Aujourd'hui, on n'est jamais trop jeune pour enseigner.

IL CONNAISSAIT LE MONDE

Le jeune époux.—En public, il ne faut pas avoir l'air trop affectueux l'un pour l'autre.

La jeune épouse (surprise).—Pourquoi ?

Le jeune époux.—Parce que les gens ne manqueront pas de dire que nous devons être comme chien et chat à la maison.

COLLOQUE MARITAL



La mère.—Il serait temps de la marier !

Le père.—Pas avant d'avoir trouvé un mari qui lui convienne !

La mère.—...Moi, je n'ai pas attendu aussi longtemps que ça.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

M. Lalleme, de retour d'un voyage en Espagne rédige ses impressions à peu près comme suit :

Un des monuments les plus célèbres de la péninsule ibérique est la fameuse morgue espagnole.

x

Le grand héros espagnol est un certain Cid, si brave que ses adversaires étaient Maures avant même qu'il les eût occis.

x

Les gens d'Espagne se reconnaissent à ce que, même dans les provinces basques, ils n'en ont pas à leurs redingotes.

x

Les petites femmes de ce pays ont été surnommées espagnolettes parce qu'elles sont souvent aux fenêtres.

x

A Cordoue se recrutent les danseuses car la devise de cette ville du cuir est : "J'y tanne."

x

La vérité n'est pas seulement une idée qu'il faut connaître, mais un air qu'il faut respirer.

L'Exposition de Paris fait fleurir de nouvelles industries.

Ces jours derniers, un agent crut reconnaître, sous les traits impassibles d'un Arabe assis à la terrasso d'un café des boulevards, un individu poursuivi pour vol et que recherchait la police.

L'agent eut une hésitation. Le bur-nous du personnage, son air de noblesse, l'intimidèrent. Avant d'agir, il crut demander conseil au commissaire de police. En l'absence de celui-ci, il conta l'aventure à son secrétaire.

— Venez avec moi, dit celui-ci qui a accompli son service en Afrique et connaît l'arabe.

Au café, l'agent et le secrétaire retrouvèrent leur homme. Assable, le secrétaire lui dit bonjour en arabe.

L'Arabe ne sourcilla pas. Le secrétaire lui dit alors dans le même langage :

— Vous êtes un Arabe des Bati-gnoles. On vous connaît, vous êtes poursuivi pour vol.

Sur ces mots, l'agent s'empara du pseudo-Arabe qu'il conduisit au commissariat, ou il avoua son identité.

RIEN QUE CELA

L'enrouement disparaît comme par enchantement en prenant quelques doses de *Baume Rhumal*. 126

Le Catarrhe peut être Guéri

Le Catarrhe est une maladie parente de la Consomption toujours considérée incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis, à tout souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consomption, cette recette en Allemand, Français et Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. NOYES, 335 Powers Block, Rochester, N.Y. (3)

GRATIS
Nous donnons
votre horloge
tre de gar-
con, plus
qu'en nickel,
aux personnes
qui voudront
deux de nos
horloges d'acier
ou d'acier
ou cette
montre de
en nickel
et font bien
temps, aux
doutaines. Ces
règles des
Il se vendent
vous expé-
Quant à
nous l'argent,
votre belle
LINEN DOYLEY CO.,



LA JEUNE MÈRE



Savez-vous tout ce qu'il y a de douceur, de tendresse, d'amour dans cet être si délicat que les bébés appellent "maman," et que Dieu mit sur la terre pour que l'homme ne soit pas seul?

Savez-vous combien il est urgent de lui conserver une bonne santé, et combien il vous sera plus profitable de payer des comptes de plus en plus gros chez le boulanger que chez l'apothicaire.

Bien des hommes négligent la santé de leurs femmes quand c'est presque toujours sur elles que retombe le soin d'élever une nombreuse famille.

Ils les voient maigrir, s'épuiser par le dévouement qu'elles dépensent pour les êtres qui leur sont chers, et ne cherchent pas à les rétablir, à leur donner des joues roses, de l'embonpoint, et de squelettes vivants en faire des mamans vigoureuses, au sang rouge et vermeil, débordantes de santé et de force.

Mère qui souffrez, ne désespérez pas. Il y a de l'espoir encore pour vous, peu importe la gravité de votre mal. Il suffit de vous décider une fois pour toutes à commencer le traitement par les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

qui ont opéré tant de guérisons et soulagé tant d'infortunées que l'anémie, la débilité, entraînaient vers une tombe prématurément entr'ouverte. Fuyez pour toujours la table d'opérations et ses tortures. C'est votre sang qui a besoin d'être renouvelé, et le sang c'est la vie.

Les témoignages irrécusables des guérisons obtenues grâce aux Pilules de Longue Vie nous viennent de partout. En voici un pris au hasard d'une longue file de lettres reçues à nos bureaux.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

Messieurs—Il y a longtemps que je souffrais, il y a longtemps que je traînais une vie de misère, d'angoisse et de peines, ma santé était délabrée, j'étais faible comme un enfant et la moindre fatigue me causait une douleur que je ne puis dépeindre, j'avais du dégoût pour tout, l'affection des miens même me pesait et je désespérais de jamais recouvrer la santé. Je suis heureuse maintenant de dire qu'après avoir écouté les sages conseils d'une amie qui avait été affligée comme moi des maux particuliers à notre sexe, j'ai suivi un traitement avec les Pilules de Longue Vie; j'ai éprouvé un mieux sensible, et, persévérant avec confiance dans le traitement prescrit, j'ai complètement recouvré la santé. Je vous suis très vivement reconnaissante de ce que votre remède a fait pour moi.

Votre bien dévouée,

MADAME AUDETTE.

Ce témoignage est bien suffisant pour démontrer l'excellence des Pilules de Longue Vie, mais nous tenons à prouver que nos avancés sont basés sur les faits, et c'est pourquoi nous offrons à toute personne, qui nous enverra son adresse ainsi qu'un timbre de 2 cents, une boîte de pilules gratuitement. Vous pouvez aussi consulter nos médecins gratuitement, en écrivant ou en venant à nos bureaux, au N° 202, rue Saint-Denis, de 9 heures du matin à 6 heures du soir.



LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS MONTREAL.



Gatien (à Damien).—Y a pas à dire, nous sommes abominablement gris! nous n'avons pourtant bu que du vin blanc.

Le vocabulaire de la politique est fort restreint: le mot de pitié n'y figure pas, entre autres.



\$4.85 Découpez cette annonce et N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT en Europe, non (la, avec la monnaie de votre bureau d'express le plus proche, et nous vous expédierons cette magnifique longue vie pour que vous puissiez l'examiner. Allez à votre bureau d'express, examinez-la parfaitement, ensuite, si vous trouvez qu'elle possède toutes les qualités que nous lui attribuons, payez à l'agent d'express, plus et les frais d'express et prenez la longue vie. La longue vie que nous offrons est très bien faite et de haute qualité, c'est un véritable marquis, l'entaille chronométrique, tube en acier noir, mise dans une belle boîte en marbre qui avec courroie pour la porter. Les cultivateurs, chasseurs, prospecteurs, voyageurs, touristes, tout le monde, trouveront que cette instrument est précieux. Elle est très bien conservée et ne peut pas se détériorer et dure tout à vie. Plus de nos produits nous certifient que cette petite longue vie donne entière satisfaction et qu'elle leur procure beaucoup d'avantages. Nous pourrions vous demander le double du prix que nous exigeons et vous en seriez parfaitement satisfait, mais nous voulons faire beaucoup de bien et de l'avantage à nous et vous d'acheter en grande quantité à nos prix. Johnston & Co. Boite 396, Toronto.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicelle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

« Cher monsieur :— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux. »

« Cher monsieur :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant. »

« Cher monsieur :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur. »

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

LOUPE Précieuse loupe très bien faite en nickel. Précieuse pour les bijoutiers, mineurs ou dentiers pour examiner le quart, le demi, le franc, le double, le triple, le quadruple, le quintuple, le sextuple, le septuple, l'argent et les gemmes. Utile pour les étudiants et amusante pour tout le monde. En la poste, 12c, 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.

Changeement d'Horaire du C. P. R.

Prenant effet le 14 Octobre 1900

Le train Impérial limité sera omis. Le train Transcontinental laissera la gare Windsor à 9.30 a.m. tous les jours. L'Express rapide pour Ottawa laissera Montréal (gare Windsor), les jours de semaine, à 10.25 a.m. et à 1.10 p.m. (Temps de Montréal à Ottawa, 2 heures et 20 minutes.) L'Express pour Québec partira à 2 p.m., les jours de semaine, au lieu de 2.30 p.m. Les trains du dimanche entre Montréal et St-Gabriel seront discontinués après le 7 octobre. L'Express laissant Montréal à 2 p.m. le samedi pour St-Gabriel sera discontinués après le 13 octobre.

Le train de 9 a.m. se rendra à St-Jérôme les jours de semaine et ne circulera que les mercredis entre St-Jérôme et Labelle. Le train de 1.30 p.m. (samedis) pour Ste-Agathe et Labelle sera discontinués après le 13 octobre. Le train de 1.45 p.m. (samedis) pour St-Jérôme est maintenu. Le train de 5.30 p.m. (jours de semaine) sera maintenu pour Labelle. L'Express de Boston et Nouvelle-Angleterre partira chaque jour à 7.45 p.m. au lieu de 8 p.m. L'Express d'Halifax partira à 9.05 p.m. chaque jour, excepté les samedis, au lieu de 8.20 p.m.

CAGNEZ CETTE MONTRE
En vendant seulement 2 douzaines de montres à brèves et à ressorts à l'heure, chacun. Ces montres sont formées de plaques en or, dans les dernières gouttes et tout petit garçon intelligent peut les vendre facilement. Envoyez et nous vous enverrons les montres, tout frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette magnifique montre, avec chaîne en nickel platiné, bord orné, aiguilles marquant à 4 heures les minutes et les secondes à remonter, et véritable mouvement Américain cylindrique. Elle tient très bien le temps et est recommandable sous tous rapports et en en prenant bien soin, elle pourra durer dix ans. THE LEVER BETTON CO., Boite 1002, Toronto, Canada.

X.—Veux-tu assister à un grand combat de bêtes féroces !
YX.—Si c'est pour m'emmener dans une ménagerie de foire !... merci bien.
X.—Bien mieux que ça... On pose des sangsues à ma belle-mère !

L'ami.—Qu'est-ce que tu fais là, à te reposer au lieu de peindre !

P'ingault.—J'attends !... J'attends qu'il vienne un autre nuage pareil à celui que j'ai commencé à dessiner sur ma toile.

Justin.—Vois-tu, je te prête des intentions.

P'hilidor.—Non, c'est pas la peine, fais mieux, prête moi cont sous.

Le constable.—Allons, au poste ! vous savez bien que les jeux de hasard sont défendus.

Le propriétaire de la roue de fortune.—Mais, monsieur l'agent, c'est pas un jeu de hasard... avec moi, on perd à coup sûr.

Opinion d'un Pharmacien

M. J. B. Martel, pharmacien à St-Romuald, dit ce qui suit au sujet du VIN DES CARMES :

« Au début, la vente était difficile ; elle a parti très lentement, mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le VIN DES CARMES n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite d'un à l'autre l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicinal qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes. »

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD en reconfortant le sang, ramèneront la bonne humeur.

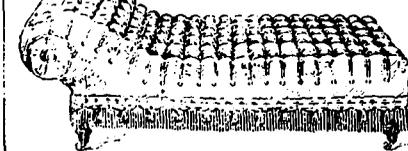


ETES-VOUS SOURD ??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

MEUBLEZ VOTRE MAISON

sans qu'il vous en coûte un sous.



Vous pouvez gagner en un ou deux heures et étant campé bien tant dans les dernières gouttes en vendant dix fois nos nouveaux et si beaux meubles et vos amis et voisins, nos beaux lits, tables, chaises, fauteuils, sofas, etc., etc. Envoyez et nous vous enverrons les meubles, tout frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, ces magnifiques meubles, avec chaînes en nickel platiné, bord orné, aiguilles marquant à 4 heures les minutes et les secondes à remonter, et véritable mouvement Américain cylindrique. Elle tient très bien le temps et est recommandable sous tous rapports et en en prenant bien soin, elle pourra durer dix ans. THE LEVER BETTON CO., Boite 1002, Toronto, Canada.

Mlle Eugénie Desjardins

Souffrant de Faiblesse du Sang prend les PILULES ROUGES et se guérit

« Messieurs les Spécialistes de la
« CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE,
« No 274 Rue St-Denis, Montréal.

« Chers Docteurs,

« Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges, j'étais très faible et je souffrais d'une grande de débilité générale. J'étais maigre, pâle ; j'avais mal dans tous les membres et je souffrais aussi de battements de cœur. Je ne pouvais pas travailler, car j'étais toujours en transpiration à la moindre fatigue. Depuis que j'ai pris les Pilules Rouges, j'ai beaucoup engraisé. Je ne ressens aucune douleur et tous les malaises que j'endurais sont disparus. J'ai aussi fait usage des Tablettes Purgatives pour la constipation et je recommande beaucoup aux jeunes filles souffrant de faiblesse du sang de se servir des Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-



« Américaine, comme je l'ai fait moi-même.

« DELLE EUGÉNIE DESJARDINS,
« No 75 rue Davidson,
« Hochelaga, Montréal. »

La beauté et la santé sont des trésors d'une valeur unique chez les jeunes filles, mais les jeunes filles qui souffrent de faiblesse du sang auront toujours le teint terne et ne pourront jamais jouir d'une bonne santé, comme elles le devraient. Les PILULES ROUGES en purifiant leur sang, ramèneront les couleurs à leurs joues et la vivacité à leurs yeux.

Nous invitons nos patientes à venir voir les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, si elles désirent avoir plus de renseignements sur leur maladie ou sur le mode d'emploi des Pilules Rouges, ou de leur écrire ; les consultations par lettres ou personnelles données par ses Médecins sont absolument gratuites et ne pourront manquer d'être très utiles aux femmes qui souffrent et veulent se guérir.

Adressez vos lettres comme suit :

« Compagnie Chimique Franco-Américaine
« No 274 rue St-Denis, Montréal. »

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cents la boîte ; elles ne sont, non plus, jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine

Ne vous pressez pas d'argent—envoyez tout simplement votre adresse et le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons à cet endroit un de ces magnifiques télescopes. Pour que vous puissiez l'examiner avec soin. On peut s'en servir pour une foule d'usages, pour la chasse—pour examiner les objets éloignés—en un mot on peut retirer une toute sorte d'infinies de plaisirs et d'avantages. Nous avons acheté un nombre considérable de ces télescopes valant de \$10 à \$15 à un prix beaucoup moindre que celui du gros, et nous voulons les vendre immédiatement. Ils sont pourvus de lentilles achromatiques polies avec le plus grand soin. Les tubes du télescope sont faits de cuivre le plus brillant, ajustés avec tant de soin qu'ils sont parfaitement à l'épreuve de la poussière. Le tube extérieur est couvert de beau maroquin et les extrémités sont protégées par des douilles en cuivre. Nous expédions le télescope dans une boîte portative en cuivre à l'épreuve de l'eau. Si vous desirer vous procurer un de ces magnifiques télescopes à ce prix exceptionnellement bas, écrivez immédiatement, une carte postale suffira. Ensuite, allez à votre bureau d'express, examinez notre télescope soigneusement et si vous êtes parfaitement convaincu qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons, et que c'est un véritable bargain, payez à l'agent d'express, et il est à vous. Si vous n'en êtes pas entièrement satisfait, la compagnie d'express le retournera à nos frais, vous n'aurez absolument rien à payer. Si quel que nous écrit, nous n'en avons plus, nous vous en avertirons par le retour du courrier.

\$4.85

McFARLANE & Co., Boite 1001, Toronto, Canada.



UNE MONTRE EN OR DE \$25.

Ne paraît pas mieux que celle que nous vous offrons tout à fait gratuitement, sur réception de votre premier commandement pour nos cigares. Cette montre a un très beau mouvement en or, dans un boîtier de chasse fortement plaqué en or, magnifiquement gravé. Nous pouvons l'envoyer en grandeur convenable pour dame ou Monsieur et découvrir si on le desire. Nous ne vous demandons pas un seul sou avant que vous soyez parfaitement convaincu que la montre est exactement telle que représentée. Envoyez nous simplement le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous enverrons la montre avec une boîte de 50 cigares que vous pourrez examiner. Examinez soigneusement la montre et les cigares et si vous en êtes parfaitement satisfait, payez à l'agent d'express notre prix spécial, \$1.65 et les frais d'express. Si vous n'êtes pas satisfait renvoyez nous les articles par express à nos dépens, vous n'avez rien à payer. Cette offre n'est bonne que pour les premiers commandements, pour vous encourager à essayer nos cigares et à devenir un de nos clients réguliers. Envoyez nous une carte postale aujourd'hui.



PREMIUM SUPPLY Co. 1061, Toronto.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 254

L'abondance des matières générales et des annonces nous fait omettre cette semaine la solution du Casse-tête.

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Out trouvé la solution juste: Mmes O Boulerice, W Comtois, L N Danereau, J Dauphinais, A Demers, W A Desjardins, P Dubeau, L Dusault, V Evans, E Fillon, O Granger, Hamond, M Lapointe, A Léonard, L J Paradis, Provencher, J C Vigneault, Mmes M Auclair, E Bouchard, A Bruyère, D Charbonneau, B Cloutier, D Filiatrait, M Gamache, E Gascon, R H —, Kathleen, R A Larivière, L Laurent, R Levesque, M Z Lippé, E Maysenhelder, A Normandeau, J G Plourde, E Quonouville, E Racette, E Stanford, A Vallée, MM O H Alario, E Aubuchon, A Beaudry, L Bernier, A Berthiaume, C E Chaput, E C Charbonneau, N Chayer, T Comte, G Crevier, Durtisac, O Fortier, J Gagnon, V Granger, L Gravel, J A Grignon, J T Jetté, A Lafleur, H Lecavalier, R Lefebvre, R Paquette, C Picard, A Sincennes, A Tremblay (Montréal, Q), W Raymond (Acton-Val, Q), F Carrière (Alexandria, Ont), Mme Legendre (Acton, Q), Mme H Martel (Acton Station, Q), E Prioteau (Beauharnois, Q), Mlle A Côté (Bic), Mmo N Campeau, R Gny (Buckingham, Q), Mmo A Toupin (Champlain, Q), N Tremblay (Charlesbourg, Q), Mme C Larouche (Chicoutimi, Q), A Pelletier, J A Trudeau (Coaticook, Q), Mlle B Lippé, R Marchand (Coteau Station, Q), Mmes M Darche, G Jobin, Mr E Lay (Danville, Q), Mme J R Brillon (Drummondville, Q), Mlle M E Lavallée (Fernet-Ville, Q), Mme H Lacas, Mlle A Gauvin (Joliette, Q), Mlle B Coupal (Lebret, Assa., N W T), J E Payette (L'Épiphanie, Q), J R Demers, G Paradis (Lévis, Q), Mlle E LaBouiller (Matane, Q), Mlle B Vissel (Mile-End, Q), O Clermont (Oka, Q), Mlle E Bérué, E Gervais, M Paquette, A Valiquette, MM E Boulay, J H Paré, J Valiquette (Ottawa, Ont), A Gordon (Pare Laval, Q), Mlle M L Patenaude (Elle-Man), Mlle E Bélanger, B Laperrière, O Lortie, A Robitaille, MM A Bédard, A Lachance, A Pageau, J Sylvain, E G Tanguay (Québec, Q), Mlle J Falardeau, E Rondeau, Mr J A W Laforge (Sorel, Q), D Daoust (St-André-Avelin, Q), Mlle M R Audet (St-Anselme, Q), J Lapierre (St-Antoine de Verchères, Q), P E Masé (St-Césaire, Q), Mlle H Morin, J Pilon (St-Cunégonde de Montréal, Q), J Roy (St-Flavie Station, Q), U Beupré (St-Florent, Q), Mmes A Lecavalier, Z Trudeau, Mlle M Paquette, E Beauregard (St-Henri de Montréal, Q), C E Ménard, P Savary (St-Hyacinthe, Q), L A Caron (St-Julie de Mégantic, Q), M Pinet (St-Laurent, Q), R A Gosselin (St-Odilon, Q), Mlle C Gaudet (St-Philippe de Chester, Q), Mlle B Fournier, H Lépine, M R Maheux, A Malone, MM A Robert, I Rochette (St-Roch de Québec, Q), R Dupuy (St-Roch de Richelieu, Q), Mme A Aubert (St-Romald, Q), Mlle A Gagnon (St-Rose, Q), Mmes O Blouin, P Cloutier, Mlle V Falardeau, A Perrault (St-Sauveur de Québec, Q), Mlle A Lord, C Nobert, Mr Z Gauthier (Trois Rivières, Q), H Doray (Valleyfield, Q), Mlle B Laporte (Verchères, Q), Mme R Braut, Mlle D Tardy (Ville St-Louis, Q), J Champigny (West-Farnham, Q), Mlle B Legendre (Auburn, Me), Mlle L Pomerleau (Augusta, Me), Mmes T Desmarais, S Desjardins, P Lovosque, Mlle A Fortin, D Simard, M G Spéard (Biddeford, Me), Mlle A Dehère, M D Fournier (Brunswick, Me), Mmes M Bernier, J Dubé, A Fréchette, Mlle R Bédard, MM R Labelle, A Viens (Central Falls, R I), Mlle A B St-Onge (Centerville, R I), O Tisdal (Chicopee Falls, Mass), Mmes V Soucy, K St-Pierre, Mlle R Bergeron, B Gaumont, C Lavole, R de V Lo-

fevre, J H Richard, MM A Côté, A J Hamel, A Plante (Fall Rivers, Mass), Mme C Godin, Mlle G Maigret, MM J B Boutin, J E Lajoie, F Ménard, F Roy (Holyoke, Mass), Mlle M Roberge, Mr A Béliveau (Lawrence, Mass), Mmes A Perreault, J Plourde, O Picard, MM A Robie, D Plourde (Lewiston, Me), Mmes G Fortin, F Trudel, Mlle O Brunelle, G Duchêne, J Hubert, P Lantagne, R Rousseau, D St-Pierre, H J Bédard, M J Z Desrosiers, J Dubord, W Lefebvre, E R Lepage, W Marchand, S A Martel, Z A Normandin (Lowell, Mass), Mmes A Goudreau, J Laberge, M M Cloutier, E Legendre, M Tremblay, MM L Allard, J Brown, A Gagnon, J Goudreau (Manchester, N H), Mlle A Cournoyer (Manville, R I), Mmes W H Page, M Proulx, Mlle E Bonvouloir (Nashua, N H), Mlle A Delagrave, M Leblanc, MM J Z Allard dit Longpré, H Bergeron, A LeClair, I Riendeau (New-Bedford, Mass), Mmes J Leblanc, W Leblanc, Mlle C Leblanc (New-Market, N H), Mmes Mazières, J Vangler, Mlle A Blanchard, MM J H D. llande, Lagau, F A Puyau (Nouvelle-Orléans, La), E Carrier (Providence, R I), Mlle M Bergeron (Rochester, N H), J Dionne (Nashua, Mass), J G Grover (Sandy Hill, N Y), Mme M Bé langer (Somersworth, N H), Mlle Bellemura, M J Paul (Spencer, Mass), Mlle C Dauphinais (Southbridge, Mass), Mmo D Bernier (Taftville, Conn), Mlle M Dion, Mr J Levesque (Taunton, Mass), Mlle Boissy, E Mr A Gervais (Three Rivers, Mass), Mlle M A Chouinard (Turner's Falls, Mass), Mlle B Vallière (Warren, R I), M E Lacroix (West-Gardner, Mass), Mlle A Gird, M L Panchand (Winoski, Vt), Mmes A Chenetio, J Demers, Mlle M Leclerc (Woonsocket, R I), E Donovan (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle J Poulin (Montréal, Q), Mlle N Paré (Drummondville, Q), Mmo T Charette (Ottawa, Ont), Mmo H Paradis (Lowell, Mass), Mlle C Bonneau, P Charbonnet, A L Gaudin, Nina Pons (Nouvelle-Orléans, La), L E Gagnon (Lawrence, Mass), J Varin (Place inconnue), Mlle Ida Soucy (Trois Rivières, Q).

LES INCONNUS

Plusieurs personnes oublient de nous envoyer leur adresse avec leur casse-tête; d'autres l'envoient incomplète ou illisible. Il y en a un assez grand nombre pour le casse-tête actuel. C'est ce qui explique l'omission de plusieurs noms dans notre liste. On voudra bien en prendre note, ne pas nous en vouloir et veiller, à l'avenir, à ne pas commettre d'oubli ou d'erreur.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle L Laurent, 217 St-Denis, Mme J Dauphinais, 235 Notre-Dame (Montréal), A J Pelletier (Coaticook, Q), M D Fournier (Brunswick, Me), J Hubert (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Colonial House

SQUARE PHILIPPE

Département des Modistes

Ce département est en mesure de faire face aux demandes de la SAISON D'AUTOMNE.

Les ROBES DE NOCES et de SOIREEES reçoivent une attention toute particulière.

COMMANDES POUR DEUIL remplies à domicile.

Nous apportons une attention toute particulière aux commandes par la poste

HENRY MORGAN & CO., - Montreal

Couteaux aux Huitres...

Vous en trouverez de toutes qualités "BOSTON" bien connu de tous mes clients...

6 RUE ST-LAURENT.

L. J. A. SURVEYER, Quincailler.

Correspondance Interessante

DE STE-CECILE DU BIC

Mme THS BEAULIEU, Guérie de Bronchite

Loue Hautement les Propriétés Curatives du

VIN MORIN "Creso-Phates"

Ste-Cécile du Bic.

A M. DR ED. MORIN, Québec.

Je ne pourrai jamais trop vous remercier de votre admirable préparation, le VIN MORIN "CRESO-PHATES".

Je souffrais depuis deux ans d'une forte Bronchite, conséquence malheureuse d'un gros rhume négligé.—Je passais le jour à tousser et la nuit sans sommeil. J'étais exténué, maigre, et sans aucune force; ne pouvant plus vaquer aux soins de mon ménage, la vie me paraissait une mort continue. J'avais consulté le médecin, fait plusieurs remèdes, suivi un bon traitement sans me pouvoir guérir. Quelques éphémères soulagements et rien de plus!

Une amie qui était venue me faire visite me trouvant gravement malade, me conseilla de faire usage du VIN MORIN "CRESO-

PHATES". Cette préparation fort en usage dans notre localité, faisait des prodiges dans tous les cas où elle était employée. Je prêtai attention à ce sage avis et voulus tenter un nouvel effort en essayant ce remède dont la brillante renommée n'est plus à faire!

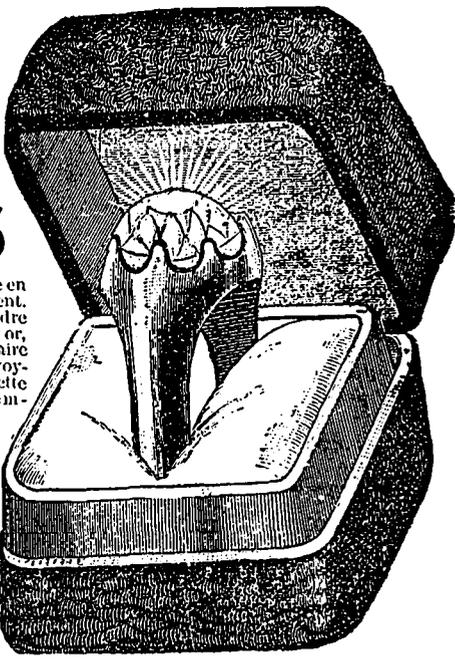
J'éprouvai d'abord quelques soulagements, mais la guérison fut lente à venir. Je ne me décourageai cependant pas, prenant régulièrement cette excellente médecine, d'après les directions données.

Finalement, ayant pris cette préparation pendant quelque temps, je fus guérie et radicalement guérie! La toux disparut, le sommeil revint avec le bon appétit d'autrefois. Je voulais néanmoins en continuer l'usage qui m'a faite ce que je suis présentement, forte et courageuse! Merci, mille fois merci.

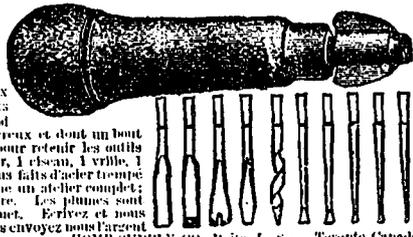
MME THS. BEAULIEU.

CETTE BAGUE GRATIS

Vous pouvez la gagner en une heure en vous mettant à l'ouvrage immédiatement. Nous avons besoin d'agents pour vendre nos boutons de collets brevetés, finis en or, et nous faisons cette offre extraordinaire dans le but d'avoir des agents clairvoyants et énergiques. Nous donnons cette magnifique bague, soigneusement emballée dans une boîte doublée en velours, tout-à-fait gratuitement aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de nos boutons de collets brevetés—à 10 cents chacun. La bague est très bien finie en or, et est ornée d'une magnifique pierre imitation de diamant, genre Tiffany. Elle paraît aussi bien qu'une bague de \$100.00 ornée de diamants. Écrivez nous et nous vous enverrons les boutons que vous vendrez à 10 cents chacun. Envoyez nous l'argent et nous vous expédierons promptement et gratuitement votre bague. Lever Button Co., Boite 1003, Toronto.

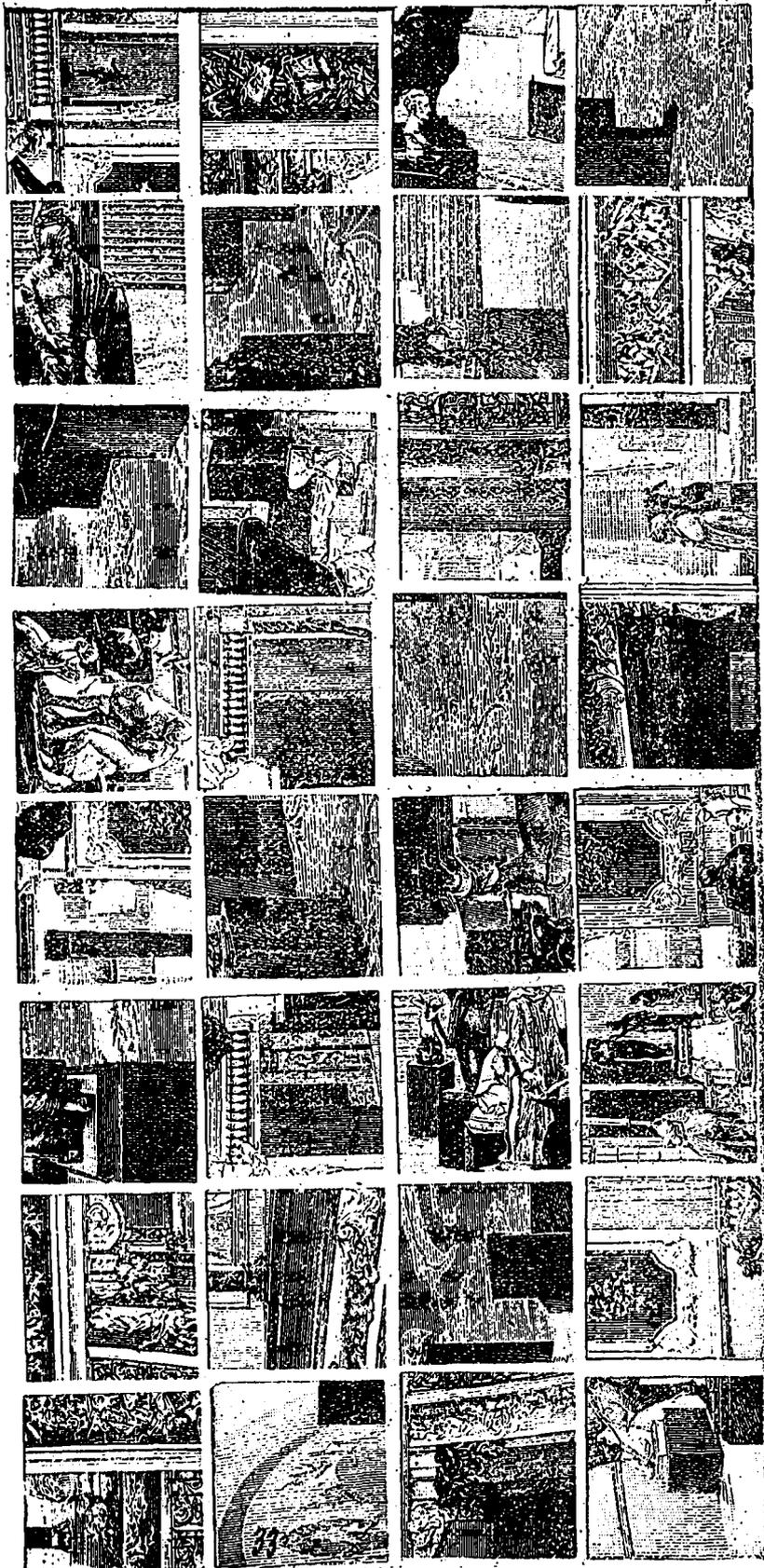


GRATIS



Nous donnons ce **COFFRE D'OUTILS** complet aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de paquets de plumes d'acier à 10 cents le paquet. Les outils quand on ne s'en sert plus, sont placés dans le manche qui est creux et dont un bout est sous forme de vis et l'autre l'écrou d'un mandrin pour retirer les outils quand on en a besoin. Le set complet: 1 gouge, 1 perceur, 1 riscan, 1 vrille, 1 arrache-brochettes, 2 tourne vis et 3 alènes. Ils sont tous faits d'acier trempé à outils de la meilleure qualité. Le "set" est, en lui-même un atelier complet; avec ce "set" un garçon peut faire tout ce qu'il désire. Les plumes sont faites du meilleur acier anglais et 4 y en a 18 par paquet. Ecrivez et nous vous enverrons les plumes, quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous expédierons par la poste le "set" d'outils. HOME SUPPLY CO., Boite L. S., Toronto Canada.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 256



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: PIÈCES DE SCULPTURE FRANÇAISE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 21 octobre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montréal.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amaliation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Un Bienfait pour le Beau Sexe !

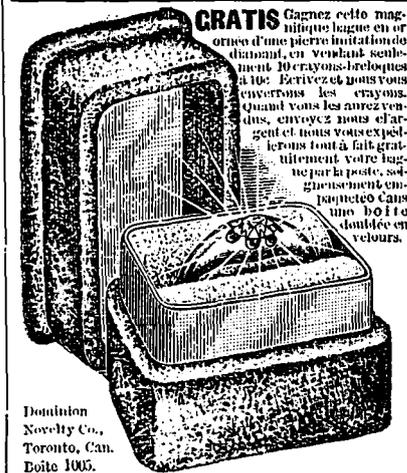


Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puisseance!

L. A. BERNARD, 1852 rue Ste-Catherine, Montréal. Aux Etats-Unis: G.-L. de MARIIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

DEVILENE Un sifflet perçant, et pénétrant qu'éveillent tout le voisinage. C'est justement l'article qui convient aux chasseurs dans le bois. Par la malle, ou 3 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Can.



— Les poètes, monsieur, sont nés...
— Pas dans les derniers cinquante ans.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Formation des Jeunes Filles. MERES

Inquiètes.—Voyez à ce que vos jeunes filles, quand elles sont souffrantes, pâles, faibles ou débiles pour causes, prennent les **Pilules Sanguines du Dr Jean**. Le puissant régénérateur du sang connu. Reconstituant de premier ordre et des plus efficaces. Soulagement immédiat. Guérison certaine. 50 cents la boîte, dans toutes les Pharmacies, ou envoyé partout, FRANCO par la malle, sur réception du prix. Adressez: "Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187, Montréal, Qué." Ecrivez pour le "Guide de Santé", envoyé gratis sur demande. (3)



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTROLYSE.

10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE. Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES, No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

FEUILLETON DU "SAMEDI", 20 OCTOBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

CXXXIX. — ADIEU ! FOYER, PLAISIRS

(Suite)

Une épée battait contre le flanc de son cheval ; il sentait que sa compagnie idolâtrée n'avait rien à craindre avec lui.

Il voulut revoir l'endroit où elle avait se su soustraire à la poursuite de l'abject Stewart Bolton.

Marie ressentit un frémissement d'angoisse et d'horreur en s'en approchant.

Elle croyait encore entendre les abominables menaces du scélérat, ivre de fureur, en voyant qu'elle lui échappait.

Elle était auprès de Walter, elle sentait sa protection tutélaire ; le souvenir de l'affreux péril déjà lointain ne lui apparaissait que comme un cauchemar hideux. Cependant elle avait hâte de quitter ces lieux.

Et elle poussa sa haquenée dans une autre direction.

Walter d'Avenel se taisait ; la haine implacable de cet homme qui longtemps avait mangé son pain, cet homme qu'il considérait comme le meurtrier de son fils, venait de mettre un pli douloureux à son front.

Son noble, son brave et vaillant petit Julien, le lui avoir tué ! Oh ! quel affreux désespoir chaque fois qu'il y repensait.

Oh ! qu'elle joie amère le jour où il pourrait lui faire expier au lâche scélérat, ce crime, ce forfait !

Était-il possible, se demandait-il, que de tels êtres puissent vraiment exister ?

Et non content de cette attentat abominable, le meurtrier d'un enfant, le misérable n'avait-il pas craint ensuite de s'acharner sur sa mère.

Walter connaissait l'espérance caressée autrefois par lord Somerset d'épouser Marie de Melrose avant qu'il fût devenu le ministre de la reine Elisabeth.

Le sanguinaire soudard anglais était pauvre alors et l'héritage de la famille de Melrose le tentait.

Il aurait eu ainsi un pied en Angleterre et l'autre en Écosse, et ambitieux éhonté, il en escomptait les avantages prêt à servir un pays ou l'autre selon l'événement.

Mais, si le chevalier connaissait les motifs du haine du lord anglais aujourd'hui tout-puissant, s'il savait son ancien intendant vendu à son ennemi, il n'avait pu pénétrer le secret de la passion soigneusement cachée par le hideux agent de Somerset.

Le misérable aurait eu bien trop peur d'être deviné par Walter, par Somerset lui-même.

— Stewart Bolton, s'écria-t-il en tendant le poing vers la route suivie par Marie et son affreux poursuivant durant la chevauchée de cette nuit épouvantable où la noble femme avait connu les angoisses, lâche assassin, valet de bourreau, puissé-je te rencontrer ! Et justice sera vite faite ! Quant à ton maître hideux, il n'est pas de marche trop haute, près des dés d'un trône infâme, pour que le châtiement n'y puisse atteindre !

Et dans un élan d'amour attendri pour la noble épouse qu'il avait failli perdre, et perdre complètement qu'il ne le pouvait savoir, il la rejoignit, Marie ayant eu hâte de s'éloigner de là, et il l'enveloppa des effluves de son regard ému.

Ils cheminaient lentement au pas de leurs montures.

Le crépuscule commençait à tomber lorsqu'ils rentrèrent au manoir.

Le calme, le silence des bois avait peu à peu dissipé les impressions affligées qu'ils venaient de ressentir.

Cette promenade avait été salutaire au blessé qui, à cette heure, avait surtout d'air, d'action stimulante.

Le lendemain, ils remontaient encore à cheval.

Mais Marie dirigea elle-même sa monture vers un autre côté que celui où ils avaient été la veille.

Ces souvenirs étaient par trop pénibles.

Comme pour faciliter leurs sorties, le soleil continuait à se montrer. Après une période de rigueur, le temps semblait vouloir se montrer favorable au convalescent.

De temps en temps, un officier de la reine venait au manoir de Claymore, prendre des nouvelles du chevalier, de la part Marie Stuart.

La châtelaine, heureuse du souvenir affectueux de sa souveraine, éprouvait cependant une secrète angoisse à chacune de ces visites.

N'entretenaient-elles pas son époux dans le souvenir de la guerre et des devoirs de chef d'armée qu'il avait assumés ?

L'officier chargé habituellement de cette mission reparut brusquement le lendemain même de la dernière visite qu'il venait de faire au manoir de Claymore.

Son cheval couvert de sueur indiquait une course rapide.

Marie d'Avenel ressentit une violente inquiétude, devinant quelque chose de grave.

Comme pour justifier ses appréhensions, l'officier demanda aussitôt à Walter d'Avenel un entretien particulier.

Le chevalier de la reine le conduisit dans la salle des Aïeux.

— Vous pouvez parler ici, lui-il en lui montrant quelques-uns des portraits qui étaient restés suspendus aux murailles malgré l'ancien changement de propriétaire. Ceux qui vous entendront ont été mes modèles.

— Messir, déclara alors l'envoyé de Marie Stuart, je vous apporte de graves nouvelles. Un important contingent anglais vient de débarquer à mi-chemin, entre Edimbourg et la frontière. Il manœuvre façon à opérer sa jonction avec les seigneurs rebelles.

L'œil de Walter d'Avenel s'enflamma.

— Ce n'était point assez, paraît-il, d'une première félonie ! Lord Rosberg veut donc réaliser l'anéantissement de son pays, puisqu'il se résoud à demander une seconde fois les secours de l'ennemi héréditaire.

Ses deux poings violemment portés à sa poitrine semblaient comprimer avec difficulté le cri de son indignation près d'éclater en un anathème plus vigoureux encore.

Mais il pâlit brusquement : dans son geste de généreuse colère, il venait de raviver sa blessure aux chairs endolories.

— Seigneur, reprit l'envoyé, que dois-je rapporter à Sa Majesté la reine ?

— Dites à notre souveraine que ma vie lui appartient tout entière, sans réticence, sans réserve !

Un instant après, le visiteur remontait à cheval et retournait transmettre à Marie Stuart les paroles de son chevalier.

Walter alla alors retrouver Marie et lui communiqua les nouvelles qu'il venait de recevoir.

Une tristesse intense se répandit sur les traits de l'épouse.

— Hélas ! gémit-elle, je ne sais que trop ce que cela signifie !

Et avec un emportement attendri, l'amour lui donnant un moment d'égoïsme :

— Mais tu ne peux t'éloigner encore, ton état ne le permet pas ! Ce serait t'obliger à revenir, à quitter de nouveau l'armée dans quelques jours l'armée où ton départ démoraliserait peut-être les courages. Je t'en supplie, mon Walter, ne m'abandonne pas !

Et avec un brisement lamentable :

— Ne suis-je pas assez éprouvée, dis ? Mère privée de son fils unique, dois-je voir mon époux de nouveau exposé aux plus dangers ?

Le descendant des chevaliers d'Avenel comprenait la justesse des paroles qu'elle venait de prononcer. Oui, il fallait que lorsqu'il rentrerait en campagne, il fût devenu assez fort pour n'être pas obligé de renoncer ensuite à sa tâche.

Mais la véritable inspiration qui guidait la compagne de sa vie, il la trouvait dans ces derniers mots, dans ces supplications.

Mère cruellement frappée, mère martyrisée, elle voyait avec des affres déchirantes le deuil de veuve peser éternellement sur son existence brisée.

— Adieu, foyer paisible ! pensait Walter intérieurement, avec un regret qu'il s'efforçait cependant de cacher par devoir.

Il comprenait que quitter brusquement Marie serait lui briser le cœur, et il bénissait le mal qui l'obligeait à différer son départ de quelques jours encore. . .

Aussi, tandis que des concentrations de troupes s'opéraient, Walter prodiguait-il à Marie devenue inconsolable toutes les caresses de son âme afin de compenser le temps de son absence . . . de compenser surtout, si telle chose est possible, la rigueur du destin, au cas où la mort l'attendrait dans un combat.

Oh ! que les heures s'écoulaient rapides à présent, pour l'épouse qui les eût voulues éternelles !

Tout à coup, un homme aux vêtements lacérés par les épines et alourdi de poussière, un voyageur aux traits exprimant la fatigue, se présenta au manoir de Claymore.

Il portait le glaive écossais, le costume des montagnes : sa barbe grise et drue disait son énergie.

Le chevalier d'Avenel ? interrogea-t-il en s'appuyant contre la rampe du perron. Un message pour lui.

Walter, prévenu, s'avança au-devant du visiteur, reconnut son costume, ses traits.

Il allait interroger. L'autre tira un pli caché entre les bandes de cuir de sa bourse de fourrure et le lui tendit.

Et, ayant eu juste assez de force pour remplir sa mission, il s'abattit, roula au bas des marches.

—Du secours pour cet homme ! Vite ! ordonna d'une voix éclatante le chevalier d'Avenel.

Les serviteurs étaient accourus.

On emporta en hâte l'homme évanoui dans l'intérieur du château.

—L'infortuné ! murmura Walter, il succombe d'épuisement.

Et tandis que les soins les plus actifs étaient donnés au messager, il rompit le cachet du parchemin qu'il venait de recevoir.

C'était une lettre de Martin, le vieux commandant de la tour d'Avenel.

Il avertissait son maître que les Anglais, après avoir procédé à l'investissement de la forteresse, avaient commencé un siège menaçant et en règle.

Il terminait en ces termes :

« Je vais simuler une sortie afin de permettre au porteur de ce message de traverser les lignes ennemies. Les drapeaux d'Écosse et de d'Avenel flottent toujours au sommet du donjon.

« Ils continueront à claquer librement au vent tant qu'ils restera dans nos veines une goutte de sang ! Fasse le ciel que, du haut des remparts encore intacts, nous apercevions votre armée, ayant repoussé l'ennemi du reste de la patrie, quand elle daignera nous apporter la délivrance ! »

Le chevalier d'Avenel présenta le pli tout ouvert sous les yeux de Marie, empressée auprès du messager qui venait de rouvrir les yeux.

—Lis, dit-il. C'est le cri d'alarme des braves qui luttent sur le coin de terre où nous vîmes le jour !

« Je n'ai pas le droit de demeurer plus longtemps inactif, quand d'autres meurent ou combattent pour moi !

Et il ordonna de préparer pour le jour même ses équipages de guerre.

Quelques heures après, il eut un entretien avec le messager à qui d'énergiques réconfortants et un peu de repos avaient redonné sa vigueur.

—Allez, monseigneur, termina ce dernier, vous pouvez combattre sans appréhensions à la tête de l'armée nationale. La tour de vos ancêtres tiendra assez longtemps pour vous permettre de vaincre. Ses défenseurs ont fait serment de s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre !

Le chevalier de la reine serra les deux mains du vétéran.

—Frère du clan d'Avenel, lui dit-il, tu resteras ici. Tu as besoin de réparer tes forces, et tu ne peux songer à tenter pour le moment de rentrer dans la tour d'Avenel. Tu veilleras sur mon épouse, sur Marie d'Avenel. Je la confie à ta loyauté et à celle des serviteurs fidèles qui seront tes compagnons. Adieu !

—Adieu, seigneur. La forteresse de vos ancêtres m'a connu sentinelle vigilante, soldat sans peur ni reproche. Tel je fus, tel me verra le manoir de Claymore !

Le soleil venait d'arriver à son midi.

Ainsi qu'il en était depuis quelque temps, le ciel d'hiver, ce jour-là, était bleu comme un lac du Midi.

L'étalon à la robe couleur de feu piaffait devant le perron.

A côté attendait la blanche et docile cavale, la fine haquenée de la châtelaine. Marie d'Avenel allait-elle donc s'éloigner ?

Oh ! bien peu. Son époux s'en allait là où l'appelait la guerre, ses baisers ne pouvaient plus le retenir : elle voulait au moins l'accompagner jusqu'à Edimbourg.

Une mélancolique tristesse errant sur ses traits, elle monta à cheval, soutenue par son bras.

Et de quel sourire mouillé elle le remercia !

Walter d'Avenel s'inclina alors sur la main d'Ellen qu'il toucha de ses lèvres, et élevant Marguerite, « leur jolie fleur d'Écosse », dans ses bras, il la baisa au front.

—Vous la consolerez, n'est-ce pas ? Vous l'éguerez, pria-t-il en montrant Marie.

Et ces paroles s'adressaient aussi bien à l'enfant qu'à la mère, car le guerrier l'avait éprouvé, aux heures de noir abattement, les enfants sont souvent les grands consolateurs.

A son tour, il monta à cheval.

Ellen, Marguerite, Tibbie, l'énergique vieille et sa sœur prononcèrent les dernières paroles d'adieu.

Le guerrier arriva le matin de la tour d'Avenel et debout sur les marches salua de l'épée.

Et le chevalier de la reine s'enfonça sous les arbres énormes, remplissant son regard de la vue de l'épouse, de l'amante toujours aimée chevauchant à côté de lui, et aux cils de qui tremblait en même temps la perle d'une larme et la fleur d'un sourire,—sourire d'affliction et d'amour.

A quelques pas derrière eux, respectait silencieusement leurs derniers moments d'intimité, venaient, sur leurs solides montures, Halbert et le nouveau highlander, son seul compagnon de garde jusqu'alors au manoir de Claymore.

Ils devaient escorter au retour Marie de Stewart Bolton étant venu planer sur ceux qui allaient se séparer.

Stewart Bolton !

Ne semblait-il pas, tandis que la cavalcade mélancolique passait, qu'une ombre louche se glissait sans bruit entre les arbres ?...

CXL.—L'HOMME DU DIABLE !

Stewart Bolton, l'Homme Noir ! l'esprit du mal des légendes du Nord !...

Le mensonge lui coûtait peu dès l'instant qu'il s'agissait d'arriver à son but.

« Il n'avait pas hésité à adresser au favori d'Elisabeth des rapports exagérés, afin de l'amener à seconder plus énergiquement les seigneurs révoltés,—c'est-à-dire achetés.

—Une lutte incessante finira bien par nous donner la victoire, se disait-il.

« Et la fin me justifiera !

L'insuccès du débarquement tenté par la flotte anglaise, causée par l'arrivée inopinée de l'armée de Mac Sweeney, n'avait été qu'une des fatalités ordinaires de la guerre, expliquait-il dans ses lettres à l'abominable Somerset,

Ses avis, coïncidaient alors avec les instances de lord Rosberg, avaient fini par l'emporter dans l'âme du ministre et dans celle de sa royale et cruelle maîtresse.

Plusieurs milliers d'hommes de toutes armes, jetés à terre hors de la portée de l'armée écossaise, faisaient actuellement force de marche afin de rejoindre les bandes de lord Rosberg.

Et Stewart Bolton frémissait de joie venimeuse, au fond de la retraite où il était tapi, voyant ses désirs commencer à se réaliser puisque Marie d'Avenel allait de nouveau se trouver seule, sans son défenseur, au manoir de Claymore, puisque la guerre, débâinée avec une nouvelle violence sur l'Écosse, allait voir s'édifier complètement sa fortune sur les ruines de la patrie qu'il avait reniée.

La vision de la noblesse récompensant ses louches services passait devant sa pensée éblouie.

—Comte de Verbrock ! disait-il, songeant au titre demandé et promis par son fils Percy. Somerset n'aura cette fois plus aucune raison pour me le refuser.

Dans l'orgueil effroyable qui sourdait en lui, il aspirait à plus encore.

Une ambition effrénée envahissant son cerveau, il voyait l'Écosse saignante, l'Écosse morte comme nation, et lui, Stewart Bolton, le valet, le traître, le parjure, demandant, obtenant pour prix de ses infamies les domaines mêmes d'Avenel et de Melrose, où il avait vécu envieux et jaloux dans le rôle intime d'où il était sorti par le crime et le vol.

Oh ! comme il triompherait alors des méprisants dédains de Marie d'Avenel, ruinée et sans asile !

Avisé de la marche en avant de l'armée anglaise par les émissaires qu'il entretenait sous prétexte de négociation, avec quels frémissements il attendait son heure diabolique.

Et tourmenté par ses besoins de haine, son horrible passion, pensant que l'on ne songeait plus à lui, n'y tenant plus, il était venu rôder encore autour du manoir de Claymore.

Et ses yeux de loup, brillant dans l'ombre, voyaient avec une joie ardente le chevalier Walter d'Avenel armé en guerre prenant la route d'Edimbourg.

Marie l'accompagnait afin de se séparer de lui le plus tard, qu'elle le pourrait.

Elle regagnerait ensuite son château.

—Seule ? se demanda l'ancien intendant.

Non, probablement ; un des serviteurs l'accompagnerait.

Tous deux peut-être même, car il remarquerait qu'aucun d'entre eux n'était équipé comme des gens qui vont faire campagne.

—Cependant, se dit Stewart Bolton, ils ne doivent pas supposer que, ayant manqué mon coup, j'aurai la hardiesse de revenir. Ce sera peut-être l'occasion.

Et il continua à se glisser dans le bois, épiait les deux êtres à qui il avait déjà fait tant de mal.

Il se tenait à une distance assez grande pour qu'ils ne pussent discerner ses traits s'ils venaient à l'apercevoir.

Marie et Walter continuaient à chevaucher lentement.

Ils laissaient les rênes flotter sur le cou de leurs montures, obéissant l'un et l'autre à l'impulsion secrète qui leur faisait prolonger ces derniers instants de tête-à-tête.

C'en était un, en effet : leurs serviteurs ayant encore glenti leur allure, laissant les deux époux-amants s'isoler davantage dans l'étendue silencieuse qui les entourait.

Soudain Walter d'Avenel eut un mouvement de surprise, et son œil brillant sonda la profondeur des fourrés.

—Qu'y a-t-il, ami ? interrogea vivement Marie en se tournant du côté où plongeait le regard du soldat.

—Peu de chose... quelque fauve rôdeur de notre approche a fait fuir.

Et en lui-même, inquiet :

—On aurait dit un homme qui se cachait.

Et il ramena son cheval près de la haquenée de sa compagne, jetant encore, de temps en temps, un coup d'œil sur ce coin des forêts.

Mais il n'aperçut plus rien ni personne.

C'était cependant bien un homme qu'il venait d'entrevoir.

Stewart Bolton, ayant à traverser un large espace vide où il eût été à découvert, avait été contraint de se rapprocher.

Des épines avaient accroché ses vêtements : Walter d'Avenel entendait un froissement de branches, s'était détourné

Et il avait aperçu son ancien intendant durant l'espace d'un éclair, au moment où il se replongeait au milieu des brousses.

D'œil aux aguets de Bolton vit l'attention du chevalier de la dame d'Avenel dirigée vers lui.

Et il s'aplatit sur le sol, aussitôt immobile, l'épouvante emplissant déjà son crâne d'être criminel et lâche.

Que le guerrier appelât ses deux suivants et leur ordonnât de fouiller le bois, et l'espion était découvert.

C'est-à-dire perdu, pendu !

Tout le passé était si terrible que Stewart Bolton ne pouvait se faire le moindre illusion, nourrir la moindre espérance.

Walter d'Avenel avait arrêté son cheval, continuant à interroger la forêt.

Halbert et son compagnon, pensant que quelque chose d'anormal venait de se produire, s'approchaient rapidement.

Marie avait encore le corps traversé d'un grand frisson, cette courte alerte lui appelant la poursuite à laquelle elle avait été en butte dans ses mêmes bois.

Son mari devina son trouble.

—Notre approche aurait fait fuir quelque bête dans son retrait, répéta-t-il à Marie et à ses serviteurs qui l'avaient rejoint. Marchons.

Et lui-même donna l'exemple, quoique, à la dérobée, par un secret instinct, son regard se reportât fréquemment vers la forêt.

L'ancien intendant, toujours caché à terre, derrière les touffes épaisses qui le protégeaient, attendit qu'ils se fussent éloignés.

Il se redressa à la fin, appuyé sur les genoux et sur les mains.

Et son œil plein d'angoisse sonda la route à travers les branches, s'assurant qu'aucun des Ecossais n'était demeuré en surveillance pour le saisir.

Et se traînant ainsi, rampant réellement comme une bête malfaisante, il gagna l'épaisseur des taillis, n'osant plus s'exposer à être aperçu.

Lorsqu'il fut à une assez grande distance pour n'avoir plus rien à craindre, il se releva tout à fait.

—Marie d'Avenel, dit-il entre ses dents serrées, le loup affamé qui rôde autour de la brebis trouve tôt ou tard l'occasion guettée. Ton Walter reparti grâce à moi, infime et méprisé, l'heure viendra bien cette fois où Stewart Bolton que tu traitais en valet, en domestique, n'aura plus rien à désirer et où tu râleras à ses pieds.

Et il se mit à suivre ceux qu'il épiait, guidant ses pas sur le martèlement des fers de leurs chevaux.

Les voyageurs arrivèrent à la porte d'Édimbourg trop tôt au gré de leurs vœux.

Walter et Marie arrêterent leur chevaux.

—Retourne dans notre demeure, chère bien aimée, prononça d'une voix lente le soldat. Et ne t'abandonne pas à la crainte : sois confiante. Tu le sais, j'ai échappé aux dangers les plus grands qu'un homme ait pu courir.

« C'est donc que le Ciel me réserve pour te donner de longs jours de pais après la fin de cette période de trouble. Songe à moi de même que je penserai à toi, toujours et sans alarmes.

Il s'efforça de sourire :

—Car les larmes, mon épouse chérie, creusent le visage, et je veux te retrouver toujours belle et toujours aimante.

—Va donc, mon Walter. Ta Marie qui t'adore tâchera de se montrer forte pour te plaire sans cesse comme sans cesse elle demeurera de toi !

L'angoisse qu'elle venait d'éprouver tantôt dans la forêt lui avait dicté ces dernières paroles.

Walter d'Avenel fit un signe ; Halbert et le montagnard s'approchèrent.

—Je vais ici vous dire adieu, fit-il. Vous allez retourner avec votre maîtresse à Claymore. N'oubliez pas que vous devez veiller

sans défaillance sur elle, sur les autres habitants du manoir. Vous me le jurez ?

—Maître, j'en jure par le passé : répondit Halbert.

—Et moi par l'épée ! répliqua avec énergie le montagnard en appuyant sa main droite sur la garde de sa claymore.

—Adieu donc, Marie. Adieu vous tous et n'oubliez pas vos loyaux serments.

—Adieu, mon Walter. Adieu !

Le chevalier, rapprochant vivement sa monture, saisit les deux mains de Marie, les porta, les retint sur ses lèvres.

—Adieu !

Et lâchant enfin les rênes à son étalon, il s'élança vers la porte de la ville.

Au moment de s'y enfoncer, il se détourna une dernière fois, agita sa main gantée de fer et disparut sous la tour de l'entrée.

Un soupir souleva la poitrine de la dame d'Avenel. Et elle reprit le chemin de la demeure qu'elle allait trouver bien vide, malgré les affections qui l'y attendaient.

Ses deux serviteurs s'étaient rapprochés, attentifs maintenant, prêts à la demeure qu'elle allait trouver bien vide, malgré les affections qui l'y attendaient.

Ses deux serviteurs s'étaient rapprochés, attentifs maintenant, prêts à la défendre, à la protéger.

Stewart Bolton, terré à quelques pas de la route, la vit s'avancer avec son escorte.

Un grincement de colère passa entre ses dents.

—Elle prend ses précautions, siffla-t-elle. Je crois que je ne dois rien attendre du hasard.

« Mais patience, Marie d'Avenel et de Melrose, tu n'auras pas toujours ces deux gardes du corps autour de toi !

« Et moi je ne serai pas toujours seul ! »

CXLI. — LA SURPRISE

Les troupes de lord Rosberg et le nouveau corps de débarquement anglais avaient réussi à faire leur jonction, grâce à l'éloignement de la contrée qu'ils avaient choisie pour cela.

Désireux, pour le début de leur nouvelle campagne, de frapper un coup qui produisit sensation, ils envoyèrent une colonne d'enfants perdus dans la région où le chevalier d'Avenel et Mac Sweeny avaient évacué leurs blessés, lors de leur départ précipité par Édimbourg, après leurs premières victoires.

Les bûcherons qui n'avaient pas suivi l'armée écossaise, ne prévoyant pas une attaque de l'ennemi contre le hameau où se trouvaient les blessés, s'étaient disséminés dans les forêts avant que les froids ne fussent devenus trop intenses.

Après l'écrasement des Anglais et des seigneurs révoltés, ils ne penseurs pas que ces tristes alliés reprendraient de sitôt l'offensive.

En conséquence, ils ne croyaient pas nécessaire de veiller plus longtemps à une défense inutile.

Lord Rosberg savait cela.

Et il n'avait rêvé rien moins que le massacre des blessés qui se trouvaient dans le village.

Ce succès barbare devait, espérait-il, griser ses troupes et frapper en même temps les Ecossais fidèles de terreur.

Un grand nombre de soldats d'Avenel, les moins grièvement atteints, avaient déjà quitté ces contrées hospitalières et rallié la capitale.

Mais parmi ceux que leur état retenait sur la couche d'angoisse, se trouvaient Julien, le fils inconnu du chevalier d'Avenel, et Joë, son vigilant protecteur, son ami, son garde-malade.

La forte constitution du marin avait fini par triompher du mal.

Il aurait pu, comme bien d'autres, quitter ce hameau pittoresque perdu dans les rochers et les bois.

Mais se séparer de Julien ? abandonner son mousse encore si faible ?

Il aurait fallu qu'on lui eût changé le cœur pour qu'il y songeât seulement.

Et son corps d'athlète penché sur l'adolescent, il le songait ainsi que l'aurait fait une véritable mère, épiait chaque jour un peu de mieux sur ses traits.

Lorsqu'on est faible, à l'âge où la nature est encore en état de formation, voit brusquement tarir les sources de la vie, combien alors le rétablissement est lent et incertain !

Et après les premiers symptômes de convalescence, à la suite desquels Julien était retombé plus accablé sur sa couche, que de fois l'ancien marin du *Forward*, le cœur bien gros, s'était demandé :

—Sera-ce la mort ?... ou la vie ?...

Après ces longues alternatives d'incertitude et d'espoir, le mal semblait cependant abandonner sa proie.

Joë, assis au chevet du lit de l'adolescent, le considérait, un sourire de confiance sur ses deux gros traits.

— Mon petit mousse, bientôt je t'emmènerai. Nous partirons pour Edimbourg. Et là nous chercherons ta famille; car, après la secousse que tu viens de passer, être un peu dorloté ne te ferait pas mal.

L'enfant secoua la tête avec découragement.

— Ma famille ? mon bon Joë. C'est toi qui m'a sauvé. C'est le seigneur de Kervien à qui je dois d'être devenu ce que je suis... Ce noble gentilhomme que peut-être ni toi moi ne reverrons jamais ! A part vous deux, ne suis-je pas seul au monde ?

Ses mains se nouèrent dans une étreinte nerveuse et désolée.

— Sans famille ! murmura-t-il d'une voix lente et faible.

Et il retomba dans un morne silence, Joë n'osant troubler sa pénible méditation.

Autour d'eux, le silence était complet; dans le clair matin suspendant des perles de givre fondue aux branches sombres de sapins, le hameau forestier semblait sommeiller encore, tellement tout était calme et paisible.

Tout à coup, une clameur s'éleva, affolée, galopante :

— Les Anglais. Voici les Anglais !

Des bûcherons travaillant sur la limite de la forêt, avaient aperçu sur le versant dénudé d'une montagne une troupe compacte

C'était la colonne de partisans expédiée par lord Rosberg, afin de surprendre le village et d'en massacrer les habitants, ainsi que les blessés qui s'y trouvaient.

C'étaient les assassins embrigadés, chargés de l'œuvre exécrable qui, devait frapper d'épouvante les fidèles patriotes.

Les bûcherons s'étaient rapidement portés au-devant des nouveaux venus par les raccourcis connus d'eux seuls.

Un pavillon au léopard anglais les avait bientôt renseignée.

De là cette clameur d'alarme soufflant telle qu'un vent de tempête dans le hameau tantôt si calme et si paisible :

— Les Anglais ! C'est-à-dire : le meurtre... la destruction !... tout le mal !

Saisissant aussitôt leurs haches, leurs massues, les bûcherons s'étaient élancés au-devant de leurs adversaires, résolus à défendre leurs foyers.

D'autres, escaladant des sommets escarpés, commençaient à faire rouler sur les envahisseurs des quartiers de rochers, armes de titans faisant jaillir les chairs sous leurs masses pesantes.

Cette brusque offensive des bûcherons avait d'abord déconcerté les assaillants.

Ils n'étaient pas habitués à cette façon de combattre.

Ceux d'entre eux qui avaient assisté à la bataille soutenue par Walter d'Avenel, à sa victoire, en voyant ses hommes vêtus de peaux de bêtes se ruer sur eux, en faisant tournoyer leurs harthes au large tranchant, ou leur masses énormes, faisant craquer les têtes comme des billots de bois sous les lourds coin de fer, hésitaient, reculaient.

Et les rangs qui suivaient, crevés, ouverts par les blocs qui roulaient, moissonnant des files entières, flottaient au hasard, tandis que des cris confus, cris d'appel, cris d'alarmes, cris de déroute s'élevaient déjà.

Les bandits anglais et de toutes nation envoyés par lord Rosberg pour cette sinistre mission avaient marché durant toute la nuit, espérant surprendre le village avant le réveil et en exterminer les habitants dans leurs lits, hommes, femmes, enfants, blessés, semant autour d'eux la mort, puis l'incendie :

Effroyable et sanglante hécatombe, de sinistre renommée, bûcher monstrueux dont les flammes iraient porter au loin la terreur et paralyser toutes les courages.

Mais la difficulté du chemin avait trompé leur espoir. Ils rencontraient la lutte, ils rencontraient la mort !

Ils reculaient déjà, lorsqu'un cri de rage et de douleur jaillait de la poitrine velue des bûcherons.

D'une rllée voisine, une autre troupe venait de déboucher.

Les ennemis, afin de terminer plutôt leur affreuse besogne, s'étaient divisés en deux bandes, conduits par quelque traître, les traîtres maudits par lesquels le dernier supplice avec mille raffinements est encore trop doux !

Les défenseurs du village n'étaient qu'une poignée, la plupart des bûcherons étant au loin, livrés à leurs rudes travaux.

Se partager en deux phalanges ?

Hélas ! la partie allait être trop inégale.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire, arrêter le plus longtemps possible l'ennemi, tandis que quelques-uns d'entre eux, trop grièvement blessés pour combattre avec fruit, rassemblant leurs dernières énergies, rétrograderaient vers le village pour crier aux blessés, aux vieillards, à tous ceux qui ne pouvaient lutter, de fuir tandis que les frères, les maris, les pères opposeraient leurs poitrines aux envahisseurs.

Joë, en entendant le souffle de la bataille, avait poussé un sourd rugissement.

Saisissant lui aussi une hache du bûcheron, qui allait bien à sa main de marin, il s'était élancé au dehors.

Les bandits n'assassinaient pas Julien ou lorsqu'il tomberait, ce serait après avoir semé tellement de victimes autour de lui que le trépas de son petit mousse serait déjà vengé.

Les bûcherons blessés eux-mêmes l'arrêtèrent.

— Trop tard, dirent-ils, magnifiques et effrayants à voir sous leurs déponilles de fanves aux fourrures rouges de sang caillé. Ils sont trop, et l'on nous a vendus.

« Fuyez, tandis qu'il en est temps encore. Sauvez l'enfant !

Ces derniers mots firent tomber les bras armés du colosse.

Sauver l'enfant !

Oui, c'était là avant tout son devoir. C'était la tâche sacrée qu'il avait assumée en accompagnant Julien.

Le bûcheron ensanglanté qui lui parlait, noueux comme les chênes de ses forêts et chancelant comme eux quand la foudre les frappe, sans les abattre encore, le saisit par le bras, le conduisit à un endroit d'où l'on apercevait les crêtes des collines.

Et sans un mot de plus, il lui montra les hordes ennemies et la cohorte noire qui s'immolait pour tous.

Ce spectacle était affreux. Il était significatif.

Dans le village, une agitation poignante régnait partout.

Les bêtes de trait, tirées hors des étables, étaient attelées à la hâte aux chariots rustiques où s'empilait tout ce qui tombait sous la main affolée des femmes.

Des vieillards incapables de marcher, ceux des blessés qui étaient restés encore et que l'on pouvait soulever y étaient transportés pêle-mêle.

Des clameurs d'appel, d'angoisse et de malédiction remplissaient le hameau, donnant l'énergie du désespoir aux derniers défenseurs qui résistaient encore, accroissant la fureur des ennemis qui voyaient de loin leurs proies si près de leur échapper.

Quelques-uns, laissant leurs compagnons aux prises avec les bûcherons ayant enflammé des torches faites avec des branchages, vers les maisons, afin d'y jeter l'incendie avant que tous les habitants eussent en le temps de fuir.

Le feu qui, allumé de tous les côtés à la fois, enfermerait, dans crépitantes murailles, ceux qui n'avaient pas encore gagné le large.

L'ancien pirate bondit dans la chaumière où Julien, un rouge factice aux pommettes des joues, les yeux brillants, soulevé sur sa couche, écoutait, la main étendue.

— Joë, fit l'enfant, c'est la guerre, n'est-ce pas ? Joë, un pistolet ! la main qui ne peut plus manier l'épée peut encore enflammer la poudre.

— Trop tard ! gronda le colosse. Et ils sont trop nombreux, les lâches ! Il faut fuir, hélas !

— Fuir !

L'adolescent avait jeté ce mot avec une expression de honte et de révolte.

— Il faut, Julien. A moins que tu ne préfères voir ton matelot massacré sous tes yeux.

Il savait, le bon corsaire, que cette parole serait plus éloquente que tout sur l'enfant qu'il voulait sauver.

— Tout est donc ainsi désespéré ! Nous en sommes donc là ? gémit le fils de Walter d'Avenel. Joë, je t'obéis. Mon épée !

— Ton épée ? Tu es incapable seulement de marcher.

— Joë, le temps presse, dis-tu. Je t'en supplie, attache-moi mon épée. Si je dois tomber, que je tombe en soldat !

L'ancien pirate, ému par cette parole dans laquelle il voyait se réveiller toute l'âme de son cher protégé, noua rapidement à la ceinture de l'adolescent l'écharpe à laquelle pendait son épée déjà glorieuse.

Lui-même boucha la sienne, prit du même mouvement ses pistolets.

Et enlevant Julien dans ses bras, il s'élança au dehors.

Devant eux, de longues files d'êtres errants, de chars roulant dans un galop fiévreux, s'enconquaient déjà dans la forêt.

Comme Joë venait de franchir la porte, un petit groupe d'aventuriers anglais surgit au tournant d'une ruelle ruelle.

Avec une clameur furieuse, ils bondirent sur le marin, heureux, dès leur arrivée, de rencontrer déjà des victimes.

Un son rauque et terrible jaillit des pommons du colosse.

Une détonation retentit, lui faisant écho, et une balle envoya rouler à terre celui des bandits qui était le plus proche.

Et se ruant d'un foudroyant au milieu d'eux, comme un bélier, comme un Léviathan, les renversant, irrésistible, effrayant, formidable, il s'ouvrit un passage et s'enfonça dans le bois, tenant toujours le fils de Walter d'Avenel serré contre sa poitrine.

CXII. — DESTRUCTION.

Un instant après, les flammes enveloppaient le hameau.

Les maisons, construites en bois pour la plupart, au toit de chaume, offraient un aliment facile à l'incendie.

Quelques retardataires, affolés, couraient, hagards, au milieu de l'immense, de l'horrible foyer.

Les partisans les repoussaient avec leurs piques au milieu des flammes, chaque fois qu'ils tentaient d'en sortir, quel que fut leur sexe et leur âge.

Et les malheureux, cherchant des issues où partout ils rencontreraient les mêmes obstacles inhumains, la même barrière formée de soudards féroces, tournoyant au milieu des langues de feu et de fumée, tombaient un à un avec des convulsions affreuses.

Des cris déchirants sortaient de quelques-unes des maisons.

Ils étaient poussés par des blessés ou des malades, heureusement peu nombreux, que l'on n'avait pas eu le temps d'arracher au fléau.

Mais leurs clamours n'en étaient peut-être que plus poignantes, plus atroces à entendre, car elles permettaient de suivre l'agonie de chacun.

Et les aventuriers, pareils à une bande de démons déchainés, leur répondaient par d'abominables hurras et ils dansaient autour du monstrueux bûcher !..

Grâce à leur écrasante supériorité numérique, ils avaient fini par avoir raison de la poignée de bûcherons qui s'étaient jetés devant eux.

Héroïques victimes, les forestiers s'étaient sacrifiés pour permettre aux habitants du village de fuir.

Et couchés sous le grand ciel triste, les cadavres ennemis sur lesquels ils étaient tombés attestaient leur vaillance.

Mais la fureur d'avoir rencontré une telle résistance avait exaspéré les assaillants et déchainé tous leurs mauvais instincts, et ils accomplissaient, certes, comme ils ne savaient que trop le faire, la mission atroce qui leur avait été donnée.

Lord Rosberg avait choisi des coureurs de route sans foi ni loi pour cette lâche besogne.

Il était bien servi !

Et ces émissaires auraient en effet le droit de dire que leurs torches incendiaires n'avaient laissé que la ruine et la désolation où, quelques heures auparavant, s'épanouissait la vie.

Mais s'ils se montraient sans pitié envers ceux qui n'avaient pas eu le temps de fuir, ces bandits enrégimentés n'avaient cependant pas réussi à faire autant de victimes que leur chef l'avait espéré.

Les habitants du village continuaient à s'enfoncer dans les bois épais et touffus, dont les masses puissantes s'élevaient sur les pentes des montagnes, traversées autrefois par l'armée du chevalier d'Avenel.

Les ennemis n'osaient pas les y poursuivre.

Ils craignaient de s'y heurter aux autres bûcherons du village.

Avertis par les clamours d'alarme, ceux-ci avaient peut-être quitté leurs chantiers éloignés, et, nombreux et résolus, ils feraient payer cher aux aventuriers leur trop facile triomphe.

La lutte serait autrement redoutable en face de nombreux combattants résolus à venger la destruction de leurs demeures, le massacre de leurs amis, de leurs parents.

La lamentable caravane prolongeait donc entre les méandres de la forêt sa longue file éplorée, sans être inquiétée.

Vers le milieu du jour, cette masse d'êtres désormais sans foyer campa au milieu d'une clairière.

Des vieillards placés en sentinelle montèrent sur des pointes de rochers afin de signaler l'approche de l'ennemi.

Mais, craignant un juste et farouche châtiment de leur férocité, les aventuriers attendaient de s'être reposés pour battre en retraite et rapporter le récit certainement exagéré de leurs honteuses prouesses.

Durant ce temps, quelques femmes hardies, de ces plébéiennes courageuses et fortes comme en a produit plus d'une fois la vieille race gauloise qui peupla l'Europe occidentale du détroit de Gibraltar au dernier rocher de l'Écosse,—cette race écrasée, décimée, détruite en Angleterre par les Anglo-Saxons partis des forêts de l'Allemagne,—quelques forestières au cœur résolu, disons-nous, avaient marché de l'avant, allant avertir les bûcherons dans les retraits lointains où leurs cognées terrassaient les chênes centenaires.

La nuit âpre et froide tombait lorsque les coupeurs de bois prévenus furent réunis dans le lamentable campement.

Des feux brûlaient tout autour de la vaste clairière.

Après de ces foyers, plus d'une mère, plus d'une épouse, plus d'une fiancée gémissait et pleurait..

Hélas ! on avait pu compter ceux, et celles aussi ! qui manquaient à l'appel.

Rassemblés au centre, les chefs des bûcherons discutaient tristement.

Leur hameau, détruit par l'incendie, ne pourrait plus les abriter.

D'autre part, obligés de s'en éloigner pour se livrer à leur rude labeur dans cette saison de l'année, les forestiers seraient, de même qu'aujourd'hui, incapables de les défendre.

A quoi bon, en ce cas, aller le disputer aux ennemis barbares qui s'en étaient emparés par surprises ?

Le nombre de ceux qui restaient ne serait pas de trop pour soulager la détresse de toute cette population chassée de ses : pourquoi exposer inutilement des existences précieuses ?

—Il nous faut gagner le rocher de l'Aigle, déclara un vieillard. Les pentes en sont presque inaccessibles. Cinquante hommes y tiendraient tête à une armée. En outre les forêts qui en couvrent les flancs, depuis longtemps inexploitées, permettront aux travailleurs de se livrer à leur besogne, tout en restant à portée du premier cri d'appel.

—L'ancien a raison, répétèrent les chefs. Oui, au rocher de l'Aigle !

Il fut convenu que, le lendemain, une reconnaissance serait envoyée du côté du hameau détruit afin de relever et de rapporter, s'il était possible, les cadavres des braves tombés dans l'engagement du matin.

Puis, leurs tombes creusées dans la clairière où la caravane campait pour le moment, on se mettrait en route pour la région déserte qui allait devenir leur nouvelle patrie.

Joë, assis tristement sur une pierre près d'un feu alimenté de branches résineuses, considérait Julien couché à terre assez loin des flammes pour en recevoir sans danger la chaleur.

Sans qu'il se doutât que la fatigue existait pour lui, l'ancien pirate l'avait porté dans ses bras durant tout le trajet.

Arrivé dans la clairière, il avait ramassé des feuilles sèches, de jeunes pousses de sapin, et en avait formé un lit.

—Voici pour toi, mon petit mousse, avait-il dit au fils inconnu du chevalier d'Avenel.

—Joë, Joë, repartit l'adolescent, comment reconnaitrai-je jamais ton généreux dévouement !

Tandis que l'adolescent, ému par tant de prévenance touchante et vraie, manifestait ainsi sa reconnaissance, le marin s'était baissé pour le soulever.

—Laisse-moi, avait dit l'enfant honteux de sa faiblesse.

Et s'appuyant sur son bras débile dont la chair s'était comme fondue au cours de son incomplète convalescence, il était allé tomber sur la couche préparée par le bon géant.

A cette heure de nuit, le marin, oubliant le sommeil, veillait encore sur lui.

Il n'avait pas qualité pour aller assister au conseil tenu par les bûcherons.

Aussi, modestement, s'abstenait-il.

Julien, étendu sur son lit de feuilles mortes, fait sur la nuit ses yeux dilatés par le surcroît de fièvre causé par les affreuses émotions et la fatigue de ce jour.

Puis, ses paupières s'abaissèrent lentement, restèrent closes.

—Il dort, pensa Joë, avec une pitié attendrie. Le sommeil bien-faisant l'a repris. Puisse le rêve lui donner au moins l'illusion du bonheur ! Pauvre petit gars !

Lorsque le jour reparut, gris, terne, plus glacé encore que la nuit, une escouade de bûcherons redoutablement armés reprit le chemin du village.

Un chariot traîné par des bœufs les suivait.

Attentifs, sondant l'étendue devant eux, après plusieurs heures de marche, ils arrivèrent enfin là où la veille encore s'élevait, rempli d'animation et de joie sereine et forte, le hameau où ils avaient reçu le jour, où leurs ancêtres avaient vu se fermer leurs yeux.

Hélas ! tout cela n'était plus maintenant qu'un souvenir, ce n'était plus que quelques mornes débris, quelques morceaux de cendres encore chaudes.

A cette vue, des larmes lourdes et brûlantes coulèrent sur plus d'une joue hâlée..

Ah ! si les êtres maudits, auteurs de cette désolation, de cette profanation avaient été là, l'indignation et la colère leur auraient fait oublier la disproportion de leur nombre.

Mais, pareille aux bêtes de proie qui, leur coup fait, se terrent de nouveau, la horde sanguinaire s'était empressée de disparaître, une fois son sinistre exploit accompli.

Imposant silence à leur douleur, les bûcherons se dirigèrent alors vers l'endroit où une poignée d'entre eux, héros sacrifiés, avaient arrêté longtemps les lâches aventuriers.

Ils y trouvèrent leurs cadavres encore étendus sur ceux des ennemis abattus par leurs coups.

Les bandits de lord Rosberg, marchant sous la bannière de Somerset, redoutant l'attaque des bûcherons, et se sentant mal à l'aise dans ces contrées sauvages loin de tout secours s'étaient

hâtés de regagner le chemin de la côte, prendre même le temps d'ensevelir leurs morts.

Les forestiers couchèrent les corps de leurs amis sur le chariot qu'ils avaient amené.

Et ayant prononcé des paroles d'éternelle malédiction sur les cadavres des bandits, ils s'en retournèrent, laissant leurs dépouilles justement abhorrées se décomposer lentement sous le ciel immuable et servir de pâture aux fauves de la nuit.

Quelques débris informes, pieusement recueillis sous les décombres fumants du hameau, furent ajoutés à leur triste convoi.

Et après un adieu émouvant aux ruines dont l'abandon leur déchirait le cœur, il reprirent, mornes et accablés, le chemin du campement.

Durant leur absence, des tombes avaient été creusées.

Lorsqu'ils reparurent, lorsque les cadavres lentement sortis du chariot eurent été, un à un, couchés sur le gazon, un douloureux concert de lamentations s'éleva... La douleur des enfants, des veuves, des ancêtres, ravivée par la vue de ceux qui leur étaient ravis, faisait peine à voir.

—Allons, les hommes, dit le vieillard qui, la veille, avait fait adopter le rocher de l'Aigle comme nouveau refuge des fugitifs, mettre un terme à l'excès de douleur de ces infortunés sera une bonne œuvre.

« Les tombes sont prêtes, confions à la terre ceux qu'elle attend.

Les bûcherons s'approchèrent pour procéder alors à l'ensevelissement de leurs amis.

Mais des mères, des épouses se jetaient sur les dépouilles de ceux qu'on voulait leur ravir, les enveloppant de leurs bras, voulant au moins les garder quelques heures de plus.

Le fils de Walter d'Avenel, dressé sur sa couche, pâle d'émotion, considérait ce douloureux tableau.

—Ah ! murmura-t-il, venger un jour ces infortunés, punis pour l'hospitalité qu'ils nous ont accordée !

Les tristes funérailles étaient cependant accomplies.

La nuit redescendait, lourde et désolée, sur le morne campement dont quelques sanglots rompaient seuls le silence accablé.

Au jour, avaient décidé les chefs, après un dernier adieu aux tombes encore fraîches, on quitterait ces lieux remplis de trop accablants souvenirs...

Au jour, l'on allait s'enfoncer plus loin, plus haut dans les forêts.

CXLIII.—DÉPART.

Accompagner les bûcherons dans leur exode ? ... Subir avec eux toutes les vicissitudes que devait rencontrer la fondation d'un nouveau village ? ... Cela paraissait à Joë au-dessus des forces de son petit mousse.

Il s'était informé auprès de leurs compagnons d'infortune.

Le rocher de l'Aigle était une montagne glacée aux versants incessamment fouettés par le vent âpre de l'hiver.

Le soin de leur sécurité, la proximité de forêts profondes où ils pourraient s'adonner à leur profession tout en restant à proximité de leurs demeures obligeaient les bûcherons à aller s'y établir.

Mais quel séjour affreux pour un blessé, pour un malade, aussi faible que l'était Julien.

—Attendre sous une tente de peaux de bêtes la construction d'une chaumière pour s'y abriter ? ... murmurait Joë. Le pauvre enfant sera mort de misère et de froid auparavant ! ...

Et serrant son front dans ses mains :

—Non ! se répétait-il, tout plutôt que cela ! Oh ! je le sauverai. N'ai-je pas répondu de lui ? ...

Une inspiration venait de germer dans son esprit.

Le capitaine Mac Sweeney avait remis à Julien une croix de la part du chevalier d'Avenel.

Il lui avait dit qu'il n'aurait qu'à représenter ce joyau à Walter d'Avenel, et que celui-ci lui ouvrirait sa maison, l'accueillerait comme un fils.

Eh bien ! ils allaient se rendre là où était le manoir du chevalier ; Julien montrerait son talisman et il trouverait enfin un abri où il pourrait achever de se rétablir.

—Oui, là est le salut, conclut le marin.

Entrevoyant dès ce moment l'avenir sous des couleurs plus rassurantes, il alla retrouver l'adolescent, et il lui exposa le projet qu'il venait de former.

—La température est plus douce dans la plaine que dans ces régions élevées, expliqua-t-il. Le voyage y sera moins pénible pour toi qu'à travers ces chemins à peine frayés où les roues chariots cahotent à tout instant sur des souches, des racines noueuses. Il ne sera guère plus long. ...

Et comme l'enfant ne répondait pas, résigné à son sort :

—Là-haut, vois-tu, sur ces rochers dénudés, le froid te tuerait. Et que deviendrait ton matelot, tout seul, sans un ami, sans personne ? ... Il ne me resterait plus qu'à aller me faire massacrer pour mettre fin à mes remords, car il me semblerait toujours que c'est moi qui t'aurais laissé mourir.

—Fais-toi, Joë. Ne sais-je pas que tu es le dévouement même ? Si j'existe encore, va, c'est bien à toi que je le dois.

Et un découragement affligé se répandit sur ses traits décolorés :

—Hélas ! comment entreprendre le long voyage dont tu parles ? Tu m'as porté jusqu'ici. Mais j'ai vu combien tu étais épuisé. Je ne consentirais pas à ce que tu recommences une pareille épreuve. Tu succomberais à la deuxième étape, mon pauvre ami.

Un sourire illumina la grosse figure de l'ancien pirate.

—Aussi ai-je pensé à autre chose, et ce sera pour toi un voyage aussi doux qu'un bercement. Consens seulement à ce que je te conduise au château du chevalier d'Avenel. Le reste me regardera.

A ce moment la physionomie grave et mélancolique de Walter, telle qu'on la lui avait dépeinte, reparut devant le souvenir de l'adolescent.

—S'il me repoussait ! ... murmura-t-il.

Cruelle incertitude ! ... L'enfant se demandait si le seuil du château habité par son père, par la mère dont il avait souvent imploré le nom ne se fermerait pas devant lui ! ...

Joë écarta doucement le vêtement de son protégé, montra la croix d'or et d'argent.

—Le talisman, répéta-t-il.

—Tu es le maître, Joë, répondit alors le blessé. Je t'obéirai.

Le marin, ayant obtenu l'assentiment de Julien, se rendit au milieu des bûcherons qui délibéraient sur l'ordre dans lequel allait s'effectuer leur départ.

—Je vais me séparer de vous, ainsi que Julien, mon jeune ami, leur annonça-t-il. Le voyage serait trop rude pour lui. Mais ni l'un ni l'autre nous ne vous oublierons jamais.

« Un peu plus tard, quand Dieu le voudra, nous irons vous voir sur le rocher de l'Aigle.

—Tu parles de t'en aller, compagnon, fit observer le vieillard qui avait fait décidé l'exode de la malheureuse tribu, comment pourras-tu le faire avec un pauvre blessé ?

—Les chariots, les bœufs que vous conduisez vont gêner quelques-uns d'entre vous sur les montagnes abruptes, arides, sans pâturages dans lesquelles vous vous rendrez. J'achèterai un de ces attelages.

—Va donc ! reprit le vieillard. Tu as raison ; car les épreuves qui nous attendent sont en effet bien cruelles.

Après une minute de silence général, il ajouta :

—Mais si les ennemis te barrent la route, si tu rencontres trop d'obstacles en face de toi, reviens vers nous, ami ; nous vous recevrons toujours comme des amis, comme des frères.

Joë voulut essayer de répondre aux paroles affectueuses du vieillard : mais il ne sut que lui prendre les mains et les serrer, une étreinte de colosse dans laquelle il mit tout son cœur, si simple et si grand.

Un instant après, le marin avait fait l'acquisition d'un char rustique, aux roues solides et trapues.

Quatre bœufs fauves aux cornes recourbées, à l'œil doux, y étaient attelés. ...

Julien possédait encore la plus grande partie de la somme que lui avait remise le seigneur de Kervien avant leur séparation sur les côtes de l'Angleterre.

Dans la détresse qui venait de fondre sur les malheureux forestiers, celui d'entre eux à qui Joë s'était adressé pour l'achat de ce rustique équipage avait été heureux de cette transaction.

Le mari acheta aussi des peaux de bêtes, et assujettissant des branches flexibles au-dessus du char, il les recouvrit d'un toit formé de plusieurs rangs de pelleteries.

De la sorte, Julien y serait abrité contre le froid et la pluie.

Plusieurs bûcherons, témoins de ces soins attendrissants, oubliant leurs propres souffrances, voulurent l'aider.

Ils avaient appris à estimer Joë, et ils s'étaient pris aussi à aimer Julien pour sa grande jeunesse, pour sa douceur affligée, et pour l'héroïsme qu'il avait montré.

—Laissez-nous nous joindre à toi, dirent-ils au marin. Cela nous consolera de savoir que ton jeune ami aura ainsi moins à souffrir. ...

D'énormes brassées de feuilles mortes, bien sèches, odorantes, de fines bruyères formèrent bientôt, sur le chariot, une couche épaisse et très douce, grâce à laquelle Julien ne souffrirait presque pas des cahots de la route.

Ainsi que l'avait dit Joë, son petit mousse ne sentirait guère qu'un mouvement berceur.

Joë, presque radieux, conduisit alors l'attelage ainsi aménagé auprès de Julien.

—Voici notre berline de voyage, dit-il. Allons, mon mousse c'est l'heure de partir.

Les bûcherons achevaient en effet eux-mêmes leurs préparatifs.

L'ancien pirate se baissa pour soulever Julien dans ses bras.

Mais l'enfant secoua la tête.

Et s'appuyant seulement sur son épaule, il se mit debout dans un effort de volonté.

Les forestiers, délaissant leur morne besogne, s'approchèrent.

L'enfant blessé allait les quitter : ils voulaient lui dire adieu.

Julien étendit sa main pâle vers eux ; ses grands yeux, brillant d'un éclat douloureux mais dans lesquels semblait scintiller son âme, parcoururent leur cercle ému.

—Le sort nous sépare, dit-il, mais nous nous avons réunis.

« J'ai trouvé longtemps un bon air parmi vous. Du fond du cœur, merci à tous ! »

Il prononça le nom de la femme dont il avait partagé la chaudière, pour l'assurer de sa reconnaissance.

Et tandis que, oubliant son malheur personnel, elle l'embrassait, des larmes d'attendrissement dans les yeux, l'enfant cherchait sa main.

Véritable gentilhomme, dans le sens élevé de ce mot, à l'insu de tous, il y glissa un peu de cet or qui atténuerait sa détresse.

Joë à ce moment le sentit chanceler ; le courageux enfant était à bout de forces...

Le marin n'eut que le temps d'ouvrir les bras, et Julien y tomba, tandis qu'une crispation de douleur, de désespoir surtout, tirait ses traits.

Le colosse le serra doucement contre sa poitrine et l'emporta vers le chariot, où il l'étendit sur l'épaisse et adorante couche qui s'y trouvait entassée...

Des femmes apportèrent alors des provisions afin que les deux voyageurs n'eussent pas, s'il était possible, à souffrir de la faim durant leur longue et périlleuse étape.

Et cependant, les vivres étaient rares pour ceux qui restaient au campement et qui allaient bientôt se diriger vers les montagnes boisées, au milieu desquelles, solitaire et nu, s'élevait le rocher de l'Aigle.

Les bœufs, sous le joug, grattaient le sol de leur sabot fourchu, comme s'ils eussent été impatients de marcher.

Joë serra les mains de ceux qui étaient le plus près de lui, fit entendre un dernier adieu et toucha les bœufs de son aiguillon.

—Que les bons génies vous conduisent, répondirent les montagnards.

Julien s'était opposé à ce qu'on laissât retomber le rideau qui formait l'arrière du chariot.

Et soulevé sur le coude, de sa main restée libre, il faisait encore des signes d'adieu et d'amitié à ceux dont ils se séparaient.

Il baltia :

—Merci de tout cœur !

« Courage, hommes gens !

« Et au revoir... en de meilleurs jours !

Il entendit une dernière fois l'écho lointain des vœux formés par ces braves travailleurs, puis ils cessèrent de parvenir jusqu'à lui, il cessa d'apercevoir les bûcherons.

—Adieu... amis !

Le chariot venait de disparaître à un coude de chemin, le ramenant vers le village incendié, où il leur fallait passer pour gagner la région des basses terres...

Durant ce temps, les forestiers, rappelés à leur pénible situation, se remettaient à leurs préparatifs.

Leur caravane s'était bientôt formée.

Encadrée par les hommes, la hache de labour et de combat à l'épaule, elle s'ébranla, se dirigeant, lente, morne, et silencieuse, vers la triste contrée où les envahisseurs ne viendraient sans doute pas les chercher dans leur suprême refuge de misère.

Et il ne resta plus que des tombes fraîches dans la clairière où quelques feux achevaient de mourir, cendres froides bientôt, emblèmes de la destinée de ceux dont les dépouilles, seules, habitaient désormais ces tristes solitudes.

Telle est la destinée !

CXLIV. — JOUR D'ESPOIR

Julien était retombé sur sa couche, emporté au pas lent des bœufs : Joë avait eu raison ; il sentait à peine les cahots, adoucis par le lit épais sur lequel il était étendu.

Mais il était loin de songer à son bien-être.

Une morne tristesse l'accablait.

La lugubre misère des bûcherons dans l'intimité desquels il avait

vécu depuis sa blessure lui montrait la vie sous un jour noir et funèbre.

Il avait obéi à Joë en consentant à le suivre, mais envahi d'un immense découragement, il se disait qu'ils avaient sûrement entrepris pour rien ce morne voyage.

Ils ne trouveraient aucun abri, dans les villages forestiers situés aux confins de la plaine, l'ennemi les ayant vraisemblablement ruinés et détruits avant de venir attaquer ce dernier hameau.

Leur provisions s'épuiseraient bientôt, et que deviendraient-ils alors, dans un pays battu par les troupes étrangères ?

Joë chemina à côté de l'attelage, et c'était un spectacle touchant que cette ancien coureur de mers, longtemps habitué à manier la hache ou le sabre d'abordage, un aiguillon à la main aujourd'hui, à côté de ces grands bœufs paisibles.

Cependant le soldat veillait toujours en lui.

L'œil au guet, sondant l'épaisseur des bois autour de lui, il avançait, sa lourde épée au flanc, s'étant assuré que ses pistolets étaient prêts à servir.

Les bûcherons retournés le jour précédent en reconnaissance au village incendié n'y avaient, il est vrai, plus découvert d'ennemis.

Tout indiquait que, leur attentat réalisé, ces derniers avaient réellement battu en retraite.

Savait-on cependant si quelques traîtres en quête d'aventures n'étaient pas restés en arrière, battant la campagne, à la recherche de quelque nouveau pillage ?

Aucune précaution n'était de trop, puisqu'il fallait quand même repasser par le hameau détruit avant de prendre le chemin qui conduisait vers la plaine lointaine.

Mais le sentier qu'ils suivaient traversait pour le moment un large espace découvert : rien d'inquiétant n'apparaissait.

Joë laissa le chariot le dépasser afin de voir par l'ouverture laissée entr'ouverte à l'arrière si Julien, bercé par le roulement sourd du véhicule, s'était endormi.

Il l'aperçut, adossé contre les charpentes du rebord, ses yeux profonds fixés au loin comme s'il voulait lire dans les cieux.

—Tu ne reposes donc pas ? gronda doucement le matelot,

—Comment le pourrais-je, Joë, alors que tu te fatigues et que tu peines.

—Bast ! repartit le matelot avec une feinte gaieté, lorsqu'on a été enfermé comme moi pendant des années entre les quatre planches du bordage d'un navire, on n'est pas fâché de se dérouiller les jambes. Allonge-toi donc, mon petit moussaillon ; tu me donneras des nouvelles du matelas que j'ai préparé.

Julien s'étendit, et aux bourdonnements qui vinrent battre son pauvre crâne, il comprit qu'il avait encore, en effet, besoin de nombreux ménagements.

Le marin était allé reprendre sa place à la tête de l'attelage, et ils marchaient depuis plusieurs heures lorsque les bœufs s'arrêtèrent.

—Qu'y a-t-il ? interrogea la voix faible de l'enfant.

Joë s'était rapproché.

—Attends-moi là sans inquiétude ; nous sommes en vue du hameau ; avant de nous approcher davantage, j'y vais faire un tour, par simple prudence.

« Voici l'aiguillon, si tu entendais du bruit, tu n'aurais qu'à piquer les bœufs, et à leur faire reprendre en toute hâte le chemin du campement que tu connais.

Le brave matelot ne disait pas que, dans ce cas, il lutterait jusqu'à la mort, ainsi qu'il l'avait résolu, pour donner à son petit mousse le temps de se mettre hors de portée,

Il s'éloigna à grands pas.

Arrivé en face des ruines, il n'aperçut que leur désolation.

Sous les rares débris des toits qui étaient restés debout, aux environs, nulle part, aucune trace d'être humain.

C'était bien le désert et la mort.

Le matelot se hâta de revenir sur ses pas.

Sur le devant du char, de loin, il aperçut Julien.

L'adolescent avait trouvé moyen de se mettre debout, et ayant rejeté l'aiguillon, c'était son épée nue qu'il tenait à la main.

Lui aussi si l'ennemi venait à se montrer était résolu à mourir.

Un instant après, ils arrivaient dans le hameau.

A certains endroits, un peu de fumée s'élevait encore du milieu des décombres.

Julien considérait ce morne spectacle avec une affliction muette et profonde.

Depuis son enfance, ou plutôt depuis ce qu'il se rappelait vaguement de son enfance, tout ne lui apparaissait qu'à travers un voile de deuil et de tristesse.

Ces restes d'incendies évoquaient en lui le souvenir confus d'autres incendies, ces ruines lui rappelaient d'autres ruines. Mais tout cela était vague, incertain, brouillé.

Et après un effort douloureux pour préciser ses souvenirs :

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-litres et quarts.
Dépositaire : HÉRELLE

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

—Non, fit-il en passant sa main sur son front, je ne me souviens plus.

En présence de certains faits qui le remuaient profondément l'infortuné avait ainsi des retours instinctifs vers le passé, vers son enfance : il lui semblait qu'une clarté allait luire soudain pour lui.

Mais l'obscurité qui avait enveloppé la mémoire de ses premières années, depuis la grave blessure qu'il avait reçue à la tête jadis, sur le *Forwood*, l'envahissait bientôt plus épaisse.

Il en était de même à cette heure.

Joë avait conduit l'attelage dans une prairie voisine. Les bœufs avaient besoin de nourriture et de repos.

Il sentait cependant le péril d'une station prolongée aussi près du village.

Les bandits de lord Rosberg et de Somerset en connaissaient à présent le chemin :

Ne risquaient-ils pas de reparaitre ?

Aussi, dès que les grands bœufs roux furent suffisamment reposés, il les remit sous le joug, et l'on repartit.

Délaissant la route ordinaire, il s'enfonça dans les forêts à l'ouest, par un sentier que les bûcherons lui avaient indiqué, s'éloignant de la mer, car c'est de ce côté qu'étaient arrivés les envahisseurs.

Bercé insensiblement par le roulement sourd du chariot, Julien avait fini par s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla, reposé, réconforté, le véhicule glissait doucement sur une large pente.

Au loin, devant lui, les plaines et les ondulations de l'Ecosse s'élevaient comme une mer lointaine, sous les rayons d'un soleil inclinant peu à peu vers le couchant.

Le ciel brumeux, les jours précédents, tout à coup dégagé, montrait un horizon d'une pureté infinie.

Était-ce un joli été de la Saint-Martin, comme le disait à peu près à cette heure Marguerite, la gracieuse fleur d'Ecosse, au chevalier d'Avenel ?

Marguerite, que Julien ne connaissait pas !

Le fils inconnu de Walter, à la vue de cette clarté apparaissant à son réveil, devant l'étendue immense des terres de sa patrie, sentit une effusion puissante et salutaire envahir son cœur.

—Regarde, Joë, cria-t-il à son guide avec un enthousiasme soudain. Ne dirait-on pas que l'avenir nous sourit et nous appelle ?

Et après une longue contemplation :

—C'est à toi que je dois la joie que j'éprouve. C'est toi qui as voulu ce voyage. Toi, mon ami fidèle, mon protecteur et mon soutien !

Un sourire s'épanouissait sur les traits du marin.

L'insecouable tristesse qui, depuis si longtemps, s'était emparée de son petit mousse venait enfin de faire place à un peu de joie.

Et la joie, c'était de la force, c'était de la vie.

Mais la nuit allait bientôt venir.

Du lieu où ils se trouvaient, l'ancien pirate avait pu étudier les environs.

A plusieurs lieues à la ronde, aucun indice d'êtres humains n'avait frappé son attention.

Les deux voyageurs se trouvaient pourtant encore dans la région parcourue, quelques jours auparavant, par la bande de Somerset ; aussi prit-il ses précautions en conséquence.

Avant la chute du jour, il arrêta l'attelage qui portait Julien au pied d'un rocher à pic, de façon à ce qu'il ne pussent être attaqués par derrière.

Tandis que les bœufs, détachés, broutaient les fougères poussées entre les rochers, Joë, abattant des arbustes épineux, en formait un rempart devant le chariot.

—Maintenant, dit-il joyeusement, lorsqu'il ne resta plus qu'un étroit passage facile à fermer, vingt hommes peuvent venir, je ne les crains plus.

Il alluma alors du feu avec des branches mortes et charria de grosses pierres tout autour du foyer.

Les deux voyageurs avaient fait un repas frugal et substantiel, la joie qui avait ranimé Julien ce soir-là, lui avait redonné un peu d'appétit.

La nuit tombait.

L'ancien pirate prit quelques-unes des lourdes pierres qu'il avait fait chauffer, et les porta dans le chariot, les disposant aux pieds et sur les côtés du blessé.

—De la sorte, tu n'auras pas froid, dit-il simplement.

L'adolescent ne répondit que par un regard de reconnaissance.

Rien, dans le dévouement exquis du marin, ne pouvait plus le reprendre !

Joë fixa alors soigneusement les pelleteries fermant les issues du chariot.

Son petit mousse serait là comme dans une chambre bien close et n'aurait pas trop à souffrir.

Afin que les flammes, vues de loin la nuit, ne vinsent à attirer l'attention, il éteignit le feu, alla chercher les bœufs qui ruminèrent, allongés, et les parqua dans son enceinte improvisée.

Et, ayant fermé le passage resté libre, il s'étendit au dehors sur la terre chaude, afin de prendre une heure ou deux de sommeil.

Malgré les instances de son jeune compagnon, il en avait décidé ainsi, afin de passer le reste de la nuit à veiller et être toujours prêt à tout événement.

Mais la destinée élémentaire voulut leur accorder une première nuit de calme et de réconfortant repos.

Le reste de leur voyage s'accomplirait-il aussi pacifiquement ?

Leurs épreuves étaient-elles donc terminées ?

Espérons-le :

Le vent qui a manqué faire sombrer le navire, ne le conduisit-il pas ensuite vers le port ?

CXLV. — L'HEURE ROUGE !

Les deux voyageurs s'étaient remis en route.

Le char rustique traversait un plateau dénudé.

La stérilité avait marqué ce coin de terre de son sceau désolé : pas un arbre, pas un buisson. A peine quelques touffes d'herbes épaisses et rudes.

L'ancien pirate et le blessé, partis dès la pointe du jour, avaient dû faire halte un moment sur ce plateau lui-même.

Les bœufs, fatigués, avaient broyé difficilement les lames coupantes de cette herbe amère et âcre qui seule y végétait.

Pas d'eau pour étancher leur soif.

Pas un sentier !

Joë avait en effet quitté la région forestière et le chemin qui y existait.

C'est qu'il avait relevé les signes évidents d'un campement récent.

Quels étaient ceux qui venaient de passer là ? Étaient des amis ou des ennemis ?

Le cœur soudain rempli d'angoisse, il avait montré à Julien les feux éteints, les restes de repas indiquant le passage d'une troupe nombreuse.

—Voici le danger, avait-il dit.

Conduisait le chariot au milieu de fourrés où il devait demeurer invisible. Il avait alors cherché une éminence du haut de laquelle il pût voir au loin.

Au milieu des masses touffues des arbres, il lui était impossible d'apercevoir ceux qui avaient passé là avant eux.

Mais il distingua, à une certaine distance, une plaine découverte.

Continuer à suivre le chemin, c'était risquer à chaque pas de tomber sur les hommes qui se trouvaient devant eux.

D'autre part, circuler sous les bois, hors des routes frayées, était totalement impossible.

—Nous n'avons qu'un moyen de salut, avait-il confessé à Julien, —c'est atteindre la plaine que je viens d'apercevoir. Une fois là, nous avancerons rapidement et peut-être trouverons-nous de ce côté quelque hutte, quelque village où l'on nous dira quels sont les hommes qui sont passés ici avant nous, et qui, tout l'indique, doivent avoir été détachés d'une troupe armée.

S'ouvrant un passage à la hache, Joë était parvenu, au prix d'énormes fatigues, à atteindre cette plaine, ce plateau.

Et ils s'y étaient engagés.

Le milieu du jour était dépassé depuis longtemps, et ils n'entrevoyaient pas la fin de ces mornes steppes.

Aucune chaumière, aucune fumée, de quelque côté que portât leur vue. . .

Le marin marchait sombre et taciturne, lorsque Julien l'appela d'une voix pressée, haletante, et, la main étendue, lui montra l'horizon.

D'un bond, Joë fut sur le chariot.

—Je vois, murmura-t-il avec émotion, ce sont les soldats dont nous avons aperçu, l'ancien campement.

Leurs armes, qui luisaient sous les rayons de soleil déclinant de l'hiver, ne laissaient, en effet subsister aucun doute.

—A quel parti appartiennent-ils ? prononça-t-il encore. Amis ou ennemis ?

Et son regard angoissé se tourna vers son pauvre compagnon.

Il avait voulu le soustraire à un danger probable en l'emmenant loin des montagnes glacées où se dressait le rocher de l'Aigle, et c'était, hélas ! pour le condamner peut-être à une mort plus certaine.

Si ces hommes faisaient partie de la troupe qui venait d'opérer la destruction du hameau forestier, ils seraient sans pitié.

A ce moment, les soudards aperçurent de leur côté, le chariot, car ils firent signe aux voyageurs de s'arrêter.

Et comme les bœufs continuaient à avancer, ils agitèrent leur bannière en poussant de nouveaux cris, tandis que cinq ou six d'entre eux s'engageaient sur le plateau.

—Le léopard d'Angleterre ! prononça le matelot d'une voix creuse. Ce sont les brigands dont nous ne connaissons que trop la besogne. S'ils nous rejoignent, nous sommes perdus !

Et, sautant à terre, il planta son aiguillon dans le flanc des bœufs. Ceux-ci poussèrent un beuglement de douleur sous la violence du coup ; le fer aigu morlût de nouveau leur croupe, et ils s'élançèrent sous le cinglement de la souffrance.

Joë venait de remarquer qu'aucun des Anglais n'était à cheval.

Lord Rosberg, comprenant, comprenant que de la cavalerie ne pourrait manœuvrer dans ces forêts et ces montagnes, avait envoyé uniquement une troupe de fantassins.

Les soudards, voyant les fugitifs, s'étaient élancés. Ces bœufs traînaient sans doute un butin, et ils les auraient bientôt rattrapés.

Mais Joë, l'aiguillon dressé, l'abattait sans cesse sur l'attelage qui maintenant emportait le chariot en une course rapide, poursuivi sans relâche par le fer de son conducteur.

Le sang dégoûtait du flanc des bêtes, de la bave moussait à leur nulle.

Aussi, loin de diminuer, la distance semblait augmenter entre les fugitifs et leurs poursuivants.

Les soudards s'en aperçurent.

Alors une inspiration, digne des bandits sanguinaires qui venaient de massacrer des femmes et des enfants, jaillit de leur esprit.

L'herbe maintenant était devenue plus haute, plus serrée, plus épaisse.

Un d'eux en arracha une poignée sèche et cassante, et frappant ensemble deux silex, fit jaillir des étincelles qui l'embrasèrent.

Ses camarades l'avaient compris : un hurrah féroce qui parvint jusqu'aux voyageurs sortit de leur poitrine.

Et aussitôt dix torches pareilles s'allumèrent en embrasèrent l'herbe sur vingt mètres de large.

Y puisant de nouvelles flammèches, les bandits bondissant comme des démons, allèrent porter l'incendie plus loin, puis plus loin encore.

Maintenant une véritable houle de feu galopait sur le plateau avec grésillements sinistres, accompagnée, comme dans un sabbat démoniaque, par les clameurs doie frénetiques, les hurrahs sauvages des soudards.

Le vent soufflant du côté des fugitifs poussait avec une rapidité vertigineuse cette mer de feu de leur côté.

C'est bien ce qu'avaient calculé les bandits, et c'est pourquoi, ne pouvant les atteindre, ils avaient songé de mettre le feu aux herbes.

Joë, en détournant la tête pour voir si les Anglais ne gagnaient pas de terrain, vit surgir les flammes.

Leur sifflement sinistre parvint jusqu'à lui, jusqu'à Julien qui, silencieux, les avait vues lui aussi s'élever.

Mais l'enfant n'avait pas dit un mot.

Une pâleur plus grande s'était seulement répandue sur ses traits, tandis que son visage revêtait la spectrale rigidité de celui des statues.

Il venait de comprendre le plan des bandits.

La fatalité, il le voyait bien, après avoir paru lui sourire la veille, s'acharnait sur lui de nouveau, et il était résigné à la mort, la mort horrible par le feu.

—Mais avant, je demanderai un de ses pistolets à Joë, avait-il résolu froidement ; je me brûlerai la cervelle.

L'horrible houle des flammes bondissait en hurlant comme si mille démons se fussent réunis pour attiser avec plus de violence cet incendie à nul autre pareil.

Le brasier s'était encore élargi. Il gagnait à chaque instant l'étendue de la vaste plaine.

Le vent qui soufflait, activé, aurait-on dit, par le fléau lui-même, emportait des flammèches, et tout à coup des foyers éclataient soudain, la même où rien ne semblait le faire prévoir.

Et les vagues pourpres, claquant comme des drapeaux affreux, hurlant de sinistres, de sifflantes clameurs, galopèrent toujours avec une vitesse vertigineuse, diminuant à chaque minute la distance qui les séparait des fugitifs.

Le marin poussa une imprécation de désespoir, levant vers le ciel son front énergique dans un appel, une imploration suprême.

Et de nouveau son aiguillon s'abattit sur le flanc des bœufs.

Les énormes animaux, pareils à des bêtes de légende, courbèrent leur tête monstrueuse, et le char écrasa la terre, emporté à une véritable allure d'enfer.

Joë, de nouveau, avait jeté un regard de désolation immense sur l'enfant.

Il avait vu son visage effroyablement impassible, ses yeux creusés par les peines, distendus, brillants et sombres, attachés avec une expression intense, une fixité terrible sur les flammes.

Il eut l'intuition de la vérité. Julien regardait venir le martyr et ne tressaillait même pas.

Un sifflement rauque sortit de la poitrine puissante du marin.

Et se courbant, empoignant les timons de ses deux mains noueuses, il s'y attela lui aussi, se ruant derrière les bêtes, semblable à un homme d'un autre âge.

Et sa voix, effrayante, rauque, surhumaine, clamait dans le grondement, la lame sifflante des flammes, jetant les animaux toujours en avant.

Il n'avait plus besoin de l'aiguillon maintenant pour les exciter.

Les bœufs avaient senti le danger : leur naseaux avaient humé le souffle embrasé.

Et d'eux-mêmes, affolés, les cornes labourant les herbes, leurs reins musculeux rendus, les queues claquant sur leurs flancs ensanglantés, ils fuient par bonds formidables, faisant craquer et grincer les jougs, le timon, emportant dans une course effrénée le char maudit qui les empêchait de fuir assez vite.

Joë, son regard dilaté, attaché au loin, embrassait, mesurait la plaine.

Il se demandait s'ils en atteindraient à temps la limite, s'ils parviendraient à sortir assez tôt de cet enfer.

Était-ce de la lueur, de la bave, de l'écume qui ruisselait du naseau des bêtes, de son propre corps ?

Il l'ignorait.

Et ses doigts épais noués au clair, il continuait à se ruer en avant, des son faroches sortant de sa gorge.

Encore une heure de cette course effrayante, et ils parviendraient peut-être aux confins de ce tableau de mort : ils trouveraient un abri derrière le rideau protecteur de la forêt.

Encore une heure ?

Hélas ! ses pied saignaient ; l'haleine qui sortait des naseaux sangmoleux des bœufs haletait, précipitée, bruisante.

Ils bondissaient toujours, il est vrai, leurs sabots fourchus faisant voler, le sable, leurs prunelles énormes semblaient contenir des reflets d'incendie, magnifiques d'épouvante sauvage.

Encore une heure !

Derrière eux, les flammes déchaînées continuaient leur ardente poursuite, des ailes invisibles les portant en avant, par sauts furieux.

Julien s'était dressé sur le char, toujours tourné vers elles, et, il le voyait, elles gagnaient de vitesse.

Combien de temps durerait cette lutte entre les éléments démuselés et l'homme ?

Tout à coup les vagues de feu débordèrent sur les côtés. Elles allaient enserrer les malheureux.

Les bœufs les aperçurent, et raidissant brusquement leurs muscles, leurs jarrets s'arrêtèrent, frissonnants.

Une imprécation monta de la poitrine de Joë.

Dans un coup de vent, la trombe rouge arriva jusqu'au char, jusqu'aux bœufs étonnés au sol.

Leur poil grésilla, et ils partirent de nouveau, véritablement fous, frénetiques.

Était-ce l'incendie, étaient-ce les animaux qui volaient maintenant plus vite sur la terre ?

Il sembla à Joë qu'un des animaux avait fléchi. Du sable vola, labouré par sa corne, et il bondit plus fort.

Puis, brusquement sa tête ruela le sol, ses jarrets se plièrent, il se redressa pour continuer à fuir, et s'abattit en un paquet énorme.

Cette fois, Joë ne poussa même pas une exclamation : les dents serrées, tirant son couteau, il sauta devant, pour couper les cordes qui liaient la bête abattue à l'attelage.

Les bœufs restés debout, immobilisés, les reins tendus, se démenaient avec des beuglements sauvages, essayant de rompre leurs liens.

Un d'eux, se reculant pour s'arracher au joug d'un effort terrible, aperçut le marin, secoua sa tête pesante, et en détendant l'ossature, l'atteignit d'un coup de cornes, l'envoya rouler à terre.

Et rendu à ses instincts natifs, soudainement revenus, il se cabra, irrésistible, sa masse dressée, fit craquer une armature de la charpente.

Et libre enfin, il partit en avant, pareil à un projectile, passant comme un monstre d'autrefois à travers les flammes.

Joë, étourdi, les reins meurtris, essayait de se relever.

Il vit passer le fauve, compris qu'ils étaient perdus.

La lutte était devenue impossible.

Encore à genoux, tâchant de reprendre ses forces, il aperçut les volutes pourpres effleurer le chariot, l'atteindre, l'envelopper.

Alors, une clameur de détresse véritablement déchirante, quelque chose qui tenait du sanglot, de la prière et de la malédiction, hocha sur ses lèvres.

Et toute sa puissance revenue soudain dans ce dernier désespoir, il se releva debout, frappant le sol du pied.

Oh ! ce serait la lutte jusqu'au bout, la lutte à la face de Dieu.

—Julien ! me voici ! cria-t-il, tous les ressorts de son être détendus à la fois.

Et d'un seul élan, arrivant jusqu'au chariot, saisissant le fils de Walter d'Avenel, il l'enveloppa de ses bras en une pression irrésistible, et fonça devant lui.

—Joë, essayait de protester l'enfant, sauve-toi, abandonne-moi à mon sort.

Le marin ne l'entendait même pas !

A travers les flammes, à travers l'air brûlant, il continuait sa course, résolu à arracher Julien à ce supplice ou à périr avec lui.

Derrière eux le char flambait.

La charpente, les feuilles sèches, les bruyères amoncelées par l'ancien pirate pour servir de couche à son protégé, servant d'aliment au fléau, s'étaient embrasées en même temps, formant un foyer étagé au milieu duquel les malheureux animaux restés entravés se tortaient en des convulsions affreuses.

Et, au loin, les soudards, les bandits qui avaient déchainé ce fléau, voyant ce brasier s'élever dans le ciel, poussaient des hurrahs de joie, se disant que leurs proies n'avaient pu échapper, qu'ils avaient deux victimes de plus.

Deux victimes nouvelles !... Pas encore.

Mais qui sait !...

Était-ce un moment de trêve, un de ces apaisements après lesquels la tempête reprend plus furieuse, plus implacable ?

Le vent, comme satisfait de l'œuvre cruelle qu'il venait d'aider à accomplir, s'était arrêté un instant.

Jé s'en aperçut.

—Oh ! fit-il dans le chaos de son esprit, si je parvenais seulement à sortir de cette zone d'air embrasé et de fumée...

Et faisant appel à ses suprêmes énergies, il chercha rapidement de quel côté il trouverait le plus tôt une atmosphère respirable, et coupa droit dans cette direction, ne voyant rien autre.

Un tourbillon fit refluer les flammèches, une de ces sautes de vent, comme il s'en produit souvent, les ramenant en arrière.

Mais ne serait-ce pas pour les pousser ensuite avec plus de violence encore dans leur direction première ?

Une rapide lueur d'espoir passa dans l'œil du marin. Quelques minutes de plus et ce serait peut-être le salut.

Devant lui, la forêt s'ouvrait avec ses nappes immenses, la forêt sur le bord de laquelle l'herbe plus rare verrait peu à peu expirer les horribles flammes.

—Y arriverai-je ? murmura-t-il. Oui, serait-ce seulement pour y mourir !...

Hélas ! la trombe de feu, après son tourbillonnement, était de nouveau repartie.

Joë entendit son claquement aigu, sentit derrière lui son haleine embrasée.

Il courba sa taille osseuse.

C'était le dernier instant, la dernière lutte. De l'homme ou de l'enfer, qui allait l'emporter ?...

L'enfant, écrasé entre ses bras, ne disait plus rien : la forêt était devant eux, le foyer de mort tout autour, les enserrant...

L'heure était à la destinée.

Un sifflement plus violent, plus sinistre des flammes s'éleva.

Des buissons craquèrent.

D'une suprême détente de ses membres, Joë atteignit la forêt, se plongea sous son ombre, sous sa voûte, sous son abri.

Et chancelant alors, comme un chêne foudroyé, il détendit son étreinte, laissa glisser Julien, et s'abattit...

CXLVI. — FINIE, L'ESPÉRANCE !

Le feu ayant consumé ses derniers aliments s'était éteint sur le plateau.

Seuls quelques nuages de fumée légère s'élevaient encore, attestant le désastre.

Les soldats anglais, convaincus que les voyageurs avaient été victimes du fléau, avaient repris leur route.

Ils avaient vu flamber le chariot, et l'épaisseur de la fumée ne leur avait pas permis de distinguer le matelot emportant son jeune compagnon...

Du reste, puisque les flammes avaient réussi à grigner de vitesse le char emporté à une allure affolée, il était évident pour eux que les fugitifs n'avaient pu s'échapper à pied.

Joë gisait étendu à terre. L'effort surhumain qu'il avait tenté avait tout épuisé, tout brisé en lui.

Julien, après le premier moment de stupeur, regardant, encore frémissant, mourir les dernières flammes, s'était agenouillé auprès de lui.

—Joë... appelait-il. Mon pauvre Joë !...

Auprès d'eux, pas une goutte d'eau.

Il écoutait s'il n'entendait bruir aucune source ; si faible qu'il fût, il aurait, malgré tout, trouvé assez de force pour se traîner jusque-là, puiser de l'eau fraîche, il ne savait comment, et tâcher de secourir son infortuné ami.

—Ah ! gémissait-il, lui devoir la vie et demeurer là, impuissant !

Sa main d'enfant, posée sur la poitrine musculeuse de Joë, perçut, faibles, à peine distincts, les battements de son cœur.

Le colosse vivait donc encore !

Mais le souffle n'allait-il pas se tarir tout à fait chez lui ?

Le temps s'écoulait, morne.

Un immense silence, plein de désolation, planait sur l'étendue.

L'adolescent qui interrogeait de nouveau, plein d'angoisse, les battements du cœur de Joë, crut sentir ses poumons se gonfler sous une haleine plus ardente.

Une sueur abondante sourdait sur tout le corps du marin, indice que la vie continuait à fonctionner.

Julien l'épongea doucement avec son mouchoir.

Sous ces soins, un halètement plus fort souleva la poitrine du colosse, sa bouche s'ouvrit pour aspirer la gorgée d'air que réclamaient ses poumons, et, dans le réveil de son être, ses yeux s'ouvrirent tout grands.

Il aperçut l'enfant penché au-dessus de lui, et parut chercher.

Et le souvenir lui revenant tout entier, il appuya sa large main sur le sol, afin de redresser son buste, et jeta un rapide regard devant lui, avant d'avoir prononcé une parole.

—Joë, murmura l'enfant, te voici donc revenu à toi !...

—C'est fini, n'est-ce pas ? haleta le marin. Le feu s'est éteint... Et les Anglais ?...

—Le silence est absolu, répondit l'enfant. Ils doivent s'être éloignés.

—Mais s'ils revenaient ?... Il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici.

Il avait saisi une branche d'arbre pour s'aider à se mettre debout.

—Calme-toi, Joë ; reprends des forces.

Julien n'avait pas encore achevé, et le matelot s'était déjà redressé, appuyé contre un arbre, tandis que le sang recommençait à couir dans ses veines.

—Bon, dit-il après un moment d'attente, on n'entend en effet aucun bruit ; les bandits qui ont voulu mettre le comble à leurs méfaits doivent s'être retirés. N'importe, nous ne pouvons rester ici. Nous n'avons même plus de quoi manger.

Julien ne répondit rien d'abord ; la situation était terrible.

—Continue ta route tout seul, déclara-t-il après un instant de méditation. Tu arriveras sans doute à quelque village. Si tu le peux, tu reviendras me chercher... Et si tu ne retrouves que mon cadavre... tu te diras que j'ai cessé de souffrir.

—Mon pauvre mousse, t'abandonner ? ah ! jamais de ma vie. Ma faiblesse s'est passée. Je me sens fort comme un taureau à présent.

Il cassa une branche d'arbre droite et légère.

—Appuie-toi d'une main là-dessus, de l'autre sur mon bras. Et à la grâce de Dieu !

—Allons !... soupira Julien.

Et ils se mirent à marcher.

Qu'il était douloureux, ce morne et accablant voyage.

Julien, se mordant les lèvres, mettait avec peine un pied devant l'autre...

Joë s'en apercevait, malgré le stoïcisme résigné de l'enfant.

Il eût voulu le porter, il en parla même. Mais Julien l'arrêta dès les premiers mots.

D'ailleurs, Joë le sentait, ses forces à lui étaient bien abattues aussi, quoi qu'il eût prétendu, et il ne l'aurait peut-être pas pu.

Après de nombreuses haltes, ils se laissèrent aller à côté l'un de l'autre sur le tronc renversé d'un arbre.

Ils n'avaient rien pris depuis le matin, et la faim jointe à l'épuisement faisait chanceler le marin.

Il arracha une poignée de feuilles d'arbres à demi desséchées et les porta à sa bouche.

Hélas ! des feuilles coriaces, quelques baies sauvages que l'ancien pirate recueillit furent le seul aliment qu'ils parvinrent à donner à leur immense besoin de nourriture.

La nuit tombait.

Joë ne trouva même pas un silex d'où il pût extraire quelques étincelles afin d'allumer du feu.

Il chercha un arbre dont les branches plus basses les protégeaient un peu contre la rigueur du froid et il y entassa des feuilles mortes.

Il en recouvrit le corps de Julien, et s'allongea à côté de lui.

—Serre-toi contre moi, afin de moins sentir la froidure, lui dit-il.

Et le lendemain, se remettre en voyage dans de telles conditions !... ô détresses affreuses de la créature humaine !...

—Par pitié ! suppliait Julien, laisse-mourir ici !

L'ancien pirate ne lui répondait pas, se sentant trop épuisé lui-même pour parler.

Un moment vint où Julien hors d'état de faire un pas de plus se laissa aller à terre.

Une larve gonfla alors les paupières du marin.

C'était donc fini ?

Il traîna le malheureux enfant sous un buisson.

—Julien, balbutia-t-il, je m'en vais. Si je ne suis pas ici demain, c'est que le sort n'aura eu pitié ni de l'un ni de l'autre et que je serai tombé moi aussi... et pour toujours !

« A ton dernier soupir, alors pense à moi !

Il attacha, sur l'adolescent, encore un regard d'une navrance atroce. Puis il s'éloigna, en flageolant comme un homme ivre.

Appuyé sur une branche qu'il avait ramassée, il avançait soutenu par sa seule volonté.

Un monticule se trouva devant lui. Peut-être, de son sommet, verrait-il au loin ?

Il hésita une seconde devant la fatigue supplémentaire qu'il allait s'imposer.

—Il le faut pourtant, se dit-il.

Et il commença la lourde ascension.

A mi-côte, il dut s'arrêter pour prendre haleine.

—Oh ! j'arriverai quand même au sommet, dussé-je m'y traîner sur les mains ! gronda-t-il en se redressant péniblement.

Et il recommença sa marche.

—Hélas ! gémit-il en atteignant la cime de la montagne, je n'aperçois que l'étendue immense et déserte !... Allons, il nous faut expirer ici.

Sans aucun espoir, il se tourna d'un autre côté.

Alors son œil déjà voilé s'éclaira : était-ce bien un toit qu'il apercevait ?...

Oui, plus de doute ; dans l'espace vide situé devant cette butte, une forme humaine venait de passer.

Oh ! fit-il, la délivrance serait-elle possible ?

C'était loin, horriblement loin.

Qu'importe, dût-il se traîner sur les mains, ainsi qu'il venait de le dire un instant avant, il y arriverait !

Ne devait-il pas essayer de sauver Julien... s'il en était temps encore.

Illuminé d'un espoir soudain, y puisant une force factice, éphémère, il s'élança sur la pente, avide de profiter de la vigueur qui lui revenait pour un moment, afin de se rapprocher du but qu'il venait d'entrevoir.

Il arriva ainsi au bas de la colline, s'enfonça dans la forêt, suivant invariablement l'orientation qui devait le conduire vers la chaumière.

A présent qu'il l'avait aperçue, il lui semblait distinguer, à certains signes, la présence de l'homme dans le voisinage.

Et ces idées le réconfortaient, renouvelaient son énergie.

Cependant les ressources humaines ont des limites : son exaltation fut bientôt insuffisante.

La distance commençait à lui apparaître insurmontable.

Quoi, renoncer, succomber au moment d'aboutir ?...

Titubant, une sueur glacée décollant de son front, Joë s'appuya à un arbre, voyant la terre tourner.

Il envoya la main à sa gorge pour étouffer le spasme qui y montait.

Et dans la détresse éperdue de l'être qui voit tout s'abîmer en lui, autour de lui, un cri, une clameur immense sortit de sa poitrine : appel agoissant et suprême.

Cette voix, répercutée par la profondeur silencieuse des bois, résonna longuement... lugubrement.

Était-ce l'écho ?

Un accent lointain avait paru répondre à celui exhalé de la bouche du voyageur.

L'oreille avidement tendue, Joë écouta...

Ce qu'il avait cru percevoir, était-ce une erreur de son cerveau malade ? Aucun bruit ne parvenait plus jusqu'à lui.

Ses mains s'agrippèrent désespérément dans l'écorce de l'arbre auquel il s'appuyait.

Et rassemblant ses dernières forces, ne voulant pas tomber sans avoir lutté jusqu'au bout contre le destin, il lança encore un rauque, agenissant appel... le dernier !

Mais cette fois !... non, il n'était plus possible de douter.

Une voix humaine avait réellement répondu à la sienne.

On avait donc perçu ses accents, on venait à son aide ?...

Et le cou tendu, la tête tournée du côté d'où il avait entendu arriver le cri lointain répondant au sien, le marin demeura appuyé, cramponné à l'arbre qui soutenait son corps.

Mais le temps s'écoulait.

Ceux qui lui avaient répondu le découvriraient-ils dans l'immense dédale de ces forêts ?

Il commençait à désespérer, sa poitrine se soulevant d'une façon haletante, l'instinct de la conservation, le souvenir du petit Julien gisant au loin, le tenant encore debout, lorsqu'un froissement de feuilles parvint jusqu'à lui.

Il ne voyait personne, et on ne l'apercevait sans doute pas davantage.

—A moi ! exhala l'ancien pirate d'une voix éteinte.

—A moi ! dit-on. Qui donc demande ainsi du secours ? Est-ce un voyageur égaré ?

Le craquement des branchages se faisait plus distinct : il paraissait causé par le passage de deux personnes.

Une ombre, une forme humaine se dessina à travers les feuilles subsistant encore.

Joë vit un homme vêtu du costume primitif des forestiers, et à

quelques pas de lui, sondant également les fourrés, un enfant d'une douzaine d'années.

L'homme l'aperçut en même temps.

D'un coup d'œil, il remarqua son attitude, l'accablement exprimé par tout son être et se dirigea de son côté.

—Est-ce vous qui avez appelé, demanda-t-il, et qui êtes-vous ? Comment vous êtes-vous égaré dans ces bois ?

Maintenant qu'il se voyait secouru, Joë sentait la faiblesse contre laquelle il luttait avec l'énergie du désespoir le terrasser.

Le tronc auquel il était appuyé l'empêchait seul de tomber ; sa lourde tête penchée sur son épaule.

L'inconnu vit avec pitié sa détresse.

—Du courage, dit-il en s'approchant. Laissez-vous glisser à terre ; vous serez mieux que debout, dans l'état où vous paraissez vous trouver.

Et soutenant le corps énorme du matelot, il le fit s'asseoir sur la mousse.

—Donne-moi ma gourde, ordonna-t-il à l'enfant qui l'accompagnait.

Et débouchant le flacon rustique qu'il avait demandé :

—Buvez une goutte de gin, cela vous remettra pour le moment.

—Puis quand vous vous sentirez un peu plus fort, vous vous appuierez sur moi pour arriver jusqu'à ma chaumière... car vous mourez de faim, n'est-ce pas ?

Joë fit signe que oui, et saisissant la gourde qu'on lui présentait, il en avala avidité deux ou trois gorgées.

Il en sentit la chaleur généreuse descendre en lui, leva les yeux et considéra sauveur avec expression de reconnaissance intense.

—Retournez à la maison, commanda alors ce dernier à l'enfant, dis à ta mère de préparer un feu et de la nourriture. Je lui amène l'hôte du hasard : cela porte bonheur.

L'enfant obéit et le bûcheron resta seul auprès de Joë.

—Vous sentiriez-vous capable d'absorber encore une gorgée de gin ? interrogea-t-il. Dès que vous le pourrez, ensuite, je vous servirai de soutien, et nous nous mettrons en route... Puis, si cela vous convient, vous me raconterez par quelle suite d'aventures vous êtes arrivé, dans ces endroits inhabités, ma maison étant la seule qui existe à vingt lieues à la ronde.

L'ancien matelot du *Forward* absorba avidement encore un peu de la liqueur puissante.

—Oui, répondit-il, sentant la vie recommencer à circuler en lui, et puisque vous avez la générosité de m'offrir l'hospitalité, j'espère que ce ne sera pas pour me trahir.

—La persécution de quelque ennemi puissant est donc cause de votre détresse, malheureux inconnu ? Soyez sans crainte, et gardez votre secret si vous le jugez bon. Roger le bûcheron ne demande, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, aux hôtes que le ciel lui envoie.

Il tendit la main à Joë pour l'aider à se remettre sur ses jambes.

—Vous sentez-vous capable de marcher, à présent ?

—Oui, murmura Joë, grâce à vous qui avez compati à ma souffrance. Mais je ne vous cacherai rien, car un malheureux jeune homme gît au loin entre la vie et la mort, sans personne autour de lui.

Le souvenir de Julien, l'alcool qu'il venait de prendre, avaient ravivé sa vigueur, et le bûcheron n'avait presque plus besoin de le soutenir.

Vigueur factice, du reste, Joë s'en aperçut bientôt.

Il entrevit enfin la chaumière vers laquelle il marchait depuis si longtemps... Il en franchit le seuil.

Un instant après, une saine chaleur pénétrait son corps glacé et une nourriture légère et substantielle y apportait la vie.

Joë attacha alors son regard sur ses hôtes.

—Vous m'avez sauvé, merci. Mais il faut que je reparte. Laissez-moi emporter un peu de cette liqueur qui m'a ranimé tantôt, et quelques aliments : je vous les paierai ce que vous voudrez. Julien m'attend et je le ramènerai ici, s'il n'est pas trop tard.

Le bûcheron comprit qu'il s'agissait de l'adolescent abandonné.

—Je vous accompagnerai, dit-il. Mais la nuit ne va pas tarder à venir. Il ne nous faut pas attendre que la lune soit levée pour nous mettre en route. Durant ce temps vous achèverez de vous remettre.

L'ancien pirate ne pouvait se résigner à cette attente : il lui semblait entendre les gémissements d'agonie de son petit mousse.

Il se rendait compte cependant que son hôte avait raison.

Ils se seraient égarés dans les bois, sans aucune clarté pour les guider...

Dans ce cas, c'en eût été réellement fait du fils inconnu de Walter d'Avenel.

Joë employa ces quelques heures à indiquer au bûcheron l'itinéraire qu'il avait suivi pour venir. Il lui raconta par quelle suite d'événements il avait été contraint de se séparer du Julien afin d'aller chercher du secours.

Les habitants de la chaumière, en l'écoutant, ne pouvaient s'empêcher de pousser des exclamations d'horreur et de pitié, d'horreur

des actes de barbarie commis par les souldards, de pitié pour Julien.
—Le plateau nu, fit observer le forestier, je le connais. Par des chemins que j'ai déjà pratiqués, nous y arriverons plus vite que par celui qui vous a amené ici.

La lune apparut ! prononça Joë, impatient.

Le repos, la nourriture lui avaient rendu toutes ses forces ; et il fallait son ignorance de la direction à suivre pour l'avoir empêché de partir déjà.

Le hucheron saisit une serpe à lame affilée et solide.
Et les deux hommes s'enfoncèrent sous le bois.

CXLVII. — FAUVES RODEURS

Lorsque Joë avait quitté le fils de Walter d'Avenel, les malheureux enfants, sa tête décolorée tournée de son côté, l'avait suivi des yeux tandis qu'il s'éloignait.

Lorsqu'il eut cessé de l'apercevoir, il laissa ses paupières se refermer.

Un instant après, deux grosses larmes glissèrent sous ses cils clos. Le sentiment de son malheur venait de l'envahir avec la conscience de toute son étendue.

Son existence, si courte, et si remplie déjà de cruelles épreuves, aboutissait à cela : à une lente agonie dans le froid, la faim, l'abandon au milieu des forêts.

—Demain, pensa-t-il avec une navrante atroce, j'aurai fini de souffrir.

Car il ne s'abusait pas sur la tentative suprême de son compagnon.

Joë pouvait à peine se soutenir lui-même. Arriverait-il seulement auprès de quelque habitation où on le recueillerait ?

—Pauvre Joë ! murmurait-il dans sa désespérance, qu'il ait au moins ce bonheur !

Mais si cela arriverait, si cet espoir auquel il n'osait même pas croire se réalisait, son noble ami ne trouverait plus qu'un cadavre lorsqu'il reviendrait le chercher.

(A suivre.)

LE BON GOUT...

peut être mieux démontré en meublant une maison qu'en n'importe quelle autre chose. Vous ne pouvez choisir des meubles de bon goût que dans un magasin qui expose des dessins choisis. Il ne vous en COÛTE PAS PLUS pour avoir des articles élégants que pour en acheter des laids.

Nos salles d'exposition sont remplies de dessins qui plairont aux gens de bon goût.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.



COMIQUE Votre convalescence paraît-elle trop longue ? Les personnes maigres et malades la plus amusante. Dans un bel état de poche. Par la poste 10c. en argent. de Parlane & Co., Toronto, Canada.

Ce n'est pas le regret du passé qui nous gâte le plus le présent, c'est la crainte de l'avenir.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



IL Nourrit la Mère et l'Enfant

LE VIN ST-MICHEL

ce célèbre tonique français est indispensable à la jeune mère qui veut avoir le bonheur de nourrir son enfant.

Sous l'influence de ce vin généreux, la jeune femme pâle, faible, amaigrie, reprendra ses forces abattues par la maladie. La pâleur disparaîtra pour faire place au teint rosé, l'appétit sera bon, et la digestion facile. Le

VIN ST-MICHEL

Infuse dans le sang les principes d'alimentation généreuse et abondante, dont profitent à la fois la mère et l'enfant. Les muscles du bébé se développeront, il sera plein de vie, souriant, turbulent, son esprit se réveillera et bientôt il reprendra son embonpoint et ses vives couleurs sous les

Baisers heureux de sa Mère attendrie.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT \$4.95

Recevez cette annonce et envoyez nous la avec le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons par l'express un magnifique Violon avec accessoires que vous pourrez examiner avec soin. Examinez-le soigneusement à votre domicile et si vous trouvez qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons, payez à l'argent notre prix spécial \$4.95 et les frais d'express, et il est à vous. Nous avons acheté un nombre limité de ces Violons à un prix étonnamment bas, et nous sommes si certains que vous en achetez un après les avoir vus que nous faisons cette grande offre. Si vous n'êtes pas expert en fait de violons, obtenez un instrument de première qualité à une fraction du prix régulier. Ils sont très bien finis, ces Violons modèle Stradivari, richement colorés, très bien polis, son doux et puissant, et expédiés complets avec un bel archet, "set extra" de corde et de résine, le tout soigneusement emballé dans une boîte de bois. Si vous avez l'intention d'acheter un Violon pour les soirs d'hiver, vous ne devriez pas manquer de profiter de cette occasion. Vous n'avez qu'à écrire aujourd'hui.

McFARLANE & CO., Box 1001, Toronto Canada.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

ZENTA WALTZES — (Suite et fin)

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The music begins with a dynamic marking of *mf*. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the lower staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving bass lines.

The second system continues the musical piece. It maintains the same two-staff structure and key signature. The melodic line in the upper staff continues with similar rhythmic patterns, and the bass line in the lower staff provides a steady accompaniment.

The third system of musical notation shows further development of the waltz. The upper staff continues with its melodic line, and the lower staff continues with its accompaniment. The dynamics and articulation remain consistent with the previous systems.

The fourth system of musical notation includes dynamic markings of *p* (piano) and *fz* (forzando). The upper staff features a melodic line with some slurs, and the lower staff continues with its accompaniment, showing some changes in articulation.

The fifth system of musical notation begins with a dynamic marking of *mf*. The upper staff continues with its melodic line, and the lower staff continues with its accompaniment. The key signature remains one flat.

The sixth and final system of musical notation includes dynamic markings of *f* (forte) and features first and second endings. The upper staff continues with its melodic line, and the lower staff continues with its accompaniment. The piece concludes with a final chord.

CODA.

The first system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats (B-flat and E-flat), and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence. The word "CODA." is written to the left of the first staff.

The second system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats, and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence.

The third system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats, and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence.

mf dolce.

The fourth system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats, and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence. The dynamic marking *mf dolce.* is written at the beginning of the treble staff.

rit.

The fifth system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats, and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence. The dynamic marking *rit.* is written in the middle of the treble staff.

ff

The sixth system of the Coda section consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of two flats, and a 2/4 time signature. It contains a series of notes, including a half note G4, a quarter note A4, and a half note B4, followed by a series of chords and a final cadence. The bass staff contains a series of chords and notes, including a half note G3, a quarter note A3, and a half note B3, followed by a series of chords and a final cadence. The dynamic marking *ff* is written in the middle of the treble staff.

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a key with two flats and a 3/4 time signature. The first measure is marked with a forte dynamic (*ff*) and the instruction *sempre.* The melody in the treble clef consists of eighth and quarter notes, while the bass clef provides a steady accompaniment of chords.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble clef melody features a series of eighth notes and quarter notes, with some notes beamed together. The bass clef accompaniment continues with a consistent rhythmic pattern of chords.

Third system of musical notation. The treble clef melody includes a half note and a quarter note, with a slur over the latter. The bass clef accompaniment remains consistent with the previous systems.

Fourth system of musical notation. The treble clef melody features a series of eighth notes with accents (*>*) above them. The bass clef accompaniment continues with a steady rhythm of chords.

Fifth system of musical notation. The treble clef melody consists of eighth notes and quarter notes, with a slur over the final two measures. The bass clef accompaniment continues with a steady rhythm of chords.

Sixth system of musical notation, the final system on the page. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a key with two flats and a 3/4 time signature. The first three measures are marked with a forte dynamic (*ff*) and a *V* (accents) above the notes. The melody in the treble clef consists of eighth and quarter notes, while the bass clef provides a steady accompaniment of chords. The system concludes with a final measure marked with a forte dynamic (*ff*) and a *V* above the notes.

A son Ami ÉMILE CROTEL.

L'INSENSÉ

SCÈNE DRAMATIQUE

Chantée par MORÈRE de l'Opéra.

Poésie d'ÉDOUARD DE LATREILLE

Musique de

GEORGES RUPÈS

N° 2, pour Baryton ou Mezzo-Soprano.

Maestoso.

Allegro agitato.

Maestoso. Allegro agitato.

Maestoso. Dans ce lieu
Allegro agitato.

mfz *Cresc.*

som - bre Et tout — rempli d'effroi Quelle est cette om - bre Tou - jours

Appassionato. *Cresc.*

là, de - vant moi? Om - bre ché - ri - e, De mon a -

Rall. *Rall.*

-mie Se - rait ce toi? Se - rait ce toi?